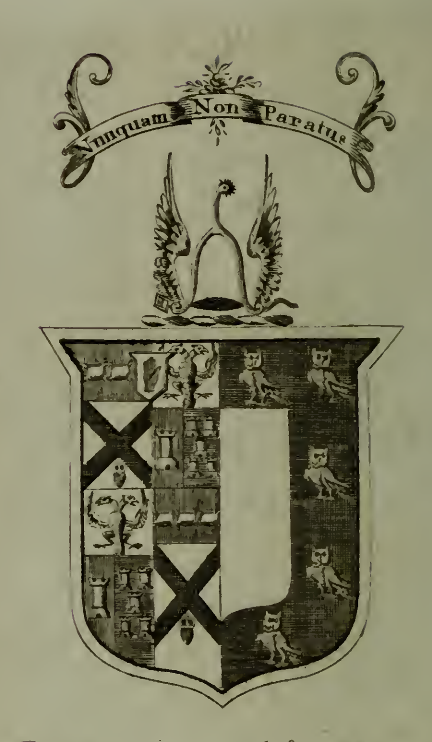




Sr. Rd. Bempde Johnstone, Bart.



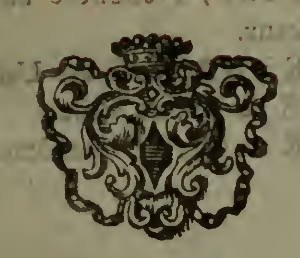

Oeuvres de Mr. Campistron
a Amsterdam
chez Etienne Valat, Libraire. 1722.
G. J. Fec

OEUVRES
DE MONSIEUR
DE CAMPISTRON,
DE L'ACADE'MIE FRANÇOISE.

NOUVELLE EDITION,

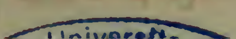
Corrigée & augmentée de plusieurs Piéces qui ne se trouvent pas dans la derniére de Paris de 1715.

TOME II.



A AMSTERDAM,
Chez ETIENNE VALAT.

M DCC XXII.



PIECES,

Contenuës dans le Tome II.

ADRIEN, Tragédie Chrétienne.
TIRIDATE, Tragédie.
LE JALOUX DESABUSE', Comédie.

Piéces Nouvelles.

L'AMANTE AMANT, Comédie.
OUVERTURE, Prononcée aux Jeux Floreaux.
EPITRE à la Princesse des Ursins.
EPITRE au Roi de Sicile.
EPITRE au Duc de Vendôme.



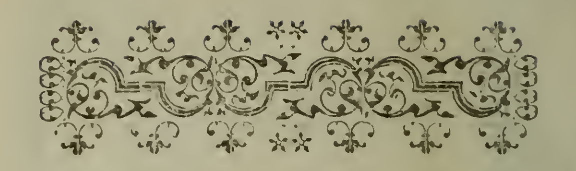

ADRIEN
G. S. del.

ADRIEN,

TRAGEDIE

CHRE'TIENNE.

Tirée de l'Hiſtoire de l'Egliſe.



ACTEURS.

DIOCLETIEN, Empereur.
VALERIE, Fille de Diocletien.
ADRIEN, Patricien, Favori de l'Empereur, & General de ſes Armées.
JULIE, Dame Romaine, Confidente de Valerie.
SEBASTE, Capitaine des Gardes de l'Empereur.
MARCELLIN, Lieutenant des Gardes de l'Empereur.
SERGESTE, autre Lieutenant des Gardes de l'Empereur.
GARDES.

La Scene eſt à Rome, dans le Palais de l'Empereur.



ADRIEN,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

VALERIE, JULIE.

JULIE.


Ous vous cachez, Madame, & vous fuiez mes ſoins ;
Mes yeux ſont-ils ici de profanes témoins?
Troublent-ils la douceur de vôtre ſolitude?
Parlez; c'eſt à Julie un ſupplice trop rude
D'adorer Valerie, & de voir chaque jour,
Que fuiant les plaiſirs d'une ſuperbe Cour,

Elle vient en ces lieux enſevelir ſes charmes,
Païer à ſes chagrins un tribut de ſes larmes:
Chagrins d'autant plus vifs, que toûjours renfermez....

VALERIE.

Hélas!

JULIE.

Quoi, mes reſpects tant de fois confirmez,
Quoi, mon attachement & ſi pur & ſi tendre,
N'obtiendront point de vous ce que j'oſe prétendre?

VALERIE.

Laiſſe, laiſſe, Julie, & ne demande plus
L'aveu de ces chagrins dans mon cœur retenus;
Qu'il les devore ſeul.

JULIE.

Quels malheurs les font naître?
Et pourquoi craignez-vous de les faire paroître?
Plus j'en cherche la cauſe, & moins je l'entrevoi,
Des Deſtins vôtre Rang ſemble braver la loi.
Fille d'un Empereur que l'Univers revere,
Seul Objet de l'amour de cet auguſte Pere;
Digne prix des lauriers que le fier Adrien
Moiſſonne à pleines mains pour Diocletien,
Sûre que dès long-tems ce Vainqueur vous adore,
Aux douleurs vôtre ſein peût-il s'ouvrir encore?

VALERIE.

Eh, quel eſt le mortel parfaitement heureux?

JULIE.

J'entens. Un tendre Amour tyranniſe vos vœux.
L'abſence d'Adrien faiſoit couler vos larmes;
Mais ce jour vous promet la fin de vos allarmes:
Rome attend dans ſes Murs ce Guerrier redouté,
Triomphant du Perſan jusqu'alors indompté.

VA-

VALERIE.

Par ſon retour ici ceſſerai-je de craindre?

JULIE.

Eh, quel eſt donc le mal qui vous force à vous plaindre?
Madame, au nom des Dieux, confiez à ma foi
Les ſecretes raiſons du trouble où je vous voi.
Vous n'apprehendez pas que mon cœur vous trahiſſe?

VALERIE.

A ta fidelité je rends plus de juſtice.
Va, tu m'applaudiras de n'avoir point parlé.
Croi que par mon ſecret, à tes yeux revele,
Je pourrois te charger de toute ma diſgrace,
Et porter dans ton ſein le coup qui me menace.

JULIE.

Et voilà ce qu'attend ma jalouſe Amitié.
Ne m'accablez donc plus d'une fauſſe pitié.
Je voi ces vains égards comme un indigne outrage.
Enfin de vôtre ſort ſouffrez-moi le partage.
Je vous ſuis dévouée, & mon ſang vous eſt dû:
Heureuſe quand pour vous il ſera répandu.

VALERIE.

Tu le veux; c'en eſt fait, je cede à ta priere.
Puiſſe le Ciel ſur toi répandre ſa lumiere!
Puiſſe-t-il, t'animant d'une ſainte fureur,
T'inspirer le deſſein de braver l'Empereur!
Puiſſe enfin, dans ce jour, mon Amitié fidelle,
Pour faire ton bonheur, te rendre criminelle!

JULIE.

De quel ſaiſiſſement je me ſens friſſonner!

VALERIE.

Ecoute; il n'eſt pas tems encor de t'étonner.
Attens à me montrer ce trouble inévitable,
Que ma bouche ait trahi mon ſecret redoutable.
Apprens donc, que ce Peuple ennemi de vos Dieux,

Que l'Enfer conjuré persécute en tous lieux ;
Ce Peuple dont le nom embrase de colere
Le cœur de mon Amant, & le cœur de mon Pere ;
Ce Peuple dont je voi par de si cheres mains
Renverser la fortune, & trancher les destins ;
Ces Chretiens en un mot, accablez de misere. . . .

JULIE.

O Dieux !

VALERIE.

Ces Chrétiens sont mes Amis & mes Freres.

JULIE.

Se peut-il. . . .

VALERIE.

Je ne sçai, dans le trouble où je suis,
Ni vaincre mes terreurs, ni calmer mes ennuis.
Tout m'afflige. Je crains ; & d'importuns présages
Remplissent mon esprit des plus sombres images.

JULIE.

Les Chretiens vous sont chers ? Le croirai-je ?

VALERIE.

Mon cœur
Gémit de leur tristesse, & sent tout leur malheur.
Je connois leur vrai Dieu, je le sers, & j'abhorre
Tous ces frivoles Dieux que l'ignorance adore.

JULIE.

Par quel funeste sort, helas ! dans quels momens
Avez-vous des Chrétiens succé les sentimens ?

VALERIE.

Dans la nuit de l'erreur par mon Pere nourrie,
Contre ce Peuple saint j'approuvois sa furie.
Tranquille j'entendois les tourmens rigoureux
Destinez par nos Loix à ces cœurs malheureux ;
Quand voïant la vertu de ces tristes victimes,

Je

Je voulus penetrer leur culte & leurs maximes.
Sans doute leur Dieu seul, Auteur de ce dessein,
Se plut à le verser dans mon profane sein.
Je cherchai quelque tems un Ministre fidèle
Dont l'ardeur secondât mon audace nouvelle.
Sur Sebaste à la fin mon choix fut arrêté.

JULIE.

Sebaste!

VALERIE.

Et par ses soins tout fut executé.

JULIE.

Quoi, malgré les faveurs dont son Maître l'accable,
Il connoît, il soutient ce Peuple détestable?
A-t il si peu d'égard aux Loix de l'Empereur?

VALERIE.

Ah! son cœur tout Chretien les voit avec horreur.
Je sçavois ses projets, sa Foi m'étoit connuë:
Cependant contre moi son ame prévenuë,
Craignant pour ses Amis de nouveaux déplaisirs,
Reculoit chaque jour l'effet de mes desirs.
Enfin il se rendit à ma perseverance,
Et confessant tout haut sa secrete Croïance:
Venez, dit-il, venez contenter vos souhaits,
Venez voir des Chretiens l'innocence & la paix,
Suivez-moi: mais tremblez à l'approche terrible
Des Mysteres profonds de l'Eglise visible,
Que son Chef, prêt pour nous à se sacrifier,
Sur la Pierre immuable eut soin d'édifier.
Et me guidant alors dans la nuit la plus sombre,
Il conduisit mes pas, à la faveur de l'ombre,
En des lieux inconnus, où fier de son appui,
Tout ce Peuple proscrit s'assembloit avec lui.
J'entrai. Ciel! quels objets s'offrirent à ma vuë!

Tout mon ſang s'alluma d'une ardeur imprévuë.
Je les vis ces Chrétiens, rempliſſant tour à tour
Les devoirs inſpirez par le celeſte Amour.
Aucun ne ſe plaignoit de ſa propre miſere,
Et ne s'intereſſoit qu'aux malheurs de ſon Frere.
L'un, par de ſaints discours, préparoit à la mort
Un Ami dont les maux alloient finir le ſort;
Un autre, pour couvrir un Vieillard vénerable,
S'expoſoit aux rigueurs de l'air impitoïable.
Les Peres au Martyre encourageoient leurs Fils,
Prêts à voir leur trépas ſans en être attendris.
Des Corps déja mourans, & couverts de bleſſures,
Se ſentoient ſoulagez par les mains les plus pures.
Des Vierges à l'envi, par ces Actes pieux,
Prudentes, s'aſſûroient l'Heritage des Cieux;
Et repetant des Chants inventez par les Anges,
De l'Eternel ſans ceſſe entonnoient les Louanges.
Enfin dans ce Sejour obſcur, mais fortuné,
Ce Peuple devant Dieu fut long-temps proſterné;
Et tâchant par ſes pleurs d'arrêter ſon tonnerre,
Le prioit d'oublier les crimes de la terre,
D'aſſûrer de mon Pere & les jours & le rang,
Et de lui pardonner en faveur de leur ſang.

JULIE.

Ah! que m'apprenez-vous?

VALERIE.

Le jour venoit à peine,
Quand, pour ſe dérober à ſa clarté prochaine,
Par l'ordre de leur Chef l'un de l'autre écartez,
Je les vis à l'inſtant partir de tous côtez,
Satisfaits, & remplis de la tranquille joie
Que

Que la Grace du Ciel sur les ames déploie.
Pleine de ces objets, j'arrivai dans ces lieux.
Je n'eus plus ni respect, ni foi pour tous vos Dieux.
Je brûlai de la soif de cette Eau salutaire
Qui repare la mort de nôtre premier Pere.
A Sebaste aussi-tôt j'osai la demander;
Son zele fraternel me la fit accorder.
La Grace triomphante éclaira la Nature;
La sainte Verité dévoila l'Imposture:
Je pleurai mon Erreur, je detestai l'Encens
Que j'avois fait brûler pour les Dieux impuissans.
Aux Loix du Dieu vivant pour jamais asservie,
Je lui donnai mon cœur, mes desirs & ma vie.

JULIE.

Je ne puis le celer, un si grand changement
Fait ceder mes esprits à mon étonnement.
C'est peu d'abandonner nos Dieux & vôtre Pere:
Je le voi, vôtre Amant commence à vous déplaire;
Vous ne ressentez plus ces tendres mouvemens
Qui venoient à vos yeux l'offrir à tous momens,
Qui vous faisoient pour lui souhaiter la Victoire,
Et gémir des perils que lui coûte sa Gloire.
De contraires pensers vôtre cœur prévenu
N'aspire....

VALERIE.

Que ce cœur, hélas! t'est peu connu!
De ce Culte nouveau la constance & le zèle
N'étouffent point en moi la Tendresse fidèle
Qu'à ce jeune Vainqueur je promis tant de fois:
Il se rend chaque jour plus digne de mon choix;
Il m'est toûjours plus cher; & toute mon envie
Se borne à lui donner la Foi que j'ai suivie,
A le faire joüir des plus solides Biens,
A l'attacher à moi par de si forts liens,
Que du sort ennemi les disgraces communes
Ne puissent un instant séparer nos Fortunes,

Et que même la mort nous aſsûrant la paix,
D'un Amour tout divin nous uniſſe à jamais.

JULIE.

Comment....

VALERIE.

L'Empereur vient. Que cette confidence
Se perde dans la nuit d'un éternel ſilence.

SCENE II.

DIOCLETIEN, VALERIE, JULIE, MARCELLIN, SERGESTE, Gardes.

DIOCLETIEN.

MA Fille, Marcellin arrivé dans ces lieux,
Vient de me confirmer les ſuccès glorieux
Qu'avoit jusqu'en ces Murs porté la Renommée:
Les Perſans fugitifs, ſans ſecours, ſans Armée,
Aux pieds de leur Vainqueur oubliant leur fierté,
Ont trouvé leur Salut dans ſa ſeule bonté.
Après avoir pour moi reçu leur humble hommage,
Il vient chercher ici le Prix de ſon courage.
C'eſt vous, c'eſt vôtre Hymen qui doit de ce Héros
Remplir l'Ambition, & païer les Travaux.
Avant que le Soleil précipité dans l'Onde,
Faſſe briller ſes feux aux yeux d'un autre Monde,
Cet illuſtre Guerrier paroîtra devant vous,
Brûlant d'être honoré du nom de vôtre Epoux.

Ces

Ces Lauriers immortels qui couronnent sa Tête,
Sont steriles pour lui sans une autre Conquête;
Il l'espere, ma Fille; & croit voir en ce jour,
Apres tant de soupirs, triompher son Amour.

VALERIE.

Je cede sans contrainte à cet Amour sincere.
Mon choix suivit de pres les Ordres de mon Pere:
Rien ne peut desormais arrêter ce Vainqueur,
S'il ne lui reste plus à vaincre que mon cœur.

DIOCLETIEN.

Puisque de son retour l'heureux moment s'avance,
Signalons à la fois mon zèle & ma puissance;
Et réglant les apprêts d'un Hymen glorieux,
Hâtons-nous d'accomplir un vœu fait a nos Dieux.
Lorsqu'Adrien partit, je m'en souviens sans cesse,
Il exigea de moi cette sainte promesse:
Nous jurâmes tous deux, aux pieds des Immortels,
D'offrir, au lieu d'Encens, du Sang sur leurs Autels,
De livrer aux Chrétiens une éternelle Guerre,
D'en abolir la Race, & d'en purger la Terre.
Tel fut ce grand Serment; & d'un commun accord,
Le jour de vôtre Hymen fut marqué pour leur mort.
Il nous luit; & les Dieux vont recevoir l'Offrande
Que de nos cœurs soumis leur Justice demande.

VALERIE.

Eh, pourrez-vous compter parmi vos jours heureux,
Ce jour, le dernier jour d'un Peuple si nombreux;
Où Rome confondant la joie & la tristesse,

Mêlant des cris d'horreur à des chants d'allégresse,
Voïant de mon Hymen consacrer les liens,
Verra sous le couteau tomber ses Citoïens?
Ah, Seigneur! reculez ce tragique Spectacle.

DIOCLETIEN.

Princesse, à ce dessein n'opposez plus d'obstacle.
Pressez, pressez plûtôt & mon bras & mon cœur.
Redoublez les transports d'une sainte rigueur.
Irritez, s'il se peut, mes fureurs légitimes.
C'est assez immolé de muettes Victimes.
Pour attirer sur nous l'œil propice des Dieux,
Le sang des Animaux est trop peu précieux.
Allons, sacrifions une Race insensée;
Que de tout l'Univers elle soit effacée.
Courons; & qu'il ne reste aux siecles à venir,
De ce Culte odieux qu'un honteux souvenir.
Que je le hai ce Peuple; & que je porte envie
A la tranquilite qui regne dans leur vie!
Leur constance sur tout à remplir leur devoir,
Fait rougir mon orgueil de mon peu de pouvoir.
Perdons tout, sans égard ni de Sexe, ni d'Age.
C'est à vous, Marcellin, de commencer l'ouvrage.
Cherchez tout ce que Rome enferme de Chrétiens.
Qu'ils gémissent courbez sous le poids des liens.
Que leur trépas s'apprête, & qu'enfin leur supplice
Pour l'Hymen d'Adrien serve de Sacrifice.
Ne perdez point de tems. Vos soins, & vôtre foi
Recevront leur salaire & des Dieux, & de moi.

SCENE III.

VALERIE, JULIE.

VALERIE.

AH, Soleil! hâte-toi d'achever ta carriere,
A mon funeste Hymen refuse ta lumiere,
Si le moment, choisi pour en former les Nœuds,
Doit terminer le sort de tant de malheureux.
Execrable journée, en vain trop attenduë!
Hélas! de mon bonheur l'esperance est perduë.
Je ne m'en flatte plus; & loin d'en murmurer,
C'est un crime à mon cœur, d'oser le desirer.
Dure nécessité! Douloureuse contrainte!
Grand Dieu! pardonne-moi cette legere plainte.
Réduite à surmonter mes plus chers sentimens,
Puis-je à mon choix regler mes premiers mouvemens?
Et quelle est la vertu si parfaite & si pure,
Qui sans émotion étouffe la Nature?
Et toi, cruel Sujet de tous mes deplaisirs;
Tyran de ma pensée, Objet de mes soupirs;
Toi vers qui ma tendresse, à toute heure portée,
Sans un effort mortel ne peut être arrêtée;
Vainqueur charmant, faut-il, pour troubler mon repos,
Qu'une aveugle fureur ternisse tes Travaux?
Que tandis que ta Gloire en tous lieux confirmée,
Occupe dignement toute la Renommée;
Ton bras rougi du sang d'insolens Ennemis,
Verse celui d'un Peuple innocent & soumis?

JULIE.

Mais Madame....

SCENE IV.

VALERIE, SEBASTE, JULIE.

VALERIE.

Ah, Sebaſte! un ſacrilege zèle
Inspire a l'Empereur une fureur mortelle.
Les Chrétiens, c'en eſt fait, vont tomber ſous ſes coups.

SEBASTE.

Madame, je le ſçai; j'en fremis comme vous.
De cet Ordre inhumain la nouvelle ſemée,
Par ſes Executeurs vient d'être confirmée;
Et j'ai couru d'abord vous chercher en ces lieux.

VALERIE.

Ah! fuiez l'Empereur; cachez-vous à ſes yeux.
Mais quoi, ne ſçaurions-nous desarmer ſa colere?
Vous, que le Ciel cherit, & que ſa Grace éclaire,
Vous, qui dans vôtre Foi dès long-tems confirmé,
Des feux de l'Esprit Saint devez être animé;
Parlez, ne craignez rien; ma Julie eſt fidele.
Elle a ſçû nos ſecrets, & je vous répond d'elle.

SEBASTE.

Eh, Madame! eſt-il tems de prendre tous ces ſoins?
Sebaſte ne craint plus de perfides témoins;
Et qui court à Céſar déclarer ſa Croïance,
Peut à tout l'Univers en faire confidence.

VALERIE.

Ciel! vous allez vous-même....

SEBASTE.

Oui, je vai lui parler ;
Il ne m'eſt plus permis de rien diſſimuler.
Aſſez & trop long-tems le beſoin de ma vie
M'a forcé de contraindre une ſi juſte envie :
Mes Amis à la Foi chaque jour appellez,
Me voïant auprès d'eux, ſe trouvoient conſolez.
Ces Soldats tout nouveaux dans la Sainte Milice,
En pouvoient de moi ſeul apprendre l'exercice.
Je leur devois mes ſoins, mes leçons, mes ſecours,
Et pour leur interêt je prolongeois mes jours.
Mon Pouvoir en ces Lieux leur ménageoit un Temple ;
Mais, Madame, aujourd'hui je leur dois mon exemple.
On les cherche ; & déja la plûpart découverts
En attendant la mort languiſſent dans les fers.
Croiroient-ils ou mon zèle, ou ma Foi legitime,
Si je n'en devenois la premiere Victime ?
Que pourroient-ils penſer de ces divines Loix,
Que le Ciel ſi ſouvent leur dicta par ma voix ?
Voudroient-ils s'immoler pour leur Maître ſuprême,
Si leur Chef refuſoit de s'immoler lui-même ?
J'y cours ; & je ne puis ſans infidelité
Me dérober au coup qui leur eſt preſenté.

VALERIE.

Allez donc ; à vos pas conſtamment attachée,
Je parlerai ; ma Foi ne ſera plus cachée.
Quel bonheur ! Vos raiſons ſont les mêmes pour moi.

Marchons.

SEBASTE.

Non, non; le Ciel vous fait une autre Loi.
Ce n'eſt point vers la mort qu'il faut ſuivre ma trace,
C'eſt auprès des Chrétiens qu'il faut remplir ma place.
Ils ne mourront pas tous; & le Maître des Cieux
Cachera ſous ſon Aîle aux Bourreaux furieux
Ceux qu'il voudra ſauver de leur rage perfide;
Et ceux qui tomberont ſous le fer homicide,
Renaîtront de leur ſang; vivront; & leur Tombeau
D'un nombre encor plus grand deviendra le Berceau.
Ces Enfans par ma mort auront perdu leur Pere;
Madame, c'eſt à vous de leur ſervir de Mere.
Ici vôtre Pouvoir eſt au deſſus du mien.
Soïez le ſeul appui de tout le Nom Chrétien.
Conſervez au Seigneur un Peuple qui s'empreſſe
A le glorifier, à le prier ſans ceſſe,
Et qui ſeul, au milieu de cent Peuples divers,
Adore & craint le Bras qui ſoutient l'Univers.

VALERIE.

Non, je ne puis; mon cœur renonce à tant de Gloire.
Le trépas ſeul m'aſſûre une entiere Victoire.
C'en eſt fait; mes deſirs y ſont tous attachez.
Pourquoi m'enviez-vous le Sort que vous cherchez?

Pen-

Penſez-vous qu'à l'aſpect du plus cruel ſupplice,
Ce cœur ferme & brûlant ou tremble ou s'attendriſſe?
Jugez-en mieux.

SEBASTE.

Je ſçai qu'un généreux transport
Vous excite à braver la plus affreuſe mort:
Mais cette noble ardeur doit être retenuë.
Vôtre heure, croïez-moi, n'eſt pas encor venuë;
Obéïſſez. Le Ciel s'explique par ma voix.
C'eſt à lui de régler vôtre ſort à ſon choix.
Honoré d'un Emploi dont je me ſens indigne,
Je le laiſſe; & ma mort en vos mains le réſigne.
Vivez. Du Tout-puiſſant défendez le Troupeau.
Pour moi, que deſormais tout appelle au Tombeau,
J'y vole; & répondant au Ciel qui m'y convie,
Je pleure les inſtans que j'ajoute à ma vie.
Adieu. Puiſſe mon ſang fortifier la Foi
Des Chrétiens deſtinez à mourir avec moi!
Puiſſe le reſte en vous rencontrer un Aſyle!
Madame; & je mourrai ſatisfait & tranquile.

VALERIE.

Quoi, Sebaſte....

SCENE V.

VALERIE, JULIE.

VALERIE.

IL me quitte, il court ſe rendre heureux.

O tourmens ! ó tiepas, digne objet de ses
  vœux !
Il vous cherche, grand Dieu ! que ne puis-je le
  suivre !
Vivons ; puisque c'est vous qui m'ordonnez de
  vivre.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE I.

MARCELLIN, SERGESTE.

SERGESTE.

Est-ce vous, Marcellin? Sebaste est arrêté.
De Cesar par mes soins l'ordre est executé.
Je viens sçavoir encor sa volonté suprême,
Pour courir à l'instant... Mais le voici lui-même.
Sa haine & sa colere éclatent dans ses yeux.

SCENE II.

DIOCLETIEN, MARCELLIN, SERGESTE.

DIOCLETIEN.

He bien, est-il puni, cet Ennemi des Dieux?

SERGESTE.

Non, Seigneur; mais sa mort est déja preparée.

DIOCLETIEN.

Et pourquoi d'un moment l'avez-vous differée?

SERGESTE.

Les Romains prévenus d'une longue amitié,
Déplorent ſon malheur avec tant de pitié;
Vos Gardes pour leur Chef ont montré tant d'eſtime,
Que la douleur pourroit les porter jusqu'au crime.
J'ai craint quelque desordre, & voulu prévenir
Ces mouvemens ſoudains qu'on ne peut retenir,
Quand le Peuple agité d'un furieux caprice,
Suit pour uniques loix l'audace & l'injuſtice.

DIOCLETIEN.

Dûſſai je voir mon Trône aujourd'hui renverſé;
Dût être par leurs mains mon propre ſein percé:
S'il eſt Chrétien; la mort, mais une mort cruelle,
Délivrera ma Cour d'un Sujet infidelle.
Non que ſes nobles ſoins, & ſes travaux paſſez,
De mon esprit jamais puiſſent être effacez.
Je n'ai pas oublié, que toutes ſes années
Des mains de la Victoire ont été couronnées;
Qu'en mille occaſions il s'etoit ſignalé;
Qu'il n'eſt point de Climats où ſon nom n'ait volé:
Mais je ne puis aux Dieux refuſer ſon ſuplice.
Puisqu'il les méconnoît, je conſens qu'il periſſe.
Que dit-il?

SERGESTE.

Inſenſible à tous ces changemens,
Il voit d'un œil ſerein les apprêts des tourmens;
Et plus fier que jamais....

DIOCLETIEN.

Allez donc, qu'il expire,
Et trouve inceſſamment cette mort qu'il deſire.

Cou-

Courez-y, Marcellin, & ne le quittez pas,
Qu'après avoir été témoin de ſon trepas.

SCENE III.

DIOCLETIEN, SERGESTE.

DIOCLETIEN.

MOi, je pardonnerois à cette Loi funeſte,
Qui ſeule s'applaudit, & condamne le reſte?
Qui contraignant les cœurs, réprimant les deſirs,
Renverſe la nature, & proſcrit les plaiſirs?
Qui rend ſes Sectateurs heureux dans l'infortune;
Et changeant des humains la conduite commune,
De la faveur d'un Dieu leur promettant le prix,
Leur ordonne de voir la mienne avec mépris?
Non, non; que la pitié n'entre plus dans mon ame
Pour le reſte odieux de cette Race infâme.
Laiſſons, laiſſons contre elle agir tout mon courroux.

SCENE IV.

DIOCLETIEN, VALERIE, JULIE, SERGESTE.

VALERIE.

SEigneur, je viens tremblante embraſſer vos genoux.

DIO-

DIOCLETIEN.

Ma Fille...

VALERIE.

Je vous parle au nom de tout l'Empire.

DIOCLETIEN.

Que me demande-t-il? Qu'avez-vous à me dire?
Vôtre trouble m'afflige ; eſt-il quelque interêt
Aſſez puiſſant ſur vous....

VALERIE.

Revoquez vôtre Arrêt.
Sauvez un malheureux, garantiſſez ſa tête?
Il en eſt tems encor, écartez la tempête.
Sebaſte eſt cher au Peuple, à la Cour, aux Soldats.

DIOCLETIEN.

Que dis-tu?

VALERIE.

Je le plains, je ne m'en cache pas.
Si vous ſçaviez, Seigneur....

DIOCLETIEN.

Quoi! quel eſt ce myſtere?

VALERIE.

Je voudrois vous l'apprendre, & je dois vous le taire.

DIOCLETIEN.

Dieux! que dois-je penſer?

VALERIE.

Seigneur, n'augmentez pas
D'un cœur infortuné la crainte & l'embarras.
Ne vous ſuffit-il pas que ma douleur paroiſſe?
Ah! c'eſt aſſez pour moi qu'un Pere la connoiſſe.
Conſervez un Sujet ſi fidelle autrefois;
Changez en ma faveur la rigueur de vos Loix.

DIOCLETIEN.

Qu'on l'immole, le Traître, à ces Loix légitimes.
Quelle ſanglante mort peut expier ſes crimes?
Je lui pardonnerois de m'avoir outragé:

Mais

Mais le Culte des Dieux sera-t-il négligé?

VALERIE.

Ah! pour vous arracher cette funeste envie,
Apprenez que je suis... Laissez durer sa vie.
Seigneur, de vos bienfaits ce sera le plus doux.
Une seconde fois j'embrasse vos genoux.
Souffrez...

DIOCLETIEN.

A quel exces tu portes ton audace?
Tu veux que d'un Chrétien je t'accorde la grace?
Apprens qu'il n'en est point dont j'épargne le sang,
L'amitié, le devoir, la naissance, le rang
Ne me rendront jamais à moi-même infidelle,
J'en ai fait le serment, & je le renouvelle:
Tous les Chrétiens mourront.

VALERIE.

Ciel!

DIOCLETIEN.

Tout l'Empire en vain
Uniroit ses efforts pour rompre mon dessein.
Et pour vous; à jamais j'impose à vôtre bouche
Un silence éternel sur tout ce qui les touche.
Ma haine se redouble, & vous la connoissez.
Craignez-en les transports; j'ordonne, obeïssez.

VALERIE.

Hélas! quelle disgrace à la mienne est égale?

DIOCLETIEN *revenant de son emportement.*

Ma Fille, rougissez d'une pitié fatale.
D'un rebelle Sujet laissez trancher les jours.
Mon sang m'est précieux; je vous aime toûjours:
Mais ce Nom de Chretiens, je ne sçaurois le taire,
Jusques à la fureur a porté ma colere.
J'en bannis la mémoire; & par des soins plus doux

Je

Je vai faire éclater ma tendresse pour vous.
L'espoir de vôtre Hymen fait mon bonheur suprême:
Je n'en veux confier les apprêts qu'à moi-même.
Dans une heure au plus tard nous verrons vôtre Amant;
Je prétens vous unir dès ce même moment.
De mes Ordres ici l'on viendra vous instruire,
Et vous n'aurez alors qu'à vous laisser conduire.

SCENE V.

VALERIE, JULIE.

VALERIE.

A Quelle epreuve, hélas! se trouve ma vertu?
Et que mon cœur, Julie, est triste, & combattu!
Sebaste va mourir, tandis qu'il me condamne
A traîner de longs jours dans une Cour profane.
Que ma grandeur me pese! & que mon sort pompeux
Me paroît desormais peu digne de mes vœux!
Que je hai les honneurs où je suis attachée!
Aux regards de la Cour que ne suis-je cachée!

JULIE.

Et pourquoi, peu sensible aux soins de l'Empereur,
Cherissez-vous, Madame, une funeste erreur?
Etrange impression, que je ne puis comprendre!
Quel poison sur vos sens a donc pû se répandre?

Tout

Tout ce qui fut l'objet de vos plus chers desirs,
Pere, Amant, Alliez, Amis, gloire, plaisirs,
A vos yeux éblouïs n'étalent plus de charmes,
Vôtre cœur se nourrit de soupirs & de larmes;
Et pleine de transports que vous n'eûtes jamais,
Vous négligez les dons que les Dieux vous ont faits.

VALERIE.

De pareils sentimens ne te surprendroient guere,
Si le Ciel t'envoïoit la Grace qui m'éclaire.
Un seul de ses raïons dissipe en un moment
La plus obscure nuit d'un long aveuglement;
Et détruit à son gré, dans l'ame la moins pure,
Toutes les passions qu'inspire la nature.
De son pouvoir divin les effets glorieux
Attachent à toute heure, & mon cœur, & mes yeux.
; vois d'un de ses traits une Femme frapée,
enoncer aux plaisirs qui l'avoient occupée;
r des soins assidus effacer les beautez
ont les cœurs les plus durs demeuroient enchantez;
arracher aux attraits de l'Amour le plus tendre;
vêtir d'un cilice, & se couvrir de cendre;
nourrir, au hazard, des plus sauvages fruits;
fuser le sommeil dans les plus longues nuits;
donnant à son Sexe un exemple terrible,
oisir pour son sejour un Roc inaccessible.
ie autre, dont le cœur profane, incestueux
plaisoit à brûler des plus horribles feux;
i bravant du devoir la contrainte severe,
craignoit point les noms d'infâme, & d'adultere,
'aspect du Sauveur à ses yeux présenté,
it ce cœur hors de lui par la grace emporté;
i pleurant de ses vœux l'indigne idolatrie,
mit, & de ses cris va remplir Samarie.
ces Exemples saints ne puis-je profiter?

Ils ne me ſont offerts que pour les imiter.
Qu'à côté de Sebaſte, intrepide, on me voie
Partager ſes perils, ſa conſtance, & ſa joie.
Rien ne me retient plus.... Mais je voi Marcellin.

SCENE VI.

VALERIE, JULIE, MARCELLIN.

VALERIE.

PArlez; que fait Sebaſte? & quel eſt ſon destin?

MARCELLIN.

Je cherchois l'Empereur, Madame, pour lui dire
Que nos Dieux ſont vangez, & que le Traître expire.

VALERIE.

Il eſt mort!

MARCELLIN.

C'en eſt fait; & par ſon ſang verſé,
De ſon Impieté le crime eſt effacé.
Non, Madame, jamais une audace ſemblable
N'alluma de Ceſar le courroux redoutable.
De ſes plus chers bienfaits cet ingrat accablé,
Par ſon auguſte Nom n'a point paru troublé.
Les ſoins de ſes Amis l'ont rendu plus farouche.
D'execrables diſcours ſont ſortis de ſa bouche.
Il affectoit encor d'etre plus criminel.
Il eût voulu ſouffrir un trépas plus cruel;
Et pour mieux ſatisfaire à ſa brûlante envie,
Il auroit ſouhaité d'avoir plus d'une vie.

VA-

VALERIE.

O Ciel!

MARCELLIN.

Quoi donc, sa mort vous cause quelque ennui?
La pitié vous fait-elle interesser pour lui?
Non, Madame, étouffez un sentiment trop tendre,
Et retenez les pleurs que vous allez répandre.
Apprenez que l'Enfer, par ses Enchantemens,
Du trépas de ce Monstre a marqué les momens,

VALERIE.

Quel Prodige!

MARCELLIN.

L'Enfer honteux de son supplice,
Vient d'armer à la fois la force, & l'artifice.
Dans l'instant que Sebaste expirant, déchiré,
N'offroit plus à nos yeux qu'un corps défiguré;
Par un charme soudain, dont je frémis encore,
On l'a vû plus brillant que l'Astre qu'on adore.
La Terre a retenti de chants, & de concerts,
Dont le bruit éclatant a volé dans les airs:
Le Ciel s'est entr'ouvert; & sa Voute azurée
Par des raïons de flâme a paru separée.
Ce Prodige étonnant a glacé nos esprits:
Mais dissipant l'erreur qui nous avoit surpris,
Nous avons des Enfers reconnu la puissance,
Qui d'une Secte impie embrasse la defense.
Alors l'étonnement à fait place à l'horreur;
Et contre les Chrétiens une juste fureur,
Dans nos cœurs indignez a redoublé l'envie
D'attaquer à jamais leur repos, & leur vie.
Je vai trouver César; & fidelle témoin
De ce qu'ont vû mes yeux, l'informer avec soin.
Madame, pardonnez au zele qui m'entraîne.

SCENE VII.

VALERIE, JULIE.

VALERIE.

ECLatez, ſentimens que je n'ai tûs qu'à peine,
Tant qu'a duré le cours de ce triſte Récit.
Qu'a donc vû Marcellin, ô Ciel ! & qu'a-t-il dit ?
Tu viens, Dieu des Chrétiens, de marquer ta Puiſſance.
Je ſçai de tes Martyrs quelle eſt la recompenſe ;
Je ſçai quelles faveurs leur prodigue ta main ;
Ils vont après leur mort revivre dans ton ſein :
Mais j'ignorois encor, qu'avant leur trépas même,
Ils connuſſent l'eclat de ta Gloire ſuprême ;
Qu'en leur faveur ta Face illuminât les airs,
Et que leurs yeux mourans viſſent les Cieux ouverts.
Quel cœur, après ces traits, peut encor méconnoître
Ton pouvoir infini, ſeul Auteur de ſon Etre ?
Je veux m'unir à toi ; rien ne peut desormais
Retarder d'un moment le vœu que je t'en fais.
Mon ſang verſé rendra cette union parfaite.
Allons donc.

JULIE.

Juſte Ciel ! quelle ardeur indiſcrete
Vient encore porter vos deſirs vers la mort ?
Sebaſte a condamné cet injuſte transport.

Ou-

Oubliez-vous les ſoins dont il vous a chargée ?

VALERIE.

Puiſſai-je dans ce jour en être dégagée !
Eh, qu'importe ma vie au Salut des Chrétiens ?
Leur Dieu pour les ſauver manque-t-il de moïens ?
Ce Dieu qui fait gronder, & partir le Tonnerre,
Ce Dieu qui peut d'un ſouffle anéantir la Terre,
Ne confondra-t-il pas, par cent coups differens,
La rage des Enfers, & l'orgueil des Tyrans ?
Ceſſe de t'oppoſer au zele qui m'enflâme.

JULIE.

Quoi, ce grand interêt ne peut rien ſur votre ame ?
Souvenez-vous du moins qu'un Amant glorieux
Attend vôtre Hymenée, & vole vers ces lieux;
Enfin ſi vous ſuivez cette barbare envie,
Le coup dont vous mourrez terminera ſa vie.
Vous n'en ſçauriez douter.

VALERIE.

Cruelle, que fais-tu ?
Hélas ! que ta menace étonne ma vertu !
Que d'un Amant ſi cher mon cœur craint la préſence !
Mes ſecrets mouvemens ont trop de violence.
Que dis-je ? chaque inſtant ajoûte à mon Amour.
Ah ! puiſſe ce Vainqueur reculer ſon retour !
Comment contre ſes ſoins pourrois-je me défendre ?
Quel ſeroient mes remparts contre un penchant ſi tendre ?
Soutiendrois-je un moment ſes regards, & ſes pleurs,
Si je fremis déja de ſes moindres douleurs ?

Non, qu'il n'arrive point ; je ſens croître ma
crainte.

JULIE.

Eh, Madame, ſuivez ce penchant ſans contrainte.
Croïez-moi ; quel Démon tyran de vos deſirs,
Fait taire vôtre Amour, & mourir vos plaiſirs ?
Profitez d'un bonheur dont le ſort eſt avare.
N'oſez-vous en joüir quand il vous le prépare ?
Pourquoi vous aracher à ce que vous aimez,
Et ſéparer deux cœurs l'un pour l'autre formez ?
Deux cœurs, dont l'union fait l'eſpoir de l'Empire.

VALERIE.

Hélas !

JULIE.

Vous ſoupirez ?

VALERIE.

Il eſt vrai, je ſoupire.
La perte du bonheur dont je viens de parler,
Ne ſuffit-elle pas pour me faire trembler ?
J'y renonce. Le Ciel excuſera ſans doute
Les ſoupirs que je pouſſe, & les pleurs qu'il m'en coûte.
Hâtons-nous ; que la mort termine mes combats.
Si tu m'étois moins cher, je ne te craindrois pas,
Adrien ; de mon ſort la funeſte nouvelle
Portera dans ton ame une douleur mortelle ;
Je le ſçais : cependant s'il ne m'eſt plus permis
De te garder ce cœur que je t'avois promis,
De me lier a toi d'une éternelle chaîne,
Je t'épargne en mourant une plus dure peine ;
Et tu ſouffriras moins encor par mon trépas,
Que tu ne ſouffrirois, ſi je ne mourois pas.

JULIE.

Dieux puiſſans, détruiſez un projet ſi funeſte !

VALERIE.

N'implore plus pour moi des Dieux que je déteſte.

Mais c'eſt mal ménager des momens précieux.
Quel charme plus long-tems me retient en ces lieux?
Que feroit d'un Amant la préſence imprevûe?
Cherchai-je à m'expoſer au peril de ſa vûe?
Perdrai-je cet inſtant de conſtance, d'ardeur,
Ou la Grace du Ciel triomphe dans mon cœur?
Elle ne revient point au gre de nos caprices,
Et nous laiſſe ſouvent au bord des précipices;
Elle fuit, je le ſçai, ceux qui l'oſent trahir:
Elle parle, elle agit; hâtons nous d'obeïr.
Allons de l'Empereur éprouver la colere;
Il ne gardera rien des ſentimens d'un Pere;
Le plus cruel trepas me ſera reſervé,
Et j'y cours.

SCENE VIII.

VALERIE, JULIE, SERGESTE.

SERGESTE.

ADrien, Madame, eſt arrivé.

VALERIE.

Adrien!

SERGESTE.

Rome entiere, au bruit de ſa venuë,
Au devant de ſes pas en foule eſt accouruë.
Tout le Peuple eſt charmé de ſes moindres Exploits,
Et de ce Peuple immenſe il ne ſort qu'une voix,
Qui, par des cris de joie, & des chants de victoire,
Etale à ce Vainqueur tout l'éclat de ſa gloire.

Il voloit vers ces lieux. César n'a pas voulu;
Sur son empressement ses loix ont prévalu:
Venez, Guerrier, venez prendre vôtre Conquête;
Suivez-moi dans le Temple où vôtre Hymen s'apprête,
A-t-il dit.

VALERIE.

Quelle joie a saisi tous mes sens!
Ressentit-on jamais des transports si puissans?
Qu'il s'éleve en mon ame une funeste guerre!
Ah! malgré mes efforts, que je tiens à la terre!
Que je crains le succès de mes nouveaux combats!
Malheureuse! Le Ciel a retiré son bras.

JULIE.

Venez, partez; César attend qu'on vous emmene.

VALERIE.

Ma timide raison ne demêle qu'à peine
Le desordre honteux que je veux me cacher.

SCENE IX.

VALERIE, JULIE, MARCELLIN, SERGESTE.

MARCELLIN.

L'Empereur est au Temple, & je viens vous chercher.
Aux yeux de vôtre Amant hâtez-vous de paroitre,
Madame; tout est prêt, la Victime, le Prêtre;
Aux pieds des Immortels le Peuple est à genoux,

Et

Et pour les implorer on n'attend plus que vous.

JULIE.

Allez prendre un Epoux préſenté par un Pere,
Un Epoux triomphant, & digne de vous plaire.

VALERIE.

Foible cœur! de quels ſoins es-tu donc occupé!
Qu'un Objet enchanteur t'a vivement frappé!

JULIE.

Pour vous ſeule on prépare une pompeuſe Fête.
Les momens vous ſont chers.

MARCELLIN.

Courez. Qui vous arrête?

JULIE.

N'oſez-vous plus fixer vos timides regards?
Ils ſemblent incertains errer de toutes parts.

MARCELLIN.

Que dirai-je à Ceſar, de qui l'Ordre ſuprême
Veut....

VALERIE.

Je vai lui porter ma réponſe moi-même.

SCENE X.

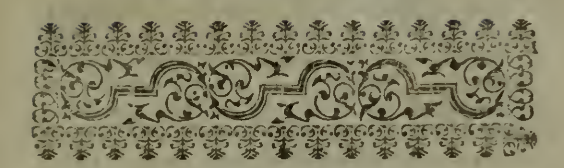
JULIE *ſeule.*

L'Amour regne à ſon tour; il triomphe à la fin,
Et ſelon nos deſirs va régler ſon deſtin.
Cette ſoif de la mort fera place en ſon ame
A l'eſpoir d'être unie à l'Objet de ſa flâme.
En vain elle reſiſte, & contre ſon Amant

Ce zele impetueux ne tiendra qu'un moment.
Chrétiens, ouvrez les yeux, que vôtre fureur cesse,
Du Dieu que vous servez connoissez la foiblesse;
Elle doit hautement éclater en ce jour;
Son pouvoir va ceder à celui de l'Amour,

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE I.

DIOCLETIEN, VALERIE, JULIE, MARCELLIN, SERGESTE, GARDES.

DIOCLETIEN.

ENfin de vôtre Hymen la Fête est terminée,
Ma Fille; Benissons cette heureuse Journée,
Et qu'elle soit marquée entre les jours fameux
Dont le nom consacré passe chez nos Neveux.
J'atteste Jupiter, & le Dieu qui m'éclaire,
Qne mon cœur desormais n'a plus de vœux à faire.
La Victoire elle même asûre mes Etats;
D'un Guerrier invincible elle empıunte le bras,
Qui jaloux de ma Gloire, & brulant pour ma Fille,
Par des Liens sacrez s'unit à ma Famille.
Vivez tous deux; qu'Amour prenne soin de vos jours;
Que la noire Discorde en respecte le cours;
Et qu'Hymen ranimant vôtre ardeur mutuelle,
Redonne à vos desirs une force nouvelle.

Je vous laiſſe, ma Fille ; attendez votre Epoux.
Mes Ordres un moment l'arrêtent loin de vous.
Il conſomme le ſort d'une Race proſcrite,
Et remplit dignement la Loi qu'il s'eſt preſcrite.
Libre de ſon ſerment, & quitte envers les Dieux,
Il viendra plein d'Amour vous trouver en ces lieux.
Puiſſai-je à mon retour voir ſon cœur & le vôtre
Encor plus ſatisfaits, plus charmez l'un de l'autre !
Regnons tous trois enſemble ; & juſques à la fin
Uniſſons nos eſprits, nos ſoins, nôtre deſtin.
Adieu. Dans les tranſports où mon ame eſt en proie,
Ce tendre embraſſement doit vous marquer ma joie.

SCENE II.

VALERIE, JULIE.

JULIE.

MAdame, permettez que je montre à mon tour
L'interêt que j'ai pris au ſort de vôtre Amour:
Heureuſe, ſi je puis vous le faire paroître !

VALERIE.

Où ſuis-je ? Commençai-je encore à me connoître ?

JULIE.

C'en eſt fait ; vos chagrins doivent s'évanouïr
A l'aſpect des plaiſirs dont vous allez jouïr.
O Ciel ! dans quel bonheur va couler vôtre vie
Le deſtin deſormais préviendra vôtre envie.

VA-

VALERIE.

Quel nuage confus ſemble voiler mes yeux ?
D'où ſortons-nous ? Comment me trouvai-je en ces lieux ?
Dans cet Appartement Ceſar m'a-t-il conduite ?
Quel étoit l'appareil de ſa pompeuſe Suite ?

JULIE.

Rome s'eſt attachée à célebrer ce jour ;
Le Peuple avec éclat a ſecondé la Cour.
Dieux ! avec quel reſpect l'Empire vous honore !

VALERIE.

Mon trouble malgré moi durera-t-il encore ?
Non ; il s'évanouït.

JULIE.

Goûtez donc à loiſir,
Du ſort qui vous attend, la gloire & le plaiſir.
Ouvrez toute vôtre ame....

VALERIE.

Enfin je voi mon crime.
D'une coupable ardeur déplorable Victime,
J'ai marché vers le Temple, où ma foible raiſon,
De mes ſens éperdus ſouffrant la trahiſon,
N'a pû rien oppoſer à l'empire ſuprême
Qu'exercent ſur un cœur les yeux de ce qu'il aime.
Le mien empoiſonné de ces tendres plaiſirs,
S'eſt livré tout entier à ſes premiers deſirs.
J'ai demeuré ſans voix ; ma force ma quittée ;
Et dans les mouvemens dont j'étois agitée,
Devant quels Dieux, ô Ciel ! j'ai flechi les genoux ?
Au pied de quels Autels ai-je pris un Epoux ?
Quel Miniſtre a reçu la foi que j'ai donnée ?
Ah, ſermens odieux ! ſacrilege Hymenée !
Que tu vas me coûter de remords rigoureux !
Je romps dès ce moment tes déteſtables nœuds.
Periſſe ta mémoire, & la fatale flâme
Qui troubloit mes eſprits, & devoroit mon ame ;

Quoi? le premier regard d'un profane Mortel,
A ravi tous mes vœux à l'Epoux éternel?
J'ai méprisé sa voix qui m'avoit inspirée?
J'ai trahi son esprit qui m'avoit éclairée?
Brûlante, j'ai cherché l'Ennemi de sa Loi?
Quelle horreur! si sa main s'appesantit sur moi.

JULIE.

Vôtre Erreur vous aveugle, & revient vous surprendre?

VALERIE.

Laisse-moi; je ne puis ni te voir, ni t'entendre.
De crainte & de douleur je me sens tressaillir.
En moi-même un moment je veux me recueillir,
Et meriter du Ciel, par de sinceres larmes,
Que contre ma foiblesse il me prête des armes.
Grace de l'Esprit saint, Souveraine des cœurs,
Descends; frappe le mien avec tes traits vainqueurs.
Etouffe avec tes feux l'ardeur qui t'a bannie,
Et fais agir en moi ta Puissance infinie.
Mes vœux sont exaucez; & ton secours revient.
Contre mes Ennemis ta force me soutient.
D'un frivole bonheur esperances trompeuses,
Objets charmans & vains, illusions flateuses,
Vous n'éblouïrez plus ni mon cœur ni mes yeux.

JULIE.

Vous croïez....

VALERIE.

Ah! c'est trop t'arrêter en ces lieux.

JULIE.

Eh, puis-je vous quitter?

VALERIE.

Eloigne toi, te dis-je;
Ton zele me deplaît, ton amitié m'afflige.
Epargne-moi l'ennui d'un discours superflus;
Si mon repos t'est cher, ne me resiste plus.

SCE-

SCENE III.

VALERIE *seule.*

ENfin dans un instant le Guerrier va paroître,
Que de mes vœux l'Amour fit si long-tems le maître.
Charmé de sa conquête, il viendra la chercher.
Ah! fuions. Mais que dis-je ? Et pourquoi me cacher?
Attendons-le plûtôt, ce Vainqueur redoutable;
Combattons par mes soins sa fureur implacable.
Je ne le connois plus, s'il poursuit un Dessein
Qui d'un Sang que je pleure a fait rougir sa main.
Que mes pleurs, en pitié fassent changer sa rage!
C'est à toi, Dieu puissant, qu'appartient cet ouvrage.
Toi qui brises les cœurs, & portes à ton gré,
Dans un sein criminel ton feu le plus sacré,
Dieu benin, verses-en quelque heureuse étincelle
Sur les yeux aveuglez de cette Ame infidelle.
Ton Ennemi s'approche, & je vai lui parler.
Mais, si ton bras n'agit, pourrai je l'ébranler?
Prête à ma foible voix cet éclat du tonnerre,
Par qui le fier Saulus fut renversé par terre,
Quand poursuivant le Peuple agréable à tes yeux,
Un seul mot desarma ce Guerrier furieux,
Et lui donnant la Foi dont ton Esprit m'anime,

De

De ton Persecuteur le rendit ta Victime.
Accorde cette grace à mes brûlans soûpirs.
Adrien vient. Grand Dieu ! seconde mes desirs.

SCENE IV.

ADRIEN, VALERIE.

ADRIEN.

Que les momens sont longs loin de vôtre présence !
Madame, que mon cœur sentoit d'impatience !
Mais, grace aux Immortels, rappellé près de vous,
Je puis flatter mes vœux du destin le plus doux ;
Je puis en liberté vous exprimer....

VALERIE.

Arrête.
A quel titre veux-tu que je sois ta Conquête ?
Sur quels droits fondes-tu cet espoir si charmant ?

ADRIEN.

Justes Dieux !

VALERIE.

Tes soûpirs poussez en ce moment,
En vain s'efforceroient de reveiller ma flâme :
Contre tous leurs efforts j'ai préparé mon ame ;
Tu ferois sans succès entendre tes douleurs.

ADRIEN.

Hélas !

VALERIE.

Indifferens, mes yeux verroient tes pleurs.
Tu viens, t'applaudissant de l'Amour qui t'anime,
Attester un Hymen que tu crois légitime ;

Et

Et fier de ces Liens, auguſtes parmi nous,
Tu portes dans tes yeux tout l'orgueil d'un Epoux !
Va ; ceſſe de penſer que l'Hymen nous uniſſe.
Ecoute ; & desormais rends-toi plus de juſtice.
Je ne voi plus en toi cet Amant généreux,
Ardent à ſoulager les Peuples malheureux,
Implacable Ennemi de l'horreur & du crime,
Et trop digne en effet de ma plus tendre eſtime.
Après tes noirs forfaits, tu n'offres à mes yeux
Qu'un lâche Adulateur, qu'un Tyran furieux,
Dont les mains jusqu'ici noblement triomphantes,
Du Meurtre des Chrétiens ſont aujourd'hui ſanglantes.
Tu n'es que le Bourreau de ce Peuple innocent
Que le Maître des Cieux voit d'un œil careſſant,
De ce Peuple cheri que je plains & que j'aime,
Et dont l'esprit m'eclaire & m'inspire moi-même.

ADRIEN.

Qu'avez-vous prononcé ?

VALERIE.

Ce n'eſt pas tout encor.
De la Grace du Ciel j'ai reçu le tréſor.
Aux Myſteres ſacrez Sebaſte m'a guidée,
Et par ſes ſoins heureux je fus perſuadee.
Si tantôt dans le Temple, interdite à tes yeux,
J'ai laiſſé célébrer le Prêtre de vos Dieux,
Je ne le puis celer, ta préſence trop chere,
En troublant ma Raiſon, m'a forcée à me taire :
Mais revenuë ici de ce trouble ſoudain,
Une Grace plus forte a coulé dans mon ſein.
L'Amitié, ni l'Amour n'ont rien qui me retienne ;
J'immole tout à Dieu, puisque je ſuis Chrétienne.

ADRIEN

ADRIEN.

Je tremble.

VALERIE.

Tu connois maintenant qui je ſuis,
Conçois, ſi tu le peux, l'excès de mes ennuis,
Au moment que je voi tes fureurs ſanguinaires
Conduire le poignard dans le cœur de mes Freres.
Rome entiere rougit, & nage dans le ſang
Que le fer par ton Ordre a tiré de leur flanc.
Il ne reſte que moi, de cette Race ſainte.
Immole-moi, Barbare; acheve ſans contrainte.
Frappe, perce ce cœur digne de ton courroux.
Qui te retient?

ADRIEN.

Ah Ciel! que me propoſez-vous?

VALERIE.

Tu frémis? Ne crains pas de te charger d'un crime.
Sacrifie à tes Dieux leur derniere Victime.
La fureur qui te porte à de tels Attentats,
Contre un reſte d'Amour enhardira ton bras.
Moi-même, s'il le faut, ſatisfaite, intrepide,
Je guiderai ta main chancelante & timide.
Je voi couler tes pleurs? Eſt-il tems de pleurer?
Hâte-toi de choiſir, c'eſt trop déliberer.
Garde jusqu'à la fin ta fatale promeſſe;
Etouffe dans mon ſang la Foi que je profeſſe;
Ou plûtôt, renonçant à ton aveugle Erreur,
Des celeſtes clartez laiſſe frapper ton cœur.
Ou partage, ou punis le zele qui m'anime;
Et fai-moi ton Epouſe enfin, ou ta Victime.
Réponds.

ADRIEN.

Laiſſez du moins revenir mes esprits

Du

Du long étonnement qui les avoit ſurpris.
Croïez-vous que la voix ne me ſoit pas coupée
Par le coup imprevû dont mon ame eſt frapée?
Quel melange confus de divers mouvemens!
Mais qui peut tout d'un coup forcer mes ſentimens?
Quelle ſecrete voix m'épouvante, & m'entraîne?
Quelle contraire ardeur a diſſipé ma haine?
Peuple ſaint, desormais ne crains plus mon courroux.
Je ſuis Chrétien, Madame, & Chrétien comme vous.

VALERIE.

Quel retour! Ce Miracle, ô Ciel! eſt-il poſſible?
Tes Traits ont pénétré dans ce cœur inſenſible?

ADRIEN.

Oui; dans vos ſentimens ce cœur eſt affermi.
Ne me regardez plus comme vôtre Ennemi.
Rendez-moi cette Foi que vous m'avez jurée.

VALERIE.

Ah! je vous la promets d'éternelle durée.
J'en atteſte ce Dieu vengeur des faux ſermens,
Qui ſe découvre à vous dans ces heureux momens.
Puisque vous l'adorez d'un cœur ferme & ſincere,
Vous étes mon Amant, mon Epoux, & mon Frere.
C'eſt peu pour ma Tendreſſe; & tant de Noms ſi doux
N'expriment point encor ce que je ſens pour vous.
Recevez donc ma main, & donnez-moi la vôtre;
Redoublons, s'il ſe peut, nôtre Amour l'un & l'autre.

Le Devoir le ſoutient, la Pieté, l'Honneur:
C'eſt là, cher Adrien, le ſuprême bonheur.
Des profanes Amans ignorant la contrainte,
Nous brûlons ſans remords, ſans ſoupçons, & ſans crainte.

ADRIEN.

Quel transport, de vous voir répondre à mes ſoupirs!
Que cet aveu charmant calme de déplaiſirs!
Vôtre front eſt tranquille, & vos yeux ſans colere;
Vous m'aimez; je ſuis ſûr du bonheur que j'eſpere.
Mais tandis qu'enchanté du Nom de vôtre Epoux,
Je paſſe de mes jours les momens les plus doux;
De barbares Soldats une Troupe cruelle
Porte ſur les Chrétiens une main criminelle.
Que dis-je? par mon Ordre on les cherche avec ſoin.
Allons que leur malheur ne paſſe pas plus loin.
Deſarmons les Bourreaux armez pour leur ſupplice,
Ou faiſons de leur ſang un juſte ſacrifice.
Je ne balance plus; & par de grands effets,
Je vai, ſi je le puis, reparer mes forfaits.

VALERIE.

Je ne vous quitte point.

ADRIEN.

Non, arrêtez, Madame.

VALERIE.

Puiſque ma Pieté s'accorde avec ma flame;
Au nom de toutes deux, ne me refuſez pas
La gloire & le plaiſir d'accompagner vos pas.
Ne nous ſeparons plus enfin, s'il eſt poſſible.

Venez

ADRIEN.

Venez donc ſignaler ce courage invincible.
Je ne condamne plus l'impetueuſe ardeur
Dont le Dieu tout-puiſſant embraſe vôtre cœur.
Faiſons-le triompher d'un Ennemi funeſte,
Et laiſſons-lui le ſoin de régler tout le reſte.

Fin du troiſiéme Acte.





ACTE IV.

SCENE I.

JULIE *seule.*

Quel Massacre inhumain se trouve à chaque pas,
Des malheureux en proie aux fureurs des Soldats!
La mort regne en tous lieux, & ses tristes images
Font sentir la terreur aux plus fermes Courages.
Voici ton dernier jour, Peuple ennemi des Dieux,
Peuple, à qui l'Imposture a fasciné les yeux;
Tu meurs, & pour jamais ta Secte est abolie.
Cesar paroît, sortons.

SCE-

SCENE II.

DIOCLETIEN, JULIE, SERGESTE.

DIOCLETIEN.

NOn, demeurez, Julie.
Ma Fille eſt-elle encor dans ſon Appartement!
JULIE.
Je l'ignore, Seigneur; j'arrive en ce moment.
Par ſon Ordre tantôt je me ſuis retirée.
Je ne ſçai de quels ſoins elle étoit devorée:
Mais j'ai vû de ſon cœur le deſordre ſecret,
Et connu que ſes yeux me voïoient à regret.
DIOCLETIEN.
Non, non; dans vos ſoupçons vous vous étes trompée.
De ſa Tendreſſe ſeule elle étoit occupée;
Et ſon cœur libre alors de tous les autres ſoins,
Craignoit dans ſes transports les regards des témoins.
Croïez-moi. Cependant ne ſçauriez-vous m'apprendre
D'où partent tous les cris que nous venons d'entendre?
Des ſoupirs redoublez, de lugubres clameurs,
Un bruit triſte & confus de plaintes & de pleurs,
De mon Cabinet même ont percé la retraite,
Et porté dans mon ame une crainte ſecrete.
JULIE.
De ces plaintes, Seigneur, ceſſez d'être étonné.
C'eſt la mourante voix d'un Peuple infortuné,
Qui pour fuir le ſupplice a deſerté la Ville,

Et crû dans ce Palais rencontrer un Azyle.

DIOCLETIEN.

Il n'en trouvera point ici contre les Dieux.
Allons plûtôt le voir expirer à mes yeux.
Mais parmi tous ces cris que pousse la tristesse,
J'ai demêlé des Noms si chers à ma Tendresse,
Que j'ai senti long-tems mes esprits agitez
Par ces Noms précieux trop souvent repetez.
C'est celui d'Adrien, c'est celui de ma Fille.
Quel droit ont les Chrétiens de nommer ma Famille?
C'est joindre un nouveau crime à d'autres attentats.

JULIE.

Ils se flatent, Seigneur, d'éviter le trépas.
Par ces Noms si sacrez ils demandent leur grace.

DIOCLETIEN.

Non; perisse à jamais cette funeste Race.
Je touche, grace aux Dieux, à l'instant fortuné
Où par le fer le reste en sera moissonné.
Mais c'en est déja fait. Marcellin plein de zele
De leur destruction m'apporte la nouvelle.

SCENE III.

DIOCLETIEN, JULIE, MARCELLIN, SERGESTE.

DIOCLETIEN.

M'Annoncez-vous la fin de tout le Nom Chrétien?
De ce Peuple odieux ne reste-t-il plus rien?

MARCELLIN.

Il en reste encor deux, Seigneur.

DIOCLETIEN.

Qu'osez-vous dire?
N'ai-je pas commandé que le dernier expire?

MAR-

MARCELLIN.

Oui, Seigneur.

DIOCLETIEN.

Pourquoi donc trompiez-vous mon espoir?

MARCELLIN.

Seigneur, jusqu'à la fin j'aurois fait mon devoir.
Mais quand j'allois finir ce double ſacrifice,
J'ai penſé qu'il falloit que je vous avertiſſe.
Si vous voulez leur mort, vous n'avez qu'à parler;
J'y vole; je ſuis prêt à vous les immoler.

DIOCLETIEN.

Si je le veux? comment, en doutez-vous encore?
Ah! je l'ai trop promis à ces Dieux que j'adore.
Courez.

MARCELLIN.

Auparavant je dois vous les nommer,
Seigneur, de leur deſtin je dois vous informer.

DIOCLETIEN.

Parlez, qu'attendez-vous? Je brûle de l'apprendre.
Qui ſont-ils?

MARCELLIN.

Vôtre Fille...

DIOCLETIEN.

O Dieux!

MARCELLIN.

Et vôtre Gendre.
J'ai frémi, comme vous, au bruit de ce malheur.
J'ai prévû vos chagrins, & plaint vôtre douleur.
Mais s'il faut la dompter, s'il faut...

DIOCLETIEN.

Que dois-je faire?
Quels ſeront mes projets, ſi le Ciel ne m'éclaire?

MARCELLIN.

Sur-tout, ne croïez pas que la crainte ou l'espoir,

Sur ces cœurs prévenus garde quelque pouvoir.
Jamais Chrétien, poussé d'une ardeur criminelle,
N'osa porter si loin la fureur de son zele.
C'est peu, Seigneur, c'est peu d'avoir à haute voix
Fait éclater par-tout le mépris de vos Loix:
Ils ont autorisé, par leurs propres exemples,
Leurs timides Amis à profaner les Temples;
Ils les ont secourus, ils les ont animez;
Dans leur Foi chancelante ils les ont confirmez;
Ils ont mis en usage & la force & l'adresse.
La Princesse pleurant leur marquoit sa tendresse,
Elle leur enseignoit à braver le trépas,
Tandis que son Epoux massacroit vos Soldats.

DIOCLETIEN.

Et vous l'avez permis sans lancer vôtre Foudre,
Dieux, qu'ils ont offensez!

MARCELLIN.

Il est tems de résoudre
Si vous voulez punir, Seigneur, ou pardonner.

DIOCLETIEN.

Allez, & devant moi faites-les amener.

MARCELLIN.

Qu'est-il besoin, Seigneur, de tant de violence?
Vous les verrez bien-tôt chercher vôtre presence,
Venir subir l'arrêt justement prononcé;
Et déja dans ces lieux ils m'auroient devancé,
Si retenus ailleurs par les soins nécessaires
D'élever des Tombeaux à leurs malheureux Freres,
Ils n'avoient rassemblé leurs membres séparez,
Et recueilli leur sang dans des Vases sacrez.

DIOCLETIEN.

Ah! je ne puis trop tôt assûrer ma vengeance.
Je les entens; vers moi l'un & l'autre s'avance.
Sortez. Quelque fureur qui puisse m'agiter,
Em-

Empêchons quelque tems ses transports d'éclater.

SCENE IV.

DIOCLETIEN, VALERIE, ADRIEN.

ADRIEN.

JE viens, Seigneur, je viens vous apporter ma tête.
Vous voulez qu'elle tombe; ordonnez, elle est prête.
Vous connoissez mon crime; & loin de le nier,
Loin de vous émouvoir pour me justifier,
Grace au Dieu que je sers, je fais toute ma gloire
D'être plus criminel que vous n'osez le croire.

DIOCLETIEN.

Quelle audace!

ADRIEN *jettant son Epée aux pieds de l'Empereur.*

Seigneur, je remets dans vos mains
Ce fer toûjours heureux à servir vos desseins.
Dans l'état où je suis, il ne m'est plus utile;
Et mon bras desarmé rend ma perte facile.

DIOCLETIEN.

Ah! je frémis.

ADRIEN.

Je viens d'immoler vos Soldats.
Peut être encor de moi ne répondrois-je pas,
Si je les retrouvois accablant l'innocence.
Ce secours est un crime, & le Ciel s'en offense,
Je le sçai; mais, hélas! je n'ai pu retenir
Les mouvemens d'un cœur trop prompt à les punir.

 DIO-

DIOCLETIEN.

Criminel à mes yeux, il s'applaudit encore!
Il me brave!

VALERIE.

Telle eſt l'ardeur qui nous dévore.
Oui, Seigneur, nous venons tenter vôtre courroux.
Briſez tous les liens qui m'attachent à vous;
Ne vous ſouvenez plus combien je vous fus chere;
Oubliez, s'il ſe peut, que vous étes mon Pere,
Oubliez que Vainqueur de tous vos Ennemis,
Mon Epoux eſt enfin devenu vôtre Fils;
Terminez un Hymen qui mettoit nôtre vie
En état de braver la fortune & l'envie;
Finiſſez nos plaiſirs à peine commencez.
Accablez de tourmens, de toutes parts preſſez,
Vous trouverez en nous la même confiance,
Les mêmes ſentimens & la même conſtance.

DIOCLETIEN.

O Ciel! quelle fureur a ſaiſi vos esprits?
A ma tendre Amitié reſerviez-vous ce prix?
Et toi, ne t'ai-je fait entrer dans ma Famille,
Ingrat, que pour venir y ſeduire ma Fille?
N'es-tu donc ſon Epoux que pour m'aſſaſſiner?

VALERIE.

Ceſſez de vous en plaindre, & de le ſoupçonner.
Apprenez tout, Seigneur. C'eſt moi qui la premiere
De la Foi qui nous guide ai reçu la lumiere.
C'eſt moi qui l'ai tiré de ſon aveuglement.

DIOCLETIEN.

Penſes-tu me tromper pour ſauver ton Amant?
Tu veux en t'accuſant le rendre moins coupable.

ADRIEN.

Non, non; elle vous fait un aveu veritable.
J'oſe le confirmer. Croïez-en nos discours;
La pure verité les inspire toûjours.

Du Dieu que nous ſervons les ſages ordonnances
Défendent d'en changer les moindres circonſtances ;
Ce Dieu, de la Princeſſe a fait parler la voix ;
D'un plus foible pouvoir il ſe ſert quelquefois
Pour ramener à ſoi les cœurs qu'il illumine
Des Raïons triomphans de ſa Grace divine.
Si mon Epouſe enfin ne m'eût rendu Chretien,
Je le ſerois, Seigneur, par quelqu'autre moïen.
Puiſqu'ainſi le vouloit ce Maître que j'adore,
Je le ſuis, je veux l'être ; & s'il me reſte encore
Quelque trouble preſſant, quelque chagrin ſecret,
Croïez qu'il eſt cauſé par l'éternel regret
D'avoir ſacrifié tant de ſaintes Victimes,
Et puni leurs vertus comme on punit les crimes.
Je frémis quand je voi qu'à mes triſtes regards
S'offrent ces flots de ſang verſez de toutes parts,
Et que, pour expier l'effet de tant de haines,
Je n'en ai que le peu qui coule dans mes veines.

VALERIE.

Que je ſens mes transports ſe redoubler pour vous !
A de tels ſentimens je connois mon Epoux.
Mais quelques mouvemens que ma flâme m'imprime,
Je ne demande point grace pour vôtre crime.
Nous nous aimons, Seigneur ; & peut-etre jamais
L'Amour ne pénétra deux cœurs de tant de traits.
Mais, hélas ! qu'éloignez des Amans ordinaires,
Nous formons des deſirs à leurs deſirs contraires !
Nous ſommes animez d'un espoir different.
Nous ſçavons qu'un Chretien n'eſt heureux qu'en mourant.

Je demande la mort pour moi, pour ce que j'aime,
Et mon Epoux, Seigneur, la demande de même.
J'embrasse vos genoux; ne la refusez pas:
Commandez qu'on nous livre aux mains de vos Soldats;
Et nous vous en devrons plus de reconnoissance,
Que si vous nous faisiez part de vôtre puissance.

DIOCLETIEN.

Effroïables malheurs, où je n'ose penser!
Qui suspend ma vengeance, & me fait balancer?
Objets infortunez de ma fureur mortelle!
Ah! ma pitié pour vous devient trop criminelle.
Elle combat pourtant: mais près de triompher,
L'interêt de mes Dieux suffit pour l'étouffer.
Ils exigent ta mort, Parjure, & je leur cede.

ADRIEN.

Hâtez-vous; contentez l'ardeur qui me possede;
Mais, Seigneur, permettez que vous ouvrant mon cœur,
Je vous montre du moins jusqu'où va vôtre Erreur.
A ma Religion vous préferez la vôtre.
Une fois seulement comparez l'une à l'autre,
Seigneur, si vous voulez en faire un juste choix.
La vôtre n'eut jamais que de barbares Loix;
Elle ne se soutient que par la violence:
La mienne par la Paix, & par l'Obeïssance.
La vôtre vous prescrit l'ordre de me punir,
Moi, que des nœuds sacrez à vous doivent unir;
Moi, qui dès le berceau Sujet toûjours fidelle,
Par des soins assidus vous ai prouvé mon zele:
La mienne, quand je suis accablé de vos coups,
Me defend de penser à me vanger de vous.
Que dis-je? elle m'impose une loi souveraine,
De m'offrir avec joie aux traits de vôtre haine;
De

De ne vous point haïr, quand dès le premier
jour,
Vous m'ôtez pour jamais l'Objet, de mon Amour;
De conserver pour vous la foi la plus sincere;
De vous rendre les soins que je dois à mon Pere;
De dissiper la nuit de vos yeux aveuglez;
Enfin, de vous aimer, lorsque vous m'immolez.

DIOCLETIEN.

Ah! c'est trop écouter son insolence extrême.
Chaque mot qu'il prononce est un nouveau blasphême.
Ne déliberons plus; le moment est venu.
Forçons les sentimens qui m'avoient retenu;
Et faisons éclater, aux yeux de tout l'Empire,
Les effets du courroux que leur crime m'inspire.
Oui, vous serez punis, Traîtres; je le promets.
On ne sçauroit haïr autant que je vous hais;
Et je vai m'appliquer à choisir une peine
Digne de vos forfaits, & digne de ma haine.
A ne vous plus revoir accoutumez vos yeux,
Et ménagez l'instant de vos derniers adieux.

SCENE V.

ADRIEN, VALERIE.

ADRIEN.

Madame, c'en est fait; je connois vôtre Pere;
J'ai lû dans ses regards jusqu'où va sa colere;
Sur ma tête bientôt les effets vont tomber:
Ma constance étonnée est près de succomber;
Et mes yeux, toûjours secs dans mes autres allarmes,

En cet affreux moment ſe rempliſſent de larmes,
Je l'avouë.

VALERIE.

Eh! pourquoi me faites-vous trembler,
Quand vôtre exemple ſeul pourroit me conſoler?
Quelles ſont vos terreurs? Manquez-vous de courage?

ADRIEN.

Oui, j'en manque, à l'aſpect du ſort que j'enviſage.
Si j'avois moins d'Amour, je ſerois plus constant;
Ou ſi je l'étois plus, je n'aimerois pas tant.
Mon genereux deſſein accable la nature.
Des pertes que je fais mon triſte cœur murmure.
Cent mouvemens divers, comme autant d'ennemis,
Naiſſent tous à la fois du coup dont je frémis.
Puis-je aller à la mort, ſans montrer de foibleſſe?
A peine vôtre Epoux, il faut que je vous laiſſe.
Au prix de tout mon ſang, j'ai tâché d'obtenir
Que Ceſar avec vous voulût un jour m'unir.
D'aujourd'hui ſeulement, après ſix ans d'allarmes,
Je me voi, par l'Hymen, maître de tant de charmes.
Tranquille, je pourrois en joüir desormais...
Ah! peut-être avant moi Mortel ne vit jamais
D'un bonheur ſi parfait ſa tendreſſe ſuivie,
Et n'eut tant de raiſons de ſouhaiter la vie.

VALERIE.

Pour vous encourager, ſongez, en me quittant,
Au peu que vous perdez, au prix qui vous attend.
Si vous ſouffrez la mort, quel bonheur va la ſuivre!

ADRIEN.

ADRIEN.

Eh, si je n'y pensois, cesserois-je de vivre ?
Croïez, que pour ceder l'espoir d'un bien si doux,
Pour rompre nos liens, pour m'arracher à vous,
J'ai besoin d'une Foi plus pure & plus ardente,
Que ne l'eut des Martyrs la troupe triomphante.
Car enfin ma Raison ne sçauroit concevoir
Que je puisse un moment renoncer à vous voir.
Mais que fais-je ? Eloignons cette idée agreable,
Qui peut-être à la fin seroit trop redoutable;
Qui pourroit renverser mes projets malgré moi.
Dieu que je sers, je meurs, & ne meurs que pour toi.
Voi donc avec bonté, Divinité suprême,
La douleur d'un Epoux qui perd tout ce qu'il aime.
Comment pourrois-je mieux expier mes forfaits
Que par la violence, hélas ! que je me fais ?
Ah ! si j'ose esperer d'appaiser ta Justice
C'est moins par mon trépas que par ce sacrifice.

VALERIE.

Mourons donc sans foiblesse; & ne regrettons pas
D'un Hymen fortuné les sensibles appas.
Renonçons avez joie à des biens perissables,
Puisqu'il nous est permis d'en trouver de durables.
Que nous sommes heureux d'être privez du jour,
Dans les premiers transports d'un legitime Amour !
D'emporter sous la tombe une flâme si pure,
Qu'elle n'a jamais fait ni plainte, ni murmure !
Nous sommes seuls peut-être, entre tous les Epoux,
Jusqu'ici distinguez par un destin si doux.
Que pouvoient desirer & mon cœur, & le vôtre,

Que de mourir, charmez & contents l'un de l'autre?

ADRIEN.

Non, je ne me plains plus. Satisfait de mon ſort
D'un œil indifferent j'aborderai la mort.
Vôtre exemple rappelle & ſoutient mon envie.
Vous devrai je toûjours tout l'honneur de ma vie?
Vous le ſçavez; l'espoir de plaire à vos beaux yeux,
Me fit ſeul achever tant d'exploits glorieux.
Mes Victoires ne ſont que les fruits de ma flâme.
J'ai ſucé près de vous les vertus de vôtre ame.
Je vous parlois. Sortant d'un entretien ſi doux,
Je me trouvois plus juſte, & plus digne de vous.
Et je vous perds! Penſée à mon cœur trop cruelle,
Que d'inſtant en inſtant mon Amour renouvelle!
Effroïable combat! douloureux ſouvenir!
Laiſſe-moi: voici l'heure où je te dois bannir.
Adieu, trop digne Objet de ma grande tendreſſe,
Vers qui mon ame vole, & ſe porte ſans ceſſe.
Devant les aſſaſſins qui vont nous déchirer,
Tranquilles, nous devons mourir ſans murmurer.

SCENE VI.

VALERIE, ADRIEN, SERGESTE.

SERGESTE.

CEſar vous veut parler dans la chambre prochaine,

Ma-

Madame, il vous attend.

VALERIE.

Que cet ordre me gêne!
Qu'espere-t-il?

ADRIEN.

Et moi, quel ſera mon deſtin?

SERGESTE.

L'Empereur l'a commis aux ſoins de Marcellin.
Vous l'apprendrez bien-tôt. Madame, le tems preſſe;
Venez.

VALERIE.

Allons. Adieu; ſouvenez-vous ſans ceſſe
De mon ardent Amour, & de tous vos ſermens.

ADRIEN.

Adieu. Ma Foi s'aſsûre & croît à tous momens.

SCENE VII.

ADRIEN *ſeul.*

NOn, je ne ſens plus rien qui s'oppoſe à l'envie
Que m'inspire le Ciel de lui donner ma vie.
L'Amour ſeul ſuspendoit mes vœux irreſolus.
Princeſſe, c'en eſt fait; je ne vous verrai plus.
Je vivois pour vous ſeule; & tout le reſte enſemble,
Tous les biens, les honneurs que la fortune asſemble,
Ne pouvoient occuper un cœur tel que le mien.
Hors vous, de l'Univers je ne regrette rien.
Souverain Créateur de tout ce qui respire,
Dont la Terre & les Cieux reconnoiſſent l'empire!
Digne objet jusqu'ici de ton inimitié,
Je le ſuis maintenant de toute ta pitié.

Tremblant au ſouvenir de tes Loix legitimes,
Devant ta Majeſté je confeſſe mes crimes.
Pour ceux que je connois je t'offre mon tré-
pas :
Mais lave-moi de ceux que je ne connois pas.
Je ne mérite point d'obtenir cette grace,
Et deſespererois de voir jamais ta face,
Si tu n'établiſſois aux cœurs vraîment contrits
De cette viſion l'ineſtimable prix.
Le mien briſé des traits d'une douleur mortelle,
Gémit d'avoir vêcu ſi long-tems infidelle.
Fondé ſur ta Parole, il ſe flate aujourd'hui,
Que tes faveurs pourront ſe répandre ſur lui.
Tu l'as dit. Tu promets de voir d'un œil pro-
pice
Ceux qui perſecutez ſouffrent pour la Juſtice.
Que tarde donc Ceſar à me faire perir?
Qu'attendent les Bourreaux par qui je dois mou-
rir?
Que ne ſont dans mon ſang leurs mains déja
trempées!
Que ne ſont contre moi leurs fureurs occupées!
Qu'ils viennent m'accabler; je ne puis trop ſouf-
frir.
A leurs indignitez je ſuis prêt de m'offrir.
Etrange changement, miracle de la Grace!
Ma fierté ſe confond; le remords prend ſa pla-
ce.
Loin de moi, vanitez, orgueil, fortune, hon-
neurs.
Je ne demande plus qu'oprobre, & que dou-
leurs.
Des terreſtres liens mon ame dégagée,
Et pleine pour jamais du Dieu qui l'a changée,
Dédaigne de joüir du plus illuſtre ſort,
Et cherche avec plaiſir une honteuſe mort.
On vient me l'annoncer.

SCE-

SCENE VIII.

ADRIEN, MARCELLIN, GARDES.

MARCELLIN.

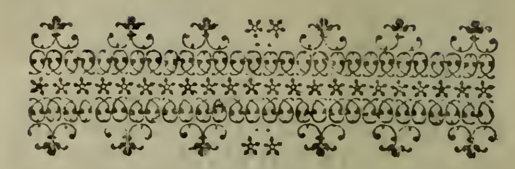
Seigneur, il faut me ſuivre.

ADRIEN.

Enfin, Grand Dieu, pour toi je vai ceſſer de vivre.

Fin du quatriéme Acte.





ACTE V.

SCENE I.

VALERIE *seule.*

QUe de tristes objets occupent mon esprit!
Quel rigoureux devoir l'Empereur me prescrit!
Il épargne ma vie; & flatant ma tendresse,
Il cherche à m'inspirer quelque indigne foiblesse.
Que sa pitié m'afflige en prolongeant mon sort!
Qui l'a fait revenir de son premier transport?
Quelle raison funeste a calmé sa colere,
En lui rendant pour moi les sentimens d'un Pere?
Tandis que je suis libre en cet appartement,
Peut-être mon Epoux expire en ce moment.
Quel malheur, si sa Foi pouvoit être affoiblie!
J'apprendrai son destin par les soins de Julie.
Qu'elle est lente à venir! Mais enfin je la voi
Et je sens mes terreurs s'augmenter malgré moi.

SCE-

SCENE II.

VALERIE, JULIE.

VALERIE.

As-tu vû mon Epoux? a t-il perdu la vie?

JULIE.

D'un ſupplice cruel ſon audace eſt ſuivie,
Madame.

VALERIE.

Dieu puiſſant, pardonne à mes douleurs,
Et ne t'offenſe pas de voir couler mes pleurs.
Mais quelle eſt donc ſa mort? tu crains de m'en inſtruire.
Parle.

JULIE.

Par ſes Soldats Ceſar l'a fait conduire
Dans cet Antre fatal, vrai ſejour de l'horreur,
Où l'ombre de la nuit irritant leur fureur,
Des Tigres dévorans, des Lions redoutables
Sont gardez avec ſoin pour punir les coupables,
C'eſt vous en dire aſſez.

VALERIE.

Barbare châtiment!
Affreuſe ignominie! effroïable tourment!
Mais je ne m'en plains pas. Plus ſa mort eſt honteuſe,
Plus ſa ſeconde vie en ſera glorieuſe;
Plus l'Eternel ſur lui répandra de ſplendeur;
Plus il lui fera voir ſon immenſe grandeur.
Mais qu'attendrai-je encore? Ah! je rougis de vivre.
Par quelque heureux effort méritons de le ſuivre.
D'un credule Empereur renverſons les Autels;
Faiſons à tous ſes Dieux des affronts ſolemnels.

Par l'imprévû secours d'une éclatante injure,
Dans son cœur tendre encor detruisons la nature;
Forçons-le malgré lui d'armer tout son courroux,
Et par un même sort rejoignons mon Epoux.
Que voi-je? Je fremis. Ne suis-je point trompée?
Ou d'un fantôme vain ne suis-je point frappée?

SCENE III.

ADRIEN, VALERIE, JULIE.

ADRIEN.

NE craignez rien, Madame, & croïez-en vos yeux.
C'est vôtre Epoux, c'est moi qui reviens en ces lieux,
Echappé d'une mort que j'avois crû certaine.

VALERIE.

Quel favorable sort jusqu'ici vous ramene?
Malgré tant d'Ennemis conjurez contre nous,
Je puis jouïr encor d'un entretien si doux.
Mais qu'as-tu fait? O Ciel! que faut-il que je croie?
Je tremble, & ma raison n'approuve point ma joie.
Malheureux, aurois-tu, par un lâche retour,
Abandonné ton Dieu pour te sauver le jour?
S'il est ainsi; va, cours jouïr de la fortune,
Et porte loin de moi ta présence importune.

ADRIEN.

Que ce transport me plaît! que j'aime ce courroux!

Mais quittez vôtre erreur, Madame. Penſez-vous
Que je manque à la Foi que l'Esprit ſaint m'inſpire,
Et cherche à détourner le coup qu'elle m'attire?
Penſez-vous que frappé d'une indigne terreur,
Et prévenu du ſoin de plaire à l'Empereur,
Je vienne à ſes genoux, pour obtenir ma grace,
Mériter ſes faveurs, & reprendre ma place?
Des Tigres, des Lions vous me voïez ſauvé;
A de plus grands tourmens les Ciel m'a reſervé.
Je viens m'y préſenter; & vous verrez, Madame,
Qu'il n'en eſt point qui puiſſe intimider mon ame.

VALERIE.

O conſtance! ô vertu! Pardonnez, cher Epoux.
Vous ſçavez quels malheurs mon cœur craignoit pour vous.
Je vous ai crû rentré dans vôtre Erreur prémiere.
Par quel heureux ſecours voïez-vous la lumiere?
Quel bras vous a tiré de cet Antre profond?

ADRIEN.

Madame, en y penſant mon esprit ſe confond.
Ecoutez. Vous allez reconnoître vous-même
Du Maître des Humains l'aſſiſtance ſuprême.
Au bord de l'Antre affreux Marcellin m'a conduit,
D'où venoit jusqu'à nous le formidable bruit
Qu'excitoient dans les airs les hurlemens terribles
Qu'arrachoit la colere à ces monſtres horribles:
On ouvre; & dans ce gouffre auſſi-tôt enfermé,
J'attendois le trépas ſans en être allarmé.
Que dis-je? je ſentois une parfaite joie
De mourrir de leurs coups, de leur ſervir de proie.
Inutiles deſirs! dès l'inſtant ils ont tous
Interrompu leurs cris, & perdu leur courroux;
Vainement je m'offrois à leur rage cruelle,

Ils n'ont plus retrouvé leur fureur naturelle;
Et lorsqu'en les cherchant j'ai crû les irriter,
A l'envi l'un de l'autre ils sembloient me flater.
Enfin, pour m'obliger à differer ma perte,
De l'Antre tout a coup la porte s'est ouverte.
Une invisible main, par de secrets efforts,
De mille fers unis a brisé les ressorts.
Quelques raïons de jour ont frappé ma paupiere:
A travers les rochers j'ai suivi leur lumiere;
Et sans perdre un moment, j'ai volé vers ces lieux
Pour vous chercher, Madame, & mourir à vos yeux:
Car je ne doute point que d'un nouveau supplice,
Plus ardent que jamais, Cesar ne me punisse.

VALERIE.

Et contre vous encore armera-t-il son bras?
A des signes certains ne se rendra-t-il pas?
Suivra-t-il les conseils de son zele farouche?

SCENE IV.

DIOCLETIEN, VALERIE, ADRIEN, JULIE, MARCELIN, SERGESTE, Gardes.

DIOCLETIEN.

Votre Epoux ne vit plus. Vôtre douleur me touche,
Ma Fille; je n'ai pû le sauver.... Mais, grands Dieux!
Quand je le croi puni, je le trouve en ces lieux.

Mar-

Marcellin m'a trompé. Que diras-tu, perfide?

MARCELLIN.

Seigneur, à cet objet je demeure ſtupide.
Ma ſurpriſe eſt égale à vôtre étonnement.
Mais puiſſai-je éprouver le plus cruel tourment,
Si j'ai manqué pour vous ni de ſoin, ni de zele.

ADRIEN.

Ah, Seigneur! gardez-vous de le croire infidelle.
Non, jamais Souverain ne fut mieux obéï.

DIOCLETIEN.

Seduit par tes bienfaits, quelqu'autre m'a trahi.
Quel eſt-il? Dieux puiſſans, faites-le moi connoître.
Qu'il reçoive à mes yeux le ſalaire d'un Traître.
Quel plaiſir de le voir percé de mille coups!

ADRIEN.

Celui qui m'a ſauvé ne craint pas ton courroux,
Ceſar; c'eſt le vrai Dieu, qui forçant les obſtacles,
Au gré de ſes deſirs prodigue les Miracles.
Des monſtres furieux reprimant la fierté,
Il vient de me tirer de cet Antre écarté,
Où je devois trouver la mort la plus cruelle.
Ainſi dans les deſerts, pour ſon Peuple fidelle,
D'un ſterile rocher, par d'inconnus canaux,
Sous la main d'un Prophete il fit couler les eaux,
Et tomber en des lieux haïs de la nature
La céleſte liqueur qui fut ſa nourriture.
Ainſi pour ſes Tribus il deſſecha les mers,
Et fit rejoindre après leurs gouffres entr'ouverts,
Pour engloutir un Roi qui bravoit ſa puiſſance.
Ainſi d'un ſoin divin protegeant l'innocence,
D'un Tyran ſanguinaire il ſauva trois Enfans,
Dans l'ardente fournaiſe on les vit triomphans,
Conſacrer à jamais ſa grace & leur victoire,
En chantant dans les feux des Hymnes à ſa Gloire.

Ainsi... Mais quelle bouche a jamais pû conter
Les Prodiges nombreux qu'il a fait éclater ?
Le plus grand n'est-il pas d'avoir changé mon ame,
Jusqu'à la détacher de l'Objet de sa flâme ?
Jusques à m'inspirer des desirs pour la mort,
Quand l'Hymen vient d'unir la Princesse à mon sort ?

VALERIE.

Contre tant de raisons qui pourra vous défendre,
Seigneur ?

DIOCLETIEN.

Ah ! sans horreur je ne puis les entendre.
La force des Enfers a conservé tes jours ;
C'est là de tes pareils l'ordinaire secours.
Mais tu vas éprouver que ses coupables charmes
N'ont point contre le fer d'assez puissantes armes.
Prenez-le, Marcellin ; & que de toutes parts
Sur son sein mes Soldats fassent pleuvoir leurs dards.

VALERIE.

Qu'osez-vous ordonner, Seigneur ?

ADRIEN.

Eh quoi, Princesse ?
Vôtre intrepide cœur sent-il quelque foiblesse ?
Après m'avoir vous-même inspiré de mourir,
M'enviez-vous le prix que je vais conquerir ?
Ne mêlez point de plainte à l'éclat de ma Gloire ;
Voulez vous par des pleurs profaner ma Victoire,
Et donner en spectacle à nos Persecuteurs
Le trouble que leur haine a jetté dans nos cœurs ?
Adieu ; ne pensez-plus au coup qui nous sépare.
Cesar, je vais chercher la mort qu'on me prepare.

DIO-

DIOCLETIEN.

Va donc.

ADRIEN.

Ecoute au moins pour la derniere fois
Les Arrêts que le Ciel te dicte par ma voix.
Je ferai le dernier de ce Peuple fidelle
Qu'osera condamner ta bouche criminelle.
Que dis-je? tu perdras le fruit de tes fureurs.
Eh, que pourront les soins des plus fiers Empereurs?
Contre le Nom Chrétien leur rage en vain conspire;
Ce Nom saint durera plus que leur vaste Empire.
Allons.

SCENE V.

DIOCLETIEN, VALERIE, JULIE, MARCELLIN.

VALERIE.

Je le suivrai. Vos barbares Soldats
Commenceront par moi....

DIOCLETIEN.

Non, retenez ses pas.

VALERIE.

Avec lui par pitié commandez que je meure,
Seigneur, au nom du Ciel....

DIOCLETIEN.

Fille ingrate, demeure.

VALERIE.

Ah! subira-t-il seul une funeste loi?
Et n'est-il pas cent fois moins coupable que moi?

DIO-

DIOCLETIEN.

N'importe, je te vois avec même tendreſſe,
Et je veux pardonner ton crime à ta foibleſſe.
Cruelle, par mes pleurs ne puis-je t'attendrir,
Et te faire quitter ce deſſein de mourir?
Rappelle tous les ſoins donnez à ton Enfance:
Ménage les honneurs qui ſuivent ta Naiſſance:
D'un Pere infortuné prévien le desespoir.
Tout mon bonheur ſe borne à t'aimer, à te voir;
Ceſſe d'empoiſonner ce bonheur où j'aspire;
Je le préfere au droit de gouverner l'Empire.

VALERIE.

De toutes ces bontez je ne puis profiter.

DIOCLETIEN.

Non, ton peu d'Amitié ne ſçauroit m'irriter;
Et toute ma fureur tombe ſur un Perfide.
Il voit couler ſon ſang par le fer homicide.

VALERIE.

Hélas!

DIOCLETIEN.

Sergeſte vient.

SCENE DERNIERE.

DIOCLETIEN, VALERIE, JULIE, MARCELLIN, SERGESTE, Gardes.

DIOCLETIEN.

Est-il mort?

SERGESTE.

Oui, Seigneur,

Re-

Regardant le trépas comme un parfait bonheur.

VALERIE.

Cruauté ſans exemple! injuſtice inouïe!

SERGESTE.

Frappé de tous côtez, il a perdu la vie.
A l'envi vos Soldats ont ajuſté leurs coups,
Et mérité le prix qu'ils attendent de vous.

DIOCLETIEN.

Ils vont le recevoir. Désormais je respire.

VALERIE.

Pour moi, quelles douleurs!

SERGESTE.

Il me reſte à vous dire
Quels effets, quels transports ſon ſupplice a produits;
Si vous aimez ſa mort, vous pleurerez ſes fruits;
A peine de ſon ſang la terre étoit couverte,
Que les mêmes Soldats miniſtres de ſa perte,
Détestant vôtre Arrêt, & quittant leur fureur,
De leur Victime même ont embraſſé l'Erreur.
Ils ont tous ſouhaité la mort pour récompenſe.

DIOCLETIEN.

Ah! ſe peut-il....

VALERIE.

Grand Dieu, j'admire ta puiſſance.

SERGESTE.

Oui, vos Soldats, Seigneur, dans un inſtant changez,
Du crime d'Adrien ſont maintenant chargez.
Leur exemple a ſéduit les Premiers de la Ville.
Ils courent à la mort avec un air tranquille.
Les Vieillards languiſſans s'efforcent d'y marcher.
La Jeuneſſe à l'envi vole pour la chercher.
Le Pere offre ſon Fils, espoir de ſa Famille;

Et

Et la Mere avec joie y présente sa Fille.

VALERIE.

Vous le voïez, Seigneur ; vos ordres rigoureux
Rendent ce Peuple encor plus saint & plus nombreux ;
Il s'arme chaque jour d'une vertu nouvelle.

DIOCLETIEN.

Digne sujet pour moi de ma rage mortelle !
Verrai-je malgré moi triompher les Chrétiens ?
Leur Dieu seul sera-t-il plus puissant que les miens ?
C'en est fait, je renonce à la Grandeur suprême.
J'aurois trop à rougir portant le Diadême,
Puisqu'un Peuple odieux, en vain persecuté,
Renverse mes projets, & confond ma fierte.
Vis, malheureuse, vis dans une Erreur profonde,
Dont j'avois entrepris de purger tout le Monde.
A cette noble fin je n'ai pû parvenir ;
Je laisse à Maximin le soin de te punir ;
Plus fortuné que moi, plus jeune & plus sévere,
Ses mains soûtiendront mieux l'Empire & ma colere.
Va servir dans sa Cour ; va porter sur ton front
Au lieu de la Couronne un éternel affront ;
Et de ce Rang auguste où le Ciel te fit naître,
Cours tomber à jamais aux pieds d'un nouveau Maître.
Puisse cet Empereur, commençant à regner,
Dans ton perfide sang à loisir se baigner !
Puisse-t-il dignement dégager ma promesse !
Accablé de ma honte, & pleurant ma foiblesse,
Je vai loin de ces Murs consacrez aux Cesars,
Des Peuples curieux éviter les regards ;

Et

Et du moins pour un Dieu dont la Gloire me gêne,
Nourrir, dans la retraite, une immortelle haîne.

VALERIE.

Que j'ai peu de regret à ce Rang que je perds!
Faſſe un jour l'Eternel que vos yeux ſoient ouverts!
Puiſſe-t-il accorder cette grace à mes larmes!
Mais, allons des Chrétiens ſuspendre les allarmes,
Et joignant mes devoirs avec leurs ſoins pieux,
Honorer d'un Epoux les reſtes précieux.

FIN.






TIRIDATE
G. S. Fec.

TIRIDATE,

TRAGEDIE.



ACTEURS.

ARSACE, Fondateur de l'Empire des Parthes.

TIRIDATE, Fils d'Arſace.

ARTABAN, ſecond Fils d'Arſace.

ERINICE, Fille d'Arſace.

TALESTRIS, Reine de Cilicie.

ABRADATE, Prince du ſang d'Arſace.

MITRANE, Seigneur Parthe, Ami de Tiridate.

BARSINE, Confidente de Taleſtris.

ORASIE, Confidente d'Erinice.

TIMAGENE, Officier des Gardes d'Arſace.

GARDES, & Suite.

La Scene eſt à Dara, Capitale de l'Empire des Parthes, dans le Palais d'Arſace.



TIRIDATE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ABRADATE, ARTABAN.

ARTABAN.



J'AUROIS-JE pû prévoir? Le Ciel ne me renvoie
En des lieux où j'ai crû partager vôtre joie,
Que pour vous y trouver plongé dans les chagrins,
Et vous entretenir des malheurs que je crains.

Mais mon cher Abradate, avant que je m'en plaigne,
Et qu'à nous séparer peut-être on nous contraigne,
Parlez ; qui vous offense? & qui dois-je haïr?
Par quelles mains le sort a-t-il pû vous trahir?
Contre qui faudra-t-il que ma vengeance éclate?

ABRADATE.

Ah! Seigneur, oserai-je accuser Tiridate?
Pourrai-je sans trembler, exposant mon malheur,
Conter son injustice, & montrer ma douleur?
Peut-être tous mes maux causez par sa colere,
Vous toucheront-ils moins que l'interêt d'un Frere.

ARTABAN.

Vous ne le craindrez plus, quand vous aurez appris
Qu'à mon rétour ici sa froideur m'a surpris.
Dans ses discours glacez j'ai méconnu mon Frere;
Je n'ai plus retrouvé ce cœur libre & sincere,
Qui jadis peu jaloux des honneurs de son Rang,
Faisoit ceder leurs droits aux tendresses du Sang.
Artaban, comme vous, a sujet de s'en plaindre,
Et peut-être sa haine, ou ses soupçons à craindre.

ABRADATE.

Non, Seigneur, ses chagrins ne tombent point sur vous,
Et c'est contre moi seul que s'arme son courroux.
Mais de quels traits! Grands Dieux! qu'il est impitoïable!
Cependant croiriez-vous qu'au moment qu'il m'accable,
Je ne puis à son sort refuser quelques pleurs?
Je le voi pénétré de secretes douleurs.

Au

Au milieu de la Cour cherchant la solitude,
Nourrissant son esprit de son inquietude,
Insensible aux objets qui flatoient ses desirs,
Il respire à regret, il languit sans plaisirs;
Et son cœur dévoré du mal qui l'empoisonne,
Confond dans ses dégoûts tout ce qui l'environne.
En vain l'Art des humains cherche à guerir ce mal,
Dont on ne connoît point le principe fatal.
En vain sur mille Autels le Feu sacré s'allume;
Il n'en souffre pas moins; sa force se consume;
Il meurt: & toutefois dans son barbare sort,
Il semble s'applaudir de me donner la mort.

ARTABAN.

Lui, qui montrant pour vous l'Amitié la plus tendre,
Jadis avec ardeur eût voulu vous défendre?

ABRADATE.

Il venoit triomphant du jeune Seleucus.
Tous ses Soldats brilloient des tresors des Vaincus;
Et des Murs de Dara, jusqu'aux bords de l'Euphrate,
On entendoit voler le nom de Tiridate.
Nous arrivons, flatant nos innocens desirs
De faire à nos travaux succeder nos plaisirs.
Vôtre charmante Sœur, l'adorable Erinice,
Avoit de mon Amour reçu le sacrifice.
Flatté par nos succès, je viens offrir ma Foi;
Je parle enfin, j'obtiens le suffrage du Roi;
La Princesse obéït, & consent que j'espere:
Quand le sort contre moi soûleve vôtre Frere,
Qui, de tous mes plaisirs barbare ravisseur,
Refuse de souscrire à l'Hymen de sa Sœur.
J'en ignore la cause, injuste, ou legitime:
Dans le fond de mon cœur je vai chercher mon crime,
Et n'y découvre rien, jusques à cet instant,
Qu'un respect pour ce Prince, & sincere, & constant.

Toûjours aux plus grands biens préferant sa tendresse,
J'ai borné mon devoir à le suivre sans cesse.
Dans les Jeux de la Cour, dans l'horreur des Combats,
J'ai depuis mon Enfance accompagné ses pas;
Et quand dans les perils il s'est couvert de gloire,
Mes yeux ont de si près éclairé sa Victoire,
Qu'aux plus fiers Ennemis allant porter l'effroi,
Sa Valeur n'eut souvent d'autre témoin que moi.

ARTABAN.

Ne cherchons point ailleurs le sujet de sa haine.
Vos faits ont éclaté, vôtre vertu le gêne;
Les Parthes entre vous ont partagé leur voix,
Et confondu vos Noms, en contant ses Exploits.

ABRADATE.

Non, Seigneur; je le dois avouer à sa gloire,
Il répandoit sur moi l'éclat de sa Victoire,
Il rabaissoit le prix de ses travaux guerriers,
Pour couronner mon front de ses propres lauriers;
Et sa voix, des Soldats entraînant le suffrage,
Me faisoit recueillir les fruits de son Courage.
Mais il n'est plus lui-même.

ARTABAN.

En vain il vous poursuit;
Je puis vous secourir quand ce Prince vous nuit.

ABRADATE.

Pourrez-vous le resoudre à voir mon Hymenée,
Quand sa langueur, du sien recule la journée?
Talestris, sans se plaindre, en attend le moment;
Sans cesse elle offre au Ciel dés vœux pour son Amant,
Sans que les tendres soins où sa flâme l'engage,
Suffisent à calmer des maux qu'elle partage.

AR-

ARTABAN.

C'eſt au Roi de donner le prix à vôtre Amour;
Mes ſoins l'y porteront avant la fin du jour.
Dès long-tems il vous traite en Epoux de ſa Fille,
Et luì ſeul a le droit de régler ſa Famille.
Je vais agir pour vous. Arſace en ma faveur
Rendra, n'en doutez point, le calme à vôtre cœur.
Adieu, je ſors; je vois Taleſtris qui s'avance.

SCENE II.

ABRADATE, TALESTRIS, BARSINE.

ABRADATE.

Quels ſeront les effets de ma reconnoiſſance,
Madame? Chaque jour j'apprens de tous côtez
Jusqu'où s'étend pour moi l'exces de vos bontez.
Vous n'avez point ſuce cette haine implacable,
Ces cruels ſentimens dont vôtre Amant m'accable.
Soûmiſe aveuglément à tous ſes autres vœux,
Vous oſez contre lui defendre un malheureux;
Et s'il vouloit par vous regler ma Deſtinée,
Elle ne ſeroit pas long tems infortunée.

TALESTRIS.

Oui, Prince; je voudrois finir vos déplaiſirs;
Et peut être le Ciel ſenſible à mes ſoûpirs,
Des portes du tombeau retirant Tiridate,
Le rendra moins contraire à l'eſpoir qui vous flate.

Il va bien-tôt rentrer, & passer par ces lieux.
Ne vous exposez pas à paroître à ses yeux.
Il est chagrin, mourant, & Frere d'Erinice;
Il doit regner: Il faut respecter son caprice.
Prince, de mes conseils vous devez profiter.

ABRADATE.

Me preserve le Ciel d'y jamais resister!
Je vous laisse.

SCENE III.

TALESTRIS, BARSINE.

TALESTRIS.

Tu vois quelle est sa Destinée.
Je ne suis pas ici la seule infortunée;
L'Amour y fait encor d'illustres malheureux,
Barsine: Mais, helas! que mes maux sont affreux!
Qu'ils passent de bien loin ceux que sent Abradate!

BARSINE.

Qu'attendez-vous encor dans cette Terre ingrate?
Madame, revoïez les Bords Ciliciens.

TALESTRIS.

Le Ciel m'attache ici par de trop forts Liens.
Ne te souvient-il plus, que sur mon Hymenée
L'Orient tout entier fonde sa destinée?
Que ce Nœud seul acheve, & confirme une Paix
Que ses Rois ont juré de ne rompre jamais?
Mon Frere, dont la foi garantit leur promesse,
Par ses Ambassadeurs le demande sans cesse.
Cependant vainement ils en pressent le jour;
Le sort cruel confond leurs soins, & mon Amour.

Ce Prince, dont le nom répandu dans l'Asie,
Des Rois les plus puissans arma la jalousie;
Ce Prince, dont le bras, par des faits infinis,
Renversa les projets de ses Rivaux unis;
Ce Prince, dont je dois suivre la destinée,
Voit peut-être aujourd'hui sa derniere journée.

BARSINE.

Quel est ce mal pressant qui le mene au tombeau?
Quel malheur inconnu trouble un destin si beau?
Vainqueur, comblé d'honneurs, sûr de vôtre tendresse,
Son cœur peut-il encor sentir quelque tristesse?
N'en démêlez vous point les secretes raisons?

TALESTRIS.

Non; & je n'ai conçu que d'injustes soupçons.
Enfin depuis six mois que les Dieux en colere
Menacent du trépas une tête si chere,
C'est en vain chaque jour que je veux démêler
Le trait que leur pouvoir lance pour l'accabler;
Il échape à mes yeux, quelque soin que je prenne.
La cause est inconnuë, & la douleur certaine.
De tous nos entretiens l'ordinaire succès
Se borne à la porter dans le dernier excès;
Et l'Amour dont le trouble augmente nos allarmes,
Finit tous nos discours par un torrent de larmes.

BARSINE.

Vos maux se font sentir à mon cœur affligé;
Je pleure les malheurs où ce Prince est plongé.

TALESTRIS.

Je le vois. Ses douleurs semblent croître à ma vûë.

SCENE IV.

TIRIDATE, TALESTRIS, BARSINE, MITRANE.

TIRIDATE.

TAleſtris en ces lieux ! O rencontre imprévûë !

TALESTRIS.

D'où venez-vous, Seigneur? Quels importans ſujets
Vous ont fait aujourd'hui ſortir de ce Palais?
Cherchez-vous, peu ſoigneux de vôtre illuſtre vie,
A redoubler les maux dont elle eſt pourſuivie?

TIRIDATE.

Madame, un juſte ſoin trop long-tems differé
M'a conduit vers le Dieu dans ces lieux adoré.
Mais, hélas! Jupiter refuſe mes offrandes,
Il rend mon ſort plus triſte, & mes douleurs plus grandes.
De ſa juſtice ſeule il écoute la Loi,
Et ſa bonté ſans borne, en a trouvé pour moi.

TALESTRIS.

Ah! j'espere....

TIRIDATE.

Laiſſez préparer pour ma tête
Des vengeances des Dieux la prochaine tempête;
Je ſens depuis long-tems leur bras appeſanti,
Et toutefois mon cœur ne s'eſt point démenti.
En avançant ma mort, peut-être ils me font grace.
Mais vous, dérobez-vous au coup qui me menace.

Allez, abandonnez un Prince infortuné;
A souffrir, à mourir, je suis seul condamné.
Car, ne nous flatons point, le Ciel veut que je meure,
Ma vie incessamment touche à sa derniere heure;
Je le sçais, je le sens: Mais j'atteste les Dieux,
Que vous seule coûtez des larmes à mes yeux.
Insensible à mon sort, je déplore le vôtre,
Ils ne sont point marquez pour s'unir l'un à l'autre,
Le mien vole à sa fin, le vôtre peut encor
Des plus vastes projets remplir l'heureux essor;
Revoiez vos Etats; & vos soins pour la gloire,
Vous pourrent de ma perte arracher la mémoire.

TALESTRIS.

Dieux! de quels sentimens m'osez-vous soupçonner?
Quel indigne conseil venez-vous me donner?

TIRIDATE.

Hélas!

TALESTRIS.

Vous soûpirez, & vos sens s'affoiblissent;
Vos yeux sont offusquez des pleurs qui les remplissent;
Ce discours trouble encor vôtre cœur languissant,
Il aigrit vos douleurs, en vous attendrissant;
Il faut le terminer. Seigneur, je me retire.
Fidelle aux mouvemens que mon devoir m'inspire,
Je leur obeïrai: Vous cependant vivez,
Prenez pour vous les soins que vous me prescrivez.
Que le Ciel s'adoucisse, & calme vos allarmes!
Qu'il reçoive mon sang, si c'est peu de mes larmes!

Heureuse, si je puis, victime de ses coups,
Sentir seule les maux qui s'assemblent sur vous;
Les souffrir sans me plaindre, expirer sans foiblesse,
Et voir vôtre bonheur égal à ma tendresse!

SCENE V.

TIRIDATE, MITRANE.

TIRIDATE.

ENfin nous sommes seuls, & je puis, grace aux Dieux....
Mais quel dessein conduit mon Pere dans ces lieux?

SCENE VI.

ARSACE, TIRIDATE, ARTABAN, MITRANE, TIMAGENE.

DEmeurez, mes Enfans: Et vous, qu'on se retire.
(Ils s'asseïent.)
Prince, je vois en vous l'Héritier de l'Empire.
J'y trouve un Fils prudent, intrepide, fameux,
Et tel qu'aux Immortels l'ont demandé mes vœux.
Quand je vois vos vertus, jugez quelle est ma joie;
Mais aussi, dans quels pleurs vôtre Pere se noie,
Lorsqu'un mal, dont nos soins n'arrêtent point le cours, Est

Eſt prêt de vous ravir au plus beau de vos jours!
Quelle eſt cette douleur à nos yeux inconnuë
D'ambitieux deſirs vôtre ame prévenuë,
Voit-elle avec chagrin vôtre Pere en un Rang
Où vous feront monter mon choix, & vôtre Sang?
Parlez; ſi vous brûlez de porter ma Couronne,
Si c'eſt peu des Etats que Taleſtris vous donne,
Pour conſerver des jours ſi chers, ſi precieux,
Je descendrai du Trône où je bleſſe vos yeux.

TIRIDATE.

Seigneur, que dites-vous?

ARSACE.

Ce n'eſt point ma foibleſſe
Qui dicte ce deſſein, mon Fils; c'eſt ma tendreſſe.
Si j'ai vêcu toûjours glorieux & puiſſant,
L'Etat retrouve en vous un courage naiſſant.
Eh! que perdrai-je enfin, en vous cedant l'Empire?
Quelques jours de grandeur que la mort va détruire,
Qui tous ne valent pas, l'un à l'autre ajoûtez,
Mon Fils, un ſeul des jours que vous nous promettez.

TIRIDATE.

Quels attentats, Seigneur, quels crimes dans ma vie
Ont marqué pour le Trône une coupable envie?
Quel remede à mes maux vôtre amour vient offrir!
Que vous les redoublez en voulant les guerir!
Moi, je pourrois regner en dépouillant mon Pere?
Tombe plûtôt ſur moi toute vôtre colere!
Que le Ciel m'abandonne à de nouveaux tourmens!
Ils m'accableront moins que de tels ſentimens.
Vivez, regnez, portez vos jours & vôtre Empire

Auſſi

Aussi loin que mon cœur l'espere & le desire;
Et croïez, si le Ciel répond à mes souhaits,
Que leur cours fortuné ne finira jamais.

ARSACE.

Je ne suis point surpris de ces vœux que vous
faites;
Je n'attendois pas moins d'un Fils tel que vous
étes,
Et c'est ce qui m'excite à ne rien negliger,
Pour terminer vos maux, ou pour les soulager.
Un autre soin, mes Fils, en ces lieux nous as-
semble.
Vous n'etes point unis, je le sçais, & j'en trem-
ble;
Vos chagrins mutuels ne sont plus inconnus.
Hélas! de quels soupçons étes-vous prévenus?
Suiviez-vous les transports d'une jalouse rage?
Et voulez vous enfin detruire mon ouvrage?
Je regne: mais songez, Princes, par quels che-
mins
Le Sceptre de l'Asie a passé dans mes mains.
Ne libre sur les bords que le Tanaïs lave,
L'insolence des Grecs me traitoit en Esclave.
A peine ma raison m'apprit mon triste état,
Que je formai contr'eux un illustre attentat.
Mais Alexandre encore au comble de sa Gloire,
Tranquille reposoit au sein de la Victoire;
Et son divin Genie, Arbitre des Mortels,
Sur les Trônes detruits s'elevoit des Autels.
Il mourut, ce Heros; la trahison, l'envie,
Au milieu de sa Cour terminerent sa vie:
Ce que dans les Combats Mars craignoit de
tenter,
Une main parricide osa l'executer.
D'abord qu'il ne fut plus, on vit ses Capitai-
nes
Découvrir leurs projets, leur orgueil & leurs
haines;
Et chacun demandant le prix de ses travaux,
S'attribuer l'Empire, & braver ses Rivaux.

C'est

C'est alors qu'avec soin ramassant dans nos Terres
Les Soldats échapez de tant de longues Guerres,
Je vengeai les Persans des outrages reçus
Aux Combats du Granique, & d'Arbelle, & d'Issus.
L'Orient avec joie en perdit la mémoire,
Et reprit sa fierté des fruits de ma Victoire.
Les Parthes, par moi seul, libres & triomphans,
Promirent d'assûrer mon Rang à mes Enfans:
Mon pouvoir par leurs Loix devint héréditaire:
Ainsi mon Sang sorti d'un Source vulgaire,
Conduit par ma vertu, guidé par mes exploits,
Mérita le Destin du Sang des plus grands Rois.
Vous jouïrez, mes Fils, de cet Honneur suprême;
Vos fronts seront un jour ornez du Diadême:
Mais pour le maintenir dans toute sa splendeur,
Qu'une etroite Amitié fonde vôtre Grandeur.
Les Grecs seroient encore absolus dans l'Asie,
S'ils avoient de leurs cœurs banni la jalousie.
Donnez à l'Univers un exemple éternel
Des merveilleux effets de l'Amour fraternel:
Exemple entre les Grands d'autant plus admirable,
Qu'à peine la mémoire en conserve un semblable.
L'âge & mes longs travaux affoiblissent mes sens,
Déja ma vigueur cede à l'injure des ans,
Ma course va finir, & de toute ma Gloire
La Mort ne laissera qu'une éclatante Histoire:
Mais lorsque de mes jours s'éteindra le flambeau,
Faites que sans regret je descende au tombeau,
Sûr de vôtre Union, & beaucoup moins illustre
D'avoir à l'Orient rendu son premier lustre,
Et détruit ses Tyrans par mes efforts heureux,
Que d'avoir mis au jour deux Fils si genéreux.

ARTABAN.

Seigneur, bien que ſuivant l'ordre de la Naiſſance,
Tiridate avant moi dût rompre le ſilence;
Je croi, ſans l'offenſer, pouvoir en liberté
L'aſsûrer le premier de ma ſincerité.
S'il a pris de ma foi quelque ſecret ombrage,
Ce doute injurieux le ſeduit & m'outrage.
Je ſçai qu'il a pour lui l'avantage du Sang,
Et qu'une juſte loi l'appelle à vôtre Rang.
Pour l'y faire monter, je combattrai moi-même:
Trop heureux, ſi ma main ſoûtient ſon Diadême:
Satisfait des Etats qu'il m'aura deſtinez,
Dans leur poſſeſſion mes vœux ſeront bornez:
Ou, ſi l'Ambition me fait prendre les Armes,
J'irai loin de ſon Trône en porter les allarmes.
Seigneur, de mes deſirs l'impétueuſe ardeur
A pour objet la Gloire, & non pas la Grandeur;
Et je ne cherche enfin, quoi que je puiſſe faire,
Que d'être dignement vôtre Fils & ſon Frere.

TIRIDATE.

Sur de tels ſentimens vous étes vous flatté,
Prince, que je vous céde en genéroſité?
Connoiſſez Tiridate, & rendez-lui juſtice.
La fortune des Rois n'a rien qui m'ebloüiſſe;
J'en regarde l'eclat ſans en être aveuglé.
Si je vous ai paru ſoupçonneux & troublé,
Gardez-vous d'imputer au poiſon de l'envie,
Les funeſtes chagrins qui devorent ma vie.
Je vous l'ai deja dit; de plus juſtes douleurs
Exercent mon courage & font couler mes pleurs.
De vôtre Ambition, j'aime la violence:
Prince, n'en bornez point la ſuperbe eſperance.
Sur de nombreux Etats on peut vous couronner.
Qui ſçait les conquerir doit ſçavoir les donner.
Oui, Seigneur; ſi la Parque à mes jours moins cruelle,
Eloigne de mon cœur ſon atteinte mortelle,
Je ne monterai point au Trône qui m'attend,
Qu'Ar-

Qu'Artaban avec moi n'en puisse faire autant.
Vos Enfans animez du feu qui vous inspire,
Iront, à vôtre exemple, élever un Empire
Dans les Climats brûlans, ou sous les Cieux glacez;
Enfin vous regnerez, mon Frere; en est-ce assez?
Je répons du succès que nous devons attendre,
Puisqu'il reste des Rois successeurs d'Alexandre.

ARSACE.

Dieux! que je sens de joie en ces heureux momens!
J'admire avec transport leurs nobles sentimens.
Je ne crains plus la mort que le Destin m'aprête,
Puisque leur Amitié soûtiendra ma Conquête,
Et que par ma Valeur cet Empire élevé,
Doit être par la leur encor mieux conservé.
Il ne me reste plus, après cette asfûrance,
Qu'à remplir d'un Amant les vœux & l'esperance.
Abradate soûpire, accablé de douleur;
Il est de vôtre Sang; vous sçavez sa Valeur:
Fondé sur ma parole, il adore Erinice.
(*à Tiridate.*) Prince, n'écoutez plus un injuste caprice;
Souffrez que vôtre Sœur l'accepte pour Epoux;
Que leur Hymen....

TIRIDATE.

Ah, Dieux! que me proposez-vous?
Abradate, enflâmé d'un orgueil téméraire!
Abradate, l'objet de toute ma colere!
Que j'expire plutôt, que....

ARSACE.

Mon Fils....

TIRIDATE.

Non, Seigneur;
Un Sujet ne doit point prétendre à tant d'honneur.
Il faut l'humilier quand on voit qu'il s'oublie.

Vous-

Vous-même par les Nœuds dont la force nous lie....
Confiderez, Seigneur, dans quel augufte Rang
Vos vertus, vos exploits ont porté vôtre Sang:
Songez qu'en ce Degré de Gloire & de Puiffance,
Vous voïez tous les Rois briguer vôtre Alliance:
Pouvez-vous vous refoudre à les offenfer tous,
En donnant à ma Sœur un Sujet pour Epoux?
Non, qu'il n'ait des vertus que j'admire moi-même;
Mais à tant de vertus il manque un Diadême.
Il eft d'autres Honneurs pour le recompenfer,
Accablez-l'en; je crois devoir vous en preffer;
Je ferai le premier à lui rendre juftice:
Mais pour un Rang plus haut refervez Erinice.
Enfin fi mes refpects, fi mes mortels ennuis
Vous ont rendu fenfible à l'etat où je fuis,
N'augmentez pas, Seigneur, l'excès de ma mifere,
En forçant vôtre Fils à fe plaindre d'un Pere.
(*Il fort.*)

ARTABAN.

Seigneur, de quels chagrins fon cœur eft agité?

ARSACE.

Je ne fçai que refoudre en cette extremité.
Il m'offenfe, il m'aigrit par cet orgueil farouche:
Cependant je le plains, fa disgrace me touche.
Dans l'abîme de maux où le Ciel l'a jetté,
Puis-je ufer contre lui de mon Autorité?
J'accorde quelques jours encore à fon caprice:
Mais, Prince, après ce tems je lui rendrai justice.
Allez voir Abradate, & flater fon tourment;
Jurez-lui de ma part, que ce retardement
Ne lui ravira pas le prix de fa tendreffe:

J'en

J'en atteste les Dieux, mon Fils, & je vous laisse.

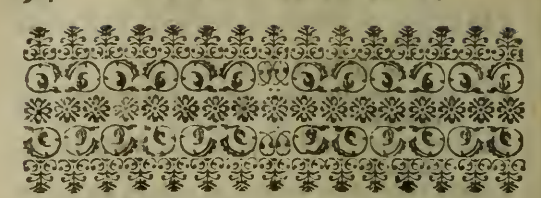
ARTABAN *seul.*

Ah! pour le consoler, quels seront mes discours?
Mais ne nous lassons point de servir ses Amours.
Faisons ceder mon Frere; & malgré son caprice,
Assûrons par l'Hymen le destin d'Erinice.

Fin du premier Acte.



AC-



ACTE II.

SCENE I.

ARSACE, TIMAGENE.

ARSACE.

TIRIDATE vient-il?

TIMAGENE.

Oui, Seigneur; le voici.

SCENE II.

ARSACE, TIRIDATE, MITRANE, TIMAGENE.

ARSACE.

POur des soins importans je vous appelle ici,
Prince. Puisque vos yeux regardent sans envie,
Dans le Rang où je suis, les restes de ma vie;
Je

Je dois jusqu'à la fin, en digne Potentat,
Dispenser la Justice, & régler mon Etat.
Jamais, depuis le jour que le sort favorable
A fondé par mes mains cet Etat redoutable,
De si grands interêts ne se sont présentez.

TIRIDATE.

Qu'avez-vous donc appris ? quels perils....

ARSACE.

Ecoutez.
Je ne veux point parler de l'Hymen d'Erinice:
Je croi que la raison domptant vôtre caprice,
Vous viendrez dès ce jour en presser le moment,
Et rougir à mes pieds de vôtre emportement.
Songez-y ; dès long-tems Talestris amenée,
Voit de vôtre Union reculer la journée.
Des maux que vous souffrez le dangereux poison,
Auprès d'elle vous prête une juste raison:
Mais on voit d'un autre œil dans les Cours étrangeres,
Ce long retardement, & nos craintes sinceres.
Son Frere, tous ces Rois sur qui vous l'emportez,
Se plaignent qu'on renonce à la Foi des Traitez.
Pendant nôtre entretien, assemblez, pour m'attendre,
Tous leurs Ambassadeurs viennent de me l'apprendre:
Dans leurs yeux, par l'orgueil qui les animoit tous,
J'ai connu quel orage on forme contre nous.
Ces Rois, n'en doutez point, vont reprendre les Armes.

TIRIDATE.

Leur vain courroux peut-il vous causer des allarmes ?
Qu'obtiendront-ils, Seigneur, en violant la Paix ?

La honte d'être encor ſupplians, ou défaits...

ARSACE.

Prince, on n'eſt pas toûjours ſuivi de la Victoire.
Un Roi ne doit jamais, s'enyvrant de ſa gloire,
Négliger l'équité, parce qu'il eſt heureux:
La Fortune ſouvent a des retours fâcheux;
Et tel a vû long-tems ſa Grandeur infinie,
Que le Sort à la fin couvre d'ignominie.
Ce n'eſt pas que, frappé d'une indigne terreur,
Je craigne de ces Rois l'envie & la fureur:
Mais s'il faut avec eux recommencer la Guerre,
Juſtifions nos Droits au reſte de la Terre.
Otons un vain prétexte à leur inimitié;
Et des Parthes laſſez prenons quelque pitié.
Je ſçai qu'en triomphant les Etats s'affoibliſſent;
Le Monarque eſt vainqueur, & les Peuples gémiſſent:
Dans le rapide cours de ſes vaſtes projets,
La Gloire dont il brille accable ſes Sujets.
Ainſi, pour détourner une Guerre odieuſe,
Peut-être également funeſte, & glorieuſe,
Aux pieds de nos Autels, je pretens dès demain,
Prince, que Taleſtris reçoive vôtre main.

TIRIDATE.

Quoi, dès demain, Seigneur?

ARSACE.

Oui, mon Fils; cette Fête
Par mes Ordres déja ſe publie, & s'apprête.
Le delai le plus court en ſeroit dangereux.
Enfin je l'ai promis, il le faut, je le veux.
Adieu, préparez-vous.

SCENE III.

TIRIDATE, MITRANE.

TIRIDATE.

CIel, quelle eſt ma ſurpriſe!

MITRANE.

Achevez un Hymen que l'Amour favoriſe,
Seigneur, de Taleſtris vous connoiſſez le cœur:
A peine vôtre Flâme égale ſon Ardeur.
Quels plaiſirs vous promet une Reine ſi belle!

TIRIDATE.

Hélas! que n'eſt ſon cœur moins tendre & moins fidelle!
Que ne vois-je finir ſes amoureux transports!
Qu'elle m'épargneroit de trouble, & de remords!

MITRANE.

Eſt ce vous qui parlez? Que venez-vous de dire?

TIRIDATE.

Oui, Mitrane, il eſt vrai, j'en rougis, j'en ſoupire;
Tu me vois malheureux, languiſſant, abattu;
Je meurs, mon infortune a laſſé ma vertu:
Mais de tous les malheurs dont le Deſtin m'accable,
L'Hymen de Taleſtris eſt le plus redoutable.

MITRANE.

Plus vous vous expliquez, & plus je ſuis ſurpris.
Quel crime ou quel caprice a proſcrit Taleſtris?
Vôtre ame d'autres feux ſeroit elle embraſée?

Negligez-vous, Seigneur, une Conquête aisée?
Seroit-elle coupable, étes-vous inconstant?

TIRIDATE.

Je vois toûjours en elle un merite éclatant.
Son austere vertu, loin d'être condamnée,
Ne peut être un instant justement soupçonnée:
Mais sans vouloir porter tes regards curieux
Jusques dans un secret que je cache à tes yeux,
Songe à me délivrer d'un Amour qui me gêne:
Tourne ailleurs les desirs & le cœur de la Reine.
Elle connoît ton zele, & se confie à toi,
Tu peux seul la resoudre à s'éloigner de moi.
Sauve-moi de l'horreur de lui montrer moi-même
Qu'après tant de sermens c'est en vain qu'elle m'aime.
Dis-lui que, quand la mort va terminer mes jours,
Je ne dois plus nourrir d'inutiles Amours.
Fai que de ses douleurs j'ignore les atteintes,
Et que je meure au moins sans entendre ses plaintes.

MITRANE.

Moi, Seigneur? Pensez-vous de quoi vous me chargez?
Dispose-t-on des cœurs par l'Amour engagez?
Que peuvent les raisons, où regne sa puissance?
J'agirai: Mais, Seigneur, je répons par avance,
Que je n'obtiendrai rien. Dieux! ne voïez-vous pas
Quels desordres nouveaux vont troubler vos Etats?
Quels feux vont s'allumer, quel courroux, quelle haine,
Si vous osez montrer moins d'ardeur pour la Reine?
Si vous l'abandonnez....

TIRIDATE.

Tes ſoins ſont ſuperflus.
Que ſervent des raiſons qui ne me touchent plus?
Qu'un autre s'intereſſe au repos de l'Empire:
Songe qu'en ce moment à peine je respire;
Qu'accablé de mes maux je ne puis....

MITRANE.

Achevez.
Déclarez un ſecret que vous me reſervez.

TIRIDATE.

Ah! que plûtôt des Dieux le pouvoir redoutable,
Pour dérober à tous ce ſecret effroïable,
Obſcurciſſe à jamais ce Soleil qui nous luit,
Et couvre l'Univers d'une éternelle nuit!
Je ne ſçai quel forfait irrite leur Juſtice;
Je crains, en te parlant, de t'en rendre complice:
Mais de tout leur pouvoir leur courroux ſoûtenu,
Punit ſans doute en moi quelque crime inconnu,
En laiſſant concevoir à mon ame parjure
Mille injuſtes projets dont frémit la Nature;
Mille indignes transports, mille horribles deſirs,
Qui font en même tems mes maux, & mes plaiſirs,
Que ma vertu combat, & jamais ne ſurmonte;
Et dont ma mort ne peut aſſez cacher la honte.

MITRANE.

Quels terribles discours! Mais vous verſez des pleurs;
Je vous voi ſuccomber à vos vives douleurs.
Parlez, Seigneur; le Ciel approuve ma priere,
Achevez de m'ouvrir vôtre ame toute entiere.
Ne me répondrez-vous que par de longs ſoûpirs?

Qui peut vous empecher de remplir mes desirs?
Ne m'honorez-vous plus de vôtre confiance?
Vous semblez aujourd'hui soupçonner ma prudence?
Elle peut vous servir, vous ne l'ignorez pas.

TIRIDATE.

Laisse au moins de mon cœur cesser les durs combats.
Toute ma force cede à leur effort barbare.
Apprens tout, puisqu'il faut que je te le déclare:
Je vai, par cet aveu, perdre ton Amitié;
Tu me refuseras jusques à ta pitié:
Indigné, tu fuiras ma vûë abominable,
Tu frémiras d'avoir un Ami si coupable;
Et toutefois, Grands Dieux! devrois-je être accusé
D'un joug que ma raison a toûjours refusé?
Car enfin de mon crime elle n'est point complice;
C'est malgre son pouvoir que j'adore Erinice.

MITRANE.

Vôtre Sœur?

TIRIDATE.

Je prévoi par quels sages discours
Tu voudras de mes feux interrompre le cours.
Epargne-toi ce soin; c'est un mal sans remede.
Si j'avois pû dompter l'Amour qui me possede,
Avec le tems mon cœur en auroit triomphé,
Et sans te rien devoir, je l'aurois étouffé.
Respecte mon malheur, plains-moi, je le mérite.
Dévoré d'une ardeur que chaque instant irrite,
Je m'affoiblis, je souffre un tourment infini.
Juste Ciel! tu le sçais, je suis assez puni.
Ta vengeance épuisée a comblé ma misere,
Et je puis desormais défier ta colere.

MITRANE.

Non, je ne pretens point accroître vos douleurs;
Au lieu de mes conseils, je vous donne mes pleurs.

Quel

Quel eſt vôtre deſſein ? que pouvez-vous attendre ?

TIRIDATE.

Le ſeul trépas. Hors lui, je n'ai rien à prétendre.
Aux Dieux avec ardeur j'oſe le demander.
Ils me haïſſent trop. Loin de me l'accorder,
Ils ſemblent ajoûter des forces à ma vie,
Puiſqu'encor mes tourmens ne me l'ont point ravie.
Du fer, ou du poiſon l'infaillible ſecours,
Au gré de mes deſirs, pourroit trancher mes jours ;
Il eſt vrai : mais il faut t'avouer ma foibleſſe :
D'invincibles liens me retiennent ſans ceſſe.
Non, que quand je m'aprête à me percer le ſein,
La Nature s'étonne, ou change mon deſſein,
En me peignant la vie avec trop d'avantage :
Mais mon Amour lui ſeul ſurmonte mon courage.
Je cheris mon tourment, tout violent qu'il eſt ;
Ma paſſion m'occupe, & ma douleur me plaît.
Je viens de te montrer jusqu'au fond de mon ame ;
Juge de mes malheurs par l'excès de ma flâme.
Renferme dans ton ſein l'aveu que je t'en fais,
Que tout autre que toi les ignore à jamais ;
Et que j'expire avant que la Princeſſe apprenne
La ſource de mes maux, & l'objet de ma peine.
A lui cacher mes feux j'applique tous mes ſoins.
Quelle horreur, ſi ſes yeux en étoient les temoins !
Je l'aime ſans espoir ; mais ma fureur jalouſe
Ne ſçauroit conſentir qu'Abradate l'épouſe.
Je ne la verrai point récompenſer ſes feux ;
Et tant que je reſpire, il ne peut être heureux.

De tout ce que je dis, de tout ce que je pense,
Je sens avec effroi que ma vertu s'offense:
Mais telle est de mon Sort l'insurmontable loi,
Que tous mes sentimens se forment malgré moi.
Mon cœur n'en conçoit plus, que ma raison avouë;
Et de tous ses conseils, ma passion se jouë.

MITRANE.

Artaban vient.

SCENE IV.

TIRIDATE, ARTABAN, MITRANE.

ARTABAN.

SEigneur, je vois vos yeux troublez.

TIRIDATE.

Hélas, Prince! mes maux sont encor redoublez.
Adieu, je vai chercher un repos necessaire,
Si les Dieux ennemis n'ordonnent le contraire.

SCENE V.

ARTABAN, ABRADATE.

ARTABAN.

QUe son malheur me touche! hélas!

ABRA-

ABRADATE.

Eh bien, Seigneur,
Puis-je encor faire entrer quelque espoir dans mon cœur?
Mais je lis dans vos yeux le ſort que je dois craindre.

ARTABAN.

Oui, Prince, il eſt trop vrai, je ne puis que vous plaindre:
Non que vôtre bonheur ne vous ſoit aſſûré;
Le Roi vous en répond; mais il l'a differé.
Il n'a pû refuſer cette grace à mon Frere.
Moi-même, malgré-moi, touché de ſa priere,
Oubliant les égards dûs à nôtre Amitié,
J'ai ſenti que ſes maux m'arrachoient ma pitié.

ABRADATE.

Ah! vous m'abandonnez! Qu'ai-je encore à prétendre?

ARTABAN.

Non, je tenterai tout pour un Amour ſi tendre.
Mais gagnons Tiridate, au lieu de l'irriter.
J'admire les vertus qu'il à fait éclater.
Je n'ai pû contre lui garder le moindre ombrage,
Et ne ſuis plus jaloux que de ſon grand courage.
Ma Sœur vient; je pourrois troubler vôtre entretien,
Je vous laiſſe....

SCENE VI.

ERINICE, ABRADATE, ORASIE.

ABRADATE *à Artaban qui s'en va.*

SEigneur, je n'espere plus rien.
Madame, c'en eſt fait, tout me devient contraire;
Tiridate, Artaban, les Dieux & vôtre Pere:
Trahi de tous côtez, il ne me reſte plus
Qu'à terminer des jours déſormais ſuperflus.
On me hait, on m'accable, & je me hais moi-même.

ERINICE.

Comptez-vous donc pour rien, Prince, que je vous aime?
Et vôtre vie eſt-elle un fardeau ſi peſant,
Que vous ne la voïiez que d'un œil mépriſant?
Quel honteux deſeſpoir à la mort vous entraîne?
Vôtre malheur eſt grand, j'en juge par ma peine.
Mais quoi? les ſentimens que j'ai conçus pour vous,
Sont-ils pas à vos maux un remede aſſez doux?
Vous voïez chaque jour mes plus tendres allarmes;
Je n'inſtruis point mes yeux à retenir leurs larmes;
Je les verſe ſans art dans tous nos entretiens;
Tels que ſont vos chagrins, je vous montre les miens;

Je

Je soûpire avec vous, quand vos soûpirs s'échapent;
Mon cœur se sent briser, quand vos plaintes le frappent;
Je ne vis que pour vous; je n'aime, je ne hais,
Je ne forme de vœux que selon vos souhaits;
Je n'ai point de transport dont vous ne soïez cause:
Ciel! quel est mon malheur, si tout ce que j'oppose
Aux traits dont le Destin cherche à vous accabler,
N'est pas assez puissant pour vous en consoler?

ABRADATE.

Excusez les erreurs d'un Amant déplorable.
Madame, vôtre cœur n'est que trop pitoïable;
Vous faites plus pour moi que je n'ose esperer:
Mais enfin ma raison cesse de m'éclairer,
Quand je vois renverser la prochaine esperance
D'un Hymen tant promis à ma perseverance.

ERINICE.

Et bien, Prince, faut-il, par un dernier effort,
Et vous prouver ma flâme, & changer vôtre sort?
Tiridate lui seul cause vôtre infortune;
Je vai lui déclarer qu'elle nous est commune.
Il m'a toûjours fait voir une tendre Amitié;
Mes soûpirs le rendront sensible à la pitié.
Jugez de mon Amour par ce qu'il me fait faire;
Je consens d'en montrer tout l'excès à mon Frere.
On pourra m'en blâmer: mais mon cœur amoureux
N'aura jamais trop fait si vous étes heureux.

ABRADATE.

Ah! Madame, comment eussai-je osé prétendre....

ERINICE.

Un veritable Amour ne peut trop entreprendre.
Allez, Prince, attendez le ſort d'un entretien
D'où dépend déſormais vôtre ſort & le mien.
Adieu. Si par mes pleurs je fléchis Tiridate,
Ce jour éclairera le bonheur qui vous flate;
Ou ſi je n'obtiens rien, je vous donne ma foi
Que vous ſerez encor moins à plaindre que moi.

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.

SCENE I.

TALESTRIS, MITRANE, BARSINE.

TALESTRIS.

JE vois Mitrane. Allons, satisfaisons mon ame,
Acquittons-nous des soins que je dois à ma flâme.
Ecoutez-moi, grands Dieux; dissipez mon effroi,
Et recevez des vœux qui ne sont pas pour moi.
Accablez Talestris, conservez Tiridate;
Faites qu'en sa faveur vôtre puissance éclate:
Mais il est tems de voir ce Prince infortuné.

MITRANE.

Aux maux les plus cruels il est abandonné:
Madame, épargnez-lui la contrainte nouvelle
De cacher à vos yeux leur atteinte mortelle.

TALESTRIS.

Quoi, donc? prétendez-vous, loin de le soulager,
Que ma vûë & mes soins servent à l'affliger?
Avez-vous remarqué qu'il craigne ma presence?

MITRANE.

Quand il vous voit, Madame, il ſe fait violence :
Il retient ſes ſoûpirs, il devore les pleurs,
Que libre, & ſans témoins, il donne à ſes douleurs ;
M'en croirez vous? laiſſez à ſon inquietude
La flateuſe douceur d'un peu de ſolitude ;
Laiſſez-le, en liberté, ſe plaindre & ſoûpirer.

TALESTRIS.

Dieux! quel nouveau malheur m'oſez-vous déclarer ?
Lorsque le Roi m'apprend que mon Hymen s'apprête,
Quand il vient à mes yeux d'en ordonner la Fête,
Quand les vœux de l'Aſie, & les miens ſont remplis,
Je voi tous mes projets renverſez par ſon Fils.

MITRANE.

Madame....

TALESTRIS.

Ce n'eſt point une illuſion vaine.
D'un noir preſſentiment la puiſſance m'entraîne ;
Il rappelle à mon cœur tout ce qui s'eſt paſſé,
Il lui fait voir le coup dont il eſt menacé.
Oui, le Ciel met enfin le comble à ma disgrace.
De mes plus tendres ſoins Tiridate ſe laſſe,
Il évite ma vûë, il fuit mon entretien ;
Quel Demon de nos cœurs a briſé le lien?
Dans quel abîme, hélas! ma tendreſſe me guide,
S'il eſt vrai que mes pleurs coulent pour un Perfide !

MITRANE.

Le ſoupçonneriez-vous d'une infidelité?

TALESTRIS.

Que puis-je donc penſer dans cette extremité?

Vous-même diriez-vous ce que vous m'osez
dire,
Si vous pouviez douter qu'il voulût y souscrire?
C'eſt lui qui vous engage à me parler ainſi,
Et par ſon ordre exprès vous m'arrêtez ici.
Eh, pourquoi, s'il m'aimoit, craindroit-il ma
preſence?
Dans ces vaines terreurs je voi ſon inconſtance;
Tout me l'apprend; ſon trouble, & ſes regards
confus,
Sa fuite, vos discours, ſes plaintes, vos refus.
Mon ame, malgré-moi, de ſoupçons occupée,
Eſt trop tendre en effet pour n'être pas trompée.

MITRANE.

Madame, ſongez-vous....

TALESTRIS.

Qu'on ne m'en parle plus;
Je n'entens qu'à regret des discours ſuperflus.
Laiſſe-moi, de mes maux Interprete ſiniſtre,
D'un infidelle Amant trop fidelle Miniſtre.
Va lui conter mon trouble, & ton barbare ſoin;
Ma douleur ſe redouble à t'avoir pour témoin.
Mon dépit, mes transports contre un Ingrat que
j'aime,
Ne me permettent pas.... Mais le voici lui-même.

SCENE II.

TALESTRIS, TIRIDATE, BARSINE, MITRANE.

TALESTRIS.

SEigneur, ne feignez plus; mes yeux ſe ſont
ouverts:

Je voi que vôtre cœur s'eſt laſſé de mes fers,
Et que l'indifference, ou quelque ardeur nouvelle,
Ont détruit un Amour que je croïois fidelle.

TIRIDATE.

Que dites-vous, Madame? en l'état où je ſuis,
Faut-il que vôtre plainte irrite mes ennuis?

TALESTRIS.

Au prix de tout mon ſang, j'aimerois à vous rendre
Le calme, & le bonheur que vous deviez attendre.
Mais, Seigneur, vôtre ſort ne dépend plus de moi,
Avouez-le. Saiſi de remords, & d'effroi,
Vôtre ſincerité ne ſe trahit qu'à peine,
Et montre malgré vous, que la feinte vous gêne.
J'ai toûjours démêlé vos ſecrets ſentimens;
Mes yeux ſur vôtre front liſent vos mouvemens.
Je vous ai trop aimé, pour ne vous pas connoître.

TIRIDATE.

Qu'oſez-vous ſoupçonner?

TALESTRIS.

Vous attendez peut-être,
Que déſormais livrée à des transports jaloux,
En reproches ſanglans j'éclate contre vous;
Que pour vous ramener par de juſtes allarmes,
Je préſente à vos yeux toute l'Aſie en armes;
Tous ſes Rois déja prêts à vanger mes appas;
Tous ſes Peuples unis; vous ne les craignez pas.
Vous ne joüirez point, Ingrat, de ma foibleſſe.
Tranquille en apparence, & de mes ſens maîtreſſe,
Je dévore des pleurs cruels à retenir,
Et remets à l'Amour le ſoin de vous punir;
Bien que vous m'expoſiez, ſans egard, ſans justice,
A toutes les horreurs d'un éternel ſuplice,

Et

Et qu'un poiſon par vous répandu ſur mon ſort,
Me couvre d'infamie, & me livre à la mort.

TIRIDATE.

Non, vous ne mourrez pas. Ce ſera moi, Madame ;
Et mes derniers ſoûpirs juſtifîront ma flâme,
Vous connoîtrez alors....

TALESTRIS.

Prince, tous ces diſcours,
Pour guérir mes ſoupçons, ſont d'un foible ſecours.
Que dis-je? en ce moment vos yeux, vôtre contrainte,
M'en donnent de nouveaux, & confirment ma crainte ;
Mais il me reſte encore aſſez de liberté,
Pour prendre ſur mon ſort conſeil de ma fierté.

SCENE III.

TIRIDATE, MITRANE.

MITRANE.

Que je crains ſes ſoupçons, ſa flâme, & ſa colere?
Ses yeux perceroient-ils le funeſte myſtere,
Que jusqu'à ce moment vous leur avez caché?
Mais, Seigneur, de ſon ſort n'étes-vous point touché,
Ne vous rendrez-vous point à ſes ſoins, à ſes larmes ?

TIRIDATE.

Ah! ſes pleurs pourroient-ils ce que n'ont pû ſes charmes?
Mais du moins, ſi l'Amour me force à l'outrager,
Le trépas qui m'attend, ſuffit pour le venger.

Pen-

Penſes-tu qu'au moment que ma raiſon bannie,
De mes ſens revoltez permet la tyrannie;
Que prêt à ſuccomber à la noire fureur,
Dont le nom ſeul inspire une invincible horreur;
Mon cœur presque entraîné par ce penchant rapide
Craigne encore les noms d'Ingrat, & de Perfide?
Non, non, détrompe-toi : Grace au courroux des Dieux,
Il faut pour m'étonner, des noms plus odieux.
Rien ne me touche plus que ma honte, & ma flâme;
Toutes deux tour à tour tyranniſent mon ame.
Que j'ai tantôt ſouffert! Que de trouble, & d'effroi,
M'a cauſé l'entretien de mon Frere, & du Roi!
Non, jamais ma raiſon, de tant d'horreurs ſaiſie,
Ne ſe defendit moins contre ma jalouſie.

MITRANE.

Vous ne ſongez donc plus, qu'un opprobre éternel
Suivra dans l'avenir cet Amour criminel?

TIRIDATE.

Irrevocable Arrêt dont la rigueur me tuë,
Pourquoi viens-tu t'offrir à mon ame abatuë?
Du Trône qui m'attend tranquille Poſſeſſeur,
Il m'eſt donc défendu de couronner ma Sœur?
Et je puis élever une Esclave à l'Empire,
Sans qu'une Loi barbare oſe me contredire.

MITRANE.

Qu'entens-je? vos transports à l'excès parvenus,

D'au-

D'aucun frein désormais ne sont-ils retenus?
Ne travaillez-vous plus du moins à les contraindre?

TIRIDATE.

Je ne voi que la mort qui puisse les éteindre.

MITRANE.

Mourez donc, & cachez dans l'éternelle nuit
Vos vœux incestueux, la honte qui les suit.
N'attendez point de moi de lâche complaisance:
Je vous vois à regret vivre sans innocence:
Content qu'un prompt trépas vienne vous dérober
A l'abîme effroïable où vous allez tomber,
Je ne sçaurois souffrir que vous viviez sans gloire.
Des droits les plus sacrez vous perdez la mémoire;
Vôtre cœur se nourrit dans l'horreur de son choix,
Par le mépris des Dieux, des hommes, & des loix.
Rougissez des excès où sa flâme l'emporte.

TIRIDATE.

Que veux-tu? Chaque jour elle devient plus forte.
A la surmonter même il ne faut plus songer:
Mais la fuite, & le tems, pourront me soulager.
Je ne puis vivre ici sans y voir la Princesse,
Et ses moindres regards irritent ma tendresse,
Comme ceux d'Abradate irritent mon courroux.
Sous un Ciel étranger mon sort sera plus doux.
Allons ensevelir, dans le fond de l'Asie,
Mes crimes, mes remords, mes feux, ma jalousie.
Partons, & choisissons des Climats écartez,

Où mes soûpirs au moins ne soient point écoutez.

MITRANE.

Etes-vous résolu?

TIRIDATE.

Je meurs si je differe.
Cachons à Talestris ce départ nécessaire.
Quand je serai parti, je consens que le Roi
Recompense Abradate, en couronant sa Foi.
Qu'ai-je dit? & mon cœur pourra-t-il y souscrire?
N'importe, je le veux, en vain il en soûpire.
Va, cours tout préparer; ménage les instans:
Un jour plus tard, peut-être, il ne seroit plus tems.

SCENE IV.

TIRIDATE *seul.*

CE départ m'affranchit d'un fardeau qui me pese.
Je te rends grace, ô Ciel! ta colere s'appaise,
Puisque je viens enfin d'obtenir de mon cœur,
Qu'il évite un Objet de ma raison vainqueur.
J'ose même esperer qu'à jamais étouffée,
Ma flâme à ma vertu servira de trophée,
Et qu'un juste sujet d'un triomphe éternel,
Naîtra des feux éteints d'un Amour criminel.
Je ne te verrai plus, ô Sœur fatale, & chere!
Les Mers entre nous deux vont servir de barriere.
Je ne te verrai plus; & toutes tes Beautez
N'agiront que de loin sur mes sens enchantez.

Dé-

Désormais je pourrai...., Mais je la vois encore;
Sa présence rallume un feu qui me dévore.
Je ne me connois plus. Impitoïables Dieux!
Quel tems choisissez-vous pour l'offrir à mes yeux?

SCENE V.

TIRIDATE, ERINICE, ORASIE.

ERINICE.

Que je crains le projet où mon Amour m'engage,
Orasie!

ORASIE.

Est-il tems de manquer de courage?
Songez que vôtre sort ne dépend que de vous,
Parlez; & Tiridate attendri....

ERINICE.

Laisse-nous.

SCENE VI.

TIRIDATE, ERINICE.

ERINICE.

Dans l'excès où le Ciel a mis vôtre infortune,

Mon

Mon Frere, je craindrois de vous être importune,
Si par mes ſentimens je n'avois mérité
Que vous me regardiez avec plus de bonté.
Que je ſouffre à vous voir dans cet état funeste!
J'implore chaque jour la Juſtice céleſte;
Pour vous ſur les Autels je prodigue l'encens,
Cependant tous mes vœux demeurent impuisſans.

TIRIDATE.

Ah, ma Sœur, eſt-il vrai, que mon malheur vous touche!
Que cet aveu me plaît, ſortant de vôtre bouche:
Que j'en ſuis ſoulagé! Dieux! quel puiſſant ſecours
Recevrois-je à vous voir, à vous parler toûjours!
Mais quoi que vous diſiez pour flâter vôtre Frere,
L'interêt de mon ſort ne vous occupe guere.
D'autres ſoins, d'autres lieux arrêtent vos deſirs;
La Cour à vôtre cœur offre mille plaiſirs,
Et leur appas flâteur vous y retient ſans ceſſe.

ERINICE.

Hélas! que ce reproche offenſe ma tendreſſe!
Prince, vous le ſçavez, dès mes plus jeunes ans
Je fus unie à vous par des nœuds ſi puiſſans,
Que dans quelque disgrace où le deſtin vous mene,
Je....

TIRIDATE.

Non, vôtre Amitié n'égale point la mienne.
Vous me la dépaignez avec trop de froideur;
Un zele impetueux parle avec plus d'ardeur.
Ah! que vous étes loin de celle qui m'enflâme!

Que

Que vous imitez mal les transports de mon ame!
Vous ignorez encor les plaiſirs infinis
Répandus ſur deux cœurs parfaitement unis,
Lorsqu'ils ſont parvenus à lier leur fortune,
A ſe rendre la joie, ou la douleur commune,
A ſe chercher ſans ceſſe, à ne ſe cacher rien.

ERINICE.

Ah! quel cœur connoît mieux ces plaiſirs que le mien?
Et pour vous en donner une preuve ſincere,
Je viens vous reveler le plus ſecret myſtere....

TIRIDATE.

Quoi.... que veut-elle dire?

ERINICE.

Ah! je n'oſe, je crains,
Le trouble de vos yeux confond tous mes desſeins;
Encor plus que jamais, quoi que je me propoſe,
Vôtre injuſte chagrin à mes deſirs s'oppoſe.
Je le vois; toutefois il faut vous decouvrir
Le ſort...

TIRIDATE.

Quelle penſée à mes yeux vient s'offrir?

ERINICE.

Mais c'eſt trop balancer, toute ma crainte eſt vaine.
Eclatez mouvemens dont la force m'entraîne.
J'aime; mon cœur tenté par de charmans attraits,
N'a pû vaincre l'Amour, & parer tous ſes traits.
Abradate... A ce nom je rougis, je ſoûpire;
Ne penétrez-vous pas ce que j'ai peine a dire?
Seul vous vous oppoſez aux volontez du Roi.

TIRIDATE.

Dieux! quel funeſte coup vient de tomber ſur moi!

ERINICE.

Je vous ouvre mon cœur, je vous montre ma flâme;
Songez qu'elle peut tout fur mes fens, fur mon ame.
J'ai fenti tous les maux qu'Abradate a fouf-ferts,
Mes yeux comme les fiens, aux larmes font ou-verts;
Et même en cet inftant un interêt fi tendre,
Mes craintes, mes transports, me forcent d'en répandre.
Hélas! par un refus vous me desesperez.
Que ne peut ma douleur....

TIRIDATE.

Quoi, ma Sœur, vous pleurez?

ERINICE.

En étes vous furpris? Ce n'eft que par des lar-mes
Qu'un Amour violent exprime fes allarmes.
Le mien l'eft cent fois plus qu'on ne le peut penfer.

TIRIDATE.

Ciel! de combien de traits mon cœur fe fent percer!

ERINICE.

Un feul mot préviendra les maux que je re-doute.
Affûrez mon bonheur. Qu'eft-ce qu'il vous en coûte?
Mon Frere, au nom des Dieux....

TIRIDATE.

Ah! c'eft trop combattu:
Contre tant de malheur, je manque de ver-tu;
Laiffez-moi.

ERINICE.

Quels regards! quelle fombre trifteffe!
Mon Frere, qu'avez-vous?

TIRI-

TIRIDATE.

Je cede à ma foiblesse.

Je me meurs.

ERINICE.

Ah ! rentrons ; je conduirai vos pas.

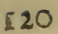
Venez....

TIRIDATE.

Si vous m'aimez, ne me secourez pas.

Fin du troisiéme Acte.







ACTE IV.

SCENE I.

TIRIDATE, MITRANE.

TIRIDATE.

OUI, je croi qu'à la fin ne pouvant plus me taire,
Ma bouche eût de mes feux déclaré le myſtere.
Mais lorsque de mes ſens l'uſage ſuſpendu
Donnoit preſque la mort à mon cœur éperdu,
Erinice eſt ſortie; & ſa prompte retraite
Rend malgré mes transports ma victoire parfaite.
Quels combats! quels efforts! Mitrane, conçois-tu
A quelle horrible épreuve elle a mis ma vertu?
Pour ſon heureux Amant j'ai vû couler ſes larmes.
Hélas! que ſa douleur ajoûtoit à ſes charmes!
Qu'elle aime tendrement! qu'elle eſt belle, Grands Dieux!
Que ſa beauté flatoit & mon cœur, & mes yeux!
Mais puiſque de mes feux ménageant le myſtere,

Je

Je n'en ai fait encor que toi dépositaire;
Ils ne paroîtront point: Partons. As-tu songé
Aux apprêts du départ dont je t'avois chargé?

MITRANE.

Oui, Seigneur; & bien-tôt, au gré de vôtre envie,
Vous quitterez un Lieu funeste à vôtre vie.
Choisissez le moment où vous voulez partir.

TIRIDATE.

Donne le dernier ordre, & revien m'avertir.

SCENE II.

TIRIDATE *seul.*

OU me vois-je réduit par le Ciel en colere?
Près de regner, je sors du Palais de mon Pere:
J'abandonne une Cour dont je fais tout l'espoir;
Mais telle est désormais la loi de mon devoir;
Il faut ou m'éloigner, ou devenir coupable.
Garderai-je toûjours un secret qui m'accable?
Puis-je m'en assûrer? Si jusques à ce jour
La Raison plus puissante a fait taire l'Amour;
Si j'ai pû voir ma Sœur me découvrir sa flâme,
Sans lui montrer les feux qui dévorent mon ame;
Si de cet Entretien je suis sorti vainqueur,
Dans un autre l'Amour entraînera mon cœur.
Se garantira-t-il d'un moment de foiblesse?
Si je te revoïois, redoutable Princesse,
J'aurois peut-être en vain jusqu'alors combattu;
Il est, comme à la vie, un terme à la Vertu.
Que de mes mouvemens la contrainte me gêne!

Que je pense à regret!... Mais que veut Timagene?

SCENE III.

TIMAGENE, TIRIDATE.

TIMAGENE.

Abradate, Seigneur, demande à vous parler.

TIRIDATE.

Abradate! Ah! ce nom suffit pour me troubler.
M'osez-vous de sa part porter cette priere?

TIMAGENE.

Lui refuserez-vous une grace derniere?
Seigneur, il la demande avec tant de transport,
Que j'ai crû....

TIRIDATE.

Me ferai-je encore cet effort?
Mais qu'attend-il de moi? C'est en vain qu'il espere
Que je puisse à ses vœux devenir moins contraire;
Sa présence, sa plainte aigrira mon coutroux.

TIMAGENE.

Non, Seigneur, il ne veut qu'embrasser vos genoux;
Cette foible douceur borne son esperance.
Irai-je l'avertir?

TIRIDATE.

Importune présence!
Soûtiendrai-je sa vûë, & d'un cœur affermi
Opprimerai-je un Prince autrefois mon Ami,
Digne par cent vertus de l'Hymen d'Erinice,
Et qui n'est malheureux que par mon injustice?
Que

Que malgré mes fureurs je souftre en l'accablant !
Son approche a rendu mon courage tremblant.
Qu'il vienne ; je l'attens.

SCENE IV.

TIRIDATE *seul.*

PRêt à dompter mon ame,
Voïons-le sans courroux, & couronnons sa flâme.
Commençons à me vaincre en faveur d'un Rival ;
Il n'a que trop gémi d'un caprice fatal.
Qu'un cœur, né vertueux, se trahit avec peine !
Non, le mien ne sent plus une barbare haine.
Dieux ! elle se redouble au moment que je voi
L'Objet qui la nourrit, paroître devant moi.

SCENE V.

TIRIDATE, ABRADATE.

ABRADATE.

JE viens de vos bontez implorer une grace.
Mes malheurs, mes transports excusent mon audace.
Me sera-t-il permis, Seigneur....

TIRIDATE.

Non, arrêtez.

ABRADATE.

Mes soins respectueux seroient-ils rebutez ?
Ne pourrai-je à vos pieds...

TIRIDATE.

Levez-vous, je l'ordonne.
Plus que tous mes malheurs vôtre respect m'étonne.
Je le crains; il m'offenſe, & je n'exige plus
Des devoirs entre nous déſormais ſuperflus.

ABRADATE.

Quel funeſte projet! Je ne puis donc prétendre
Que vous vous contraigniez jusqu'à vouloir m'entendre?
De quoi ſuis-je coupable? Expliquez-vous, Seigneur.
Car lorsque je vous voi détruire mon bonheur,
Je n'en accuſe point un bizarre caprice.
Quand vous me haïſſez, vous me rendez justice;
Je le croi: Mais je jure à la face des Dieux,
Que le ſujet encor n'a point frappé mes yeux.
Je ne le connois point, ce déplorable crime,
Par qui j'ai perdu tout, en perdant vôtre eſtime.

TIRIDATE.

Elle n'eſt point perduë.

ABRADATE.

Ah! puis-je m'en flater?

TIRIDATE.

Lorsque je le confeſſe, en devez-vous douter?

ABRADATE.

Dieux! que de ſentimens oppoſez l'un à l'autre!
Terminez à la fois & mon trouble, & le vôtre.
Ils durent trop long-tems; parlez, Seigneur, parlez,
Pourquoi m'eſtimez-vous, lorsque vous m'immolez?
Ou pourquoi croïez-vous ma perte legitime,
Lorsque je vous parois digne de vôtre eſtime?

TIRIDATE.

Que ce diſcours m'accable! helas!

ABRA-

ABRADATE.

Pour quels malheurs
Vos yeux en ce moment répandent-ils des pleurs?
Ah! j'ose me flâter que malgré vôtre haine,
Malgré les mouvemens dont l'ardeur vous entraîne,
Malgré mes soins trahis, mes respects méprisez,
Vous déplorez l'état où vous me réduisez.
Vôtre ame aux cruautez n'est point accoutumée;
C'est pour d'autres projets que les Dieux l'ont formée.
Elle reçut du Ciel un penchant généreux,
Qui ne lui permet pas de voir des malheureux.
Que dis-je? Je suis seul, entre un Peuple innombrable,
Qui ne l'éprouve point facile & pitoïable;
Je suis seul à m'en plaindre: Enfin dans les Climats
Où la Gloire a conduit vos desseins & vos pas,
Tout sentit vos bienfaits après vôtre clémence;
Un plein bonheur par-tout suivit vôtre présence;
De vos moindres vertus les Peuples enchantez,
Au devant de vos Loix couroient de tous côtez.
Rappellez....

TIRIDATE.

Vos discours n'entraînent point mon ame.

ABRADATE.

C'en est donc fait? Suivons la fureur qui m'enflâme;
Mon Amour désormais réduit au desespoir,
Ne balancera plus à faire son devoir:
Au destin qui m'attend toute ma vertu cede,
Et pour le prévenir je ne voi qu'un remede;
C'est la mort, & j'y cours.

TIRIDATE.

Non, vivez.

ABRADATE.

Eh, comment
Vivrai-je pour ſentir un éternel tourment ?
Je ne puis....

TIRIDATE.

Je le veux : Aimez-vous de courage.
Prince, diſpenſez-moi d'en dire davantage.
Vos malheurs ſont du Sort d'inévitables coups;
Peut-être voudra-t-il ſuſpendre ſon couroux.
Cependant, loin de moi portez vôtre infortune ;
Vôtre plainte m'aigrit, vôtre aſpect m'importune ;
Vivez, je vous l'ordonne ; & ſur tout, déſormais
Gardez-vous devant moi de paroître jamais.

ABRADATE.

J'obéïrai, Seigneur : Mais quel affreux ſupplice !
Il le faut toutefois. Ciel ! je vois Erinice.
Que ſa vûë à mon cœur cauſe un trouble puiſſant !

TIRIDATE.

Dieux ! vous ne voulez pas que je meure innocent.

SCENE VI.

TIRIDATE, ABRADATE, ERINICE.

ABRADATE.

MAdame, ma douleur ne peut plus ſe contraindre :

Si

Si vous la partagez, c'eſt à vous de vous plaindre.
Faites qu'à vôtre ſort mes jours puiſſent s'unir,
Ou ſouffrez que j'évite un funeſte avenir.
Adieu. Puiſſent vos pleurs attendrir vôtre Frere!
Seigneur, ſi rien ne peut fléchir vôtre colere,
Mon exil, ou ma mort rempliront vôtre espoir,
Et vous épargneront la douleur de me voir.

SCENE VII.

TIRIDATE, ERINICE.

ERINICE.

C'Eſt donc-là le ſuccès qu'ont obtenu mes larmes?
A nous priver du jour trouvez-vous tant de charmes?
Car malgré vôtre haine, il faut le déclarer,
Mon cœur d'avec le ſien ne ſe peut ſéparer:
L'Amour les a ſerrez d'une ſi forte chaîne,
Que leur desunion porte une mort certaine;
Mes jours ſont attachez à des liens ſi doux.

TIRIDATE.

Eh! ne mourrai-je point s'il devient vôtre Epoux?

ERINICE.

Vous, mon Frere?

TIRIDATE.

Ah! laiſſez ce nom qui m'importune;
Ce nom qui fait lui ſeul toute mon infortune;
Ce nom par qui mes vœux ſont toûjours traverſez;

Ce nom qui me confond quand vous le prononcez.

ERINICE.

Ah Ciel!

TIRIDATE.

Hélas! pourquoi le ſort impitoïable
Forma-t-il entre nous ce lien qui m'accable?
Pourquoi d'un même ſang, & dans les mêmes lieux,
Nous fit-il recevoir la lumiere des Cieux?
Et pourquoi dans le ſein d'une terre étrangere,
Inconnuë à l'Aſie, inconnuë à mon Pere,
Où vos divins appas auroient pû ſe cacher,
Ne me permit-il pas de vous aller chercher?
Que par ce prix alors ma valeur animée,
Auroit de mes exploits chargé la Renommée!

ERINICE.

Que penſe en ce moment vôtre esprit agité?
Eſt-ce une vaine erreur? Eſt-ce une verité?
Quel crime, quelle horreur me faites-vous entendre?

TIRIDATE.

Qu'ai-je fait, malheureux! n'ai-je pû me défendre...
C'eſt ma Sœur qui me parle: Ah grands Dieux! qu'ai-je dit?
Je rappelle en tremblant mes ſens & mon esprit.
Je regarde... je ſonge... & tout me desespere.
Ma Sœur... Que ce ſilence exprime de colere!
Il m'eſt donc échappé ce ſecret odieux.
Mais ſçachez par quel ſort il éclate à vos yeux:
Je partois triomphant de vos premieres larmes;
La fuite me ſauvoit du pouvoir de vos charmes;
En proie à mes tourmens, ſans espoir d'en guérir,

Je courois dans l'exil les pleurer, & mourir.
Les Dieux n'ont pas voulu qu'achevant ma victoire
Je finiſſe ma courſe avec toute ma gloire;
Ils m'ont encor rendu témoin de vos douleurs;
Et je n'ai pû deux fois reſiſter à vos pleurs.

ERINICE.

Je frémis.

TIRIDATE.

Vous voïez d'où partoient mes caprices;
Ainſi, juſtifiez toutes mes injuſtices,
Et croïez que, contraint à pouſſer des ſoupirs,
Je meurs ſans eſperance, & même ſans deſirs.
Je vous atteſte, ô Dieux! Vôtre puiſſance entiere
N'a pû de ma raiſon éteindre la lumiere.
Si je n'ai pas vaincu dans ce combat fatal,
J'ai conſervé toûjours un avantage égal.
Si mon cœur fut ſaiſi d'une indigne ſurpriſe,
Du moins ma volonté n'y fut jamais ſoûmiſe.
Mais ce n'eſt point aſſez pour me juſtifier;
La ſurpriſe eſt un crime, il le faut expier.
Ma gloire, vos terreurs, mes craintes, le demandent;
Je dois me dérober aux remords qui m'attendent.
Par un affreux exemple il faut épouvanter
Les cœurs infortunez qui pourroient m'imiter.
De vos yeux indignez la colere m'anime,
Je crains, en les voïant, de faire un nouveau crime:
Mais je ne craindrai plus de les voir déſormais,
Puiſque les miens enfin ſe ferment pour jamais.
Voïez couler mon ſang au gré de vôtre envie.

ERINICE.

Ah! je vous aime aſſez pour vous ſauver la vie.
Arrêtez, malheureux; ne me condamnez pas,
Pour comble d'infortune, à voir vôtre trépas.

TIRIDATE.

A ce juſte deſſein devez-vous mettre obſtacle?

SCENE VIII.

TIRIDATE, ERINICE, ARTABAN.

ARTABAN.

QUe vois-je? Dieux puiſſans! quel étrange ſpectacle!

ERINICE.

Ah! mon Frere! eſt-ce vous que je vois en ces lieux?
Prenez ſoin de ce Prince.

SCENE IX.

TIRIDATE, ARTABAN.

ARTABAN.

EN croirai-je mes yeux?
Quels transports, quels projets la douleur vous ſuggere!
Que dois-je ſoupçonner?

TIRIDATE.

Ah! par pitié, mon Frere,
Ne me regardez pas, je vous fuis.

ARTABAN.

Quelle horreur!
Sauvons-le toutefois; prévenons ſa fureur.

Fin du quatriéme Acte.





ACTE V.

SCENE I.

ERINICE *seule.*

JE tiens dans ce Palais une route incertaine;
En cent lieux differens mon desespoir m'entraine;
Où puis-je m'enfermer? quel exil, quels deserts
Déroberont ma honte aux yeux de l'Univers?
Qu'ai-je oui? Quels transports, quels desirs, quelle flâme,
Malheureux Tiridate, ont embrasé ton ame?
Mon Frere est mon Amant! il me l'a dit; Hélas!
A quoi destinois-tu, Ciel, mes tristes appas?
Et toi Divinité que l'Orient révere,
A de pareils forfaits prêtes-tu ta lumiere?
Execrable projet d'un Prince criminel!
Mais suis-je moins coupable? Ah! souvenir cruel!
Seule, entre deux Amis je fais naître la haîne;
Je porte le poignard dans le cœur d'une Reine;
Je détruis les vertus, j'efface les exploits
D'un Héros jusqu'ici le modele des Rois;
Je remplis cette Cour de tumulte & d'allarmes:
Dieux! faut-il à ce prix acheter quelques charmes?

SCE-

SCENE II.

ARTABAN, ERINICE.

ARTABAN.

MA Sœur, je viens peut-être augmenter vos douleurs:
Mais ne nous flatons plus de cacher nos malheurs;
Leur bruit deja par tout commence à se répandre.
La fiere Taleſtris, qui vient de les apprendre,
Semble ſe préparer à s'eloigner de nous:
Que n'entreprendra point ſon Amour en courroux?
Elle ira publier la honte de mon Frere:
Quels ſeront ſes transports, & que dira mon Pere?

ERINICE.

Je le voi. Je crains trop de m'offrir à ſes yeux;
Precipitons mes pas, pour ſortir de ces lieux.
Qu'il ignore ma peine, & ma crainte mortelle.

SCENE III.

ARSACE, ERINICE, ARTABAN.

ARSACE.

MA Fille, où courez-vous? Mais en vain je l'appelle.

Quel desordre en ces lieux fait mépriser mes loix ?
Artaban, demeurez, reconnoissez ma voix.
Quel malheur inconnu, quelle horreur imprévûë ?
Quel trouble, quel effroi frappe par tout ma vûë ?
De ma rencontre ici vous-même épouvanté,
Mon Fils, de quelle crainte étes vous agité ?
Les yeux noïez de pleurs j'ai vû fuir Erinice ;
Elle a vû Tiridate ; auroit-il l'injustice,
Haïssant son Amant, de la haïr aussi ?
Vous le sçavez, parlez, j'en veux être éclairci.

ARTABAN.

Eh, plût au Ciel, Seigneur, qu'il haït Erinice !
Mais s'il faut qu'à vos yeux son dessein s'éclaircisse,
Cherchez d'autres que moi pour vous en informer ;
C'est à moi de le plaindre, & non de l'opprimer.

ARSACE.

Que s'est-il donc passé, que vons n'osiez me dire ?
D'où vient que de ma Cour Talestris se retire ?
Le Prince l'a trahie, il n'en faut point douter ;
Tout aide à m'en convaincre, & rien à me flater.
Mais, Dieux ! à son Amour quel autre Objet l'enleve ?
Une soudaine horreur dans mon ame s'éleve.
De ce Prince inquiet les mortelles douleurs ;
Son étude à cacher son trouble & ses malheurs ;
Pour l'Amant de sa Sœur sa haine inexorable ;
Sa langueur, tout fait naître un soupçon qui m'accable.
Mon aveuglement cede à de tristes clartez.

Que je crains d'entrevoir d'horribles veritez!
Plût au Ciel, dites-vous, qu'il haït Erinice?

ARTABAN.

Ne cherchez point vous-même à vous faire un supplice,
En voulant penétrer, Seigneur, dans des secrets
Qui ne vous offriront que d'odieux objets.
La crainte d'attirer vôtre juste colere,
Aux termes du dévoir ramenera mon Frere;
Laissez agir sur lui la raison & le tems.

ARSACE.

Ah! vous m'en dites trop, mon Fils, je vous entens.
Ainsi d'un crime affreux Tiridate est coupable!
D'un opprobre eternel Tiridate m'accable!
Mais de tout mon pouvoir j'armerai mon courroux,
Pour effacer l'affront dont il nous charge tous.
Bien-tôt.... Talestris vient. Qu'on cherche aussi ma Fille;
Que ma justice éclate aux yeux de ma Famille.

SCENE IV.

ARSACE, ARTABAN, TALESTRIS, BARSINE.

ARSACE.

Madame, venez-vous d'un Pere malheureux,
Ou plaindre, ou rendre encor le sort plus rigoureux?
Venez-vous contre un Fils me demander vengeance?

J'en atteste le Ciel, & les Dieux qu'il offence;
Vous l'obtiendrez. Heureux, si je puis en effet
Rendre la peine égale à l'horreur du forfait !
Je ne suis plus son Pere.

TALESTRIS.

Et moi, desesperée,
De ses malheurs, des miens, des vôtres pénétrée,
Je suis toûjours pour lui ce que je fus jadis,
Quand mes vœux se bornoient à l'Hymen de ce Fils.
Je le trouve toûjours, Seigneur, malgré son crime,
Digne de ma pitié, digne de mon estime:
Je ne l'accuse point d'avoir trahi sa Foi,
D'avoir feint un Amour qu'il n'eût jamais pour moi:
Un trop noir ascendant tyrannisoit son ame;
Il brûloit malgre lui d'une funeste flâme,
Que les Dieux irritez allumoient dans son cœur,
Et dont malgré leur haine, il fut long-tems vainqueur.
Souffrez que je le voie; & s'il faut qu'il perisse,
Qu'il connoisse du moins que je lui rends justice;
Que sans lui reprocher les pleurs que je répans,
Contre un Pere irrité seule je le deffends,
Et m'apprête à mourir, fidelle à sa memoire,
Si tout mon sang versé peut lui rendre sa gloire.

ARSACE.

Ah! que tant de vertus me font encor haïr
Le malheureux, l'ingrat, qui vous a pû trahir!
Madame, vos bontez si mal récompensées
Jamais de mon esprit ne seront effacees.

SCENE V.

ARSACE, ARTABAN, TALESTRIS, ERINICE, BARSINE, ORASIE.

ERINICE.

VOs Ordres abſolus m'appellant en ces lieux ;
J'obéïs. Mais plûtôt chaſſez-moi de vos yeux,
Seigneur, & que les miens de tant de maux coupables,
Ne rencontrent jamais vos regards redoutables:
Un éternel exil eſt toût ce que j'attens.

ARSACE.

Ah! loin de vous bannir, ma Fille, je prétens
Couronner vos vertus aux yeux de Tiridate;
Je veux qu'il ſoit témoin du bonheur d'Abradate.
Mitrane....

SCENE VI.

ARSACE, ARTABAN, TALESTRIS, MITRANE, BARSINE, ORASIE.

ARSACE.

MAis ces pleurs dont vos yeux ſont remplis,

Ne

Ne doivent point couler pour un indigne Fils.

MITRANE.

Vous-même ne pourriez refuser de le plaindre,
Si vous sçaviez, Seigneur, tout ce qu'il nous fait craindre;
Si de son repentir vous voïiez les transports,
Et le terrible état où l'ont mis ses remords.

ARSACE.

Que voulez-vous me dire, & que fait Tiridate?

MITRANE.

Je l'ai laissé, Seigneur, gardé par Abradate,
Qui lui rend tous les soins d'une tendre Amitié.
Soit grandeur d'ame en lui, soit devoir, soit pitié,
Plus que vous, à sa vûë accablé de tristesse,
Ce Prince généreux dans son sort s'intéresse.

ARTABAN.

Ah, Frere infortuné!

TALESTRIS.

Que fait-il? justes Dieux!

MITRANE.

Je l'ai suivi tantôt, au sortir de ces lieux.
D'abord s'enfermant seul, il se cache à ma vûë.
J'approche malgré lui: Ta présence me tuë,
Laisse-moi, m'a-t-il dit; pourquoi me venir voir?
J'ai brûlé, j'ai parlé, j'ai trahi mon devoir;
J'ai sacrifié tout à ma honteuse flâme,
Aux noirs égaremens, aux transports de mon ame;
Ma Sœur les a connus: Quels criminels jamais
Ont signalé leur nom par de plus grands forfaits?
Ah! pour renouveller les fureurs de Cambise,
Je n'avois qu'à pousser ma funeste entreprise;
Après avoir tenté de seduire ma Sœur,
Il ne me restoit plus qu'à lui percer le cœur.

A ces mots n'osant plus soûtenir la lumiere,
Il détourne les yeux, & ferme la paupiere;
Des reproches secrets que lui fait sa vertu,
Son esprit accablé, son corps même abbatu,
Il demeure immobile, il frémit, il s'égare;
Une aveugle fureur de son ame s'empare.
Défiguré, saisi d'un morne desespoir,
Il releve sur moi ses regards sans me voir;
Il parle, & ne tient plus que des discours sans suite;
Malgré ma résistance il veut prendre la fuite;
Cherchant sans le trouver le chemin de ces lieux,
La terreur & la mort sont peintes dans ses yeux;
J'ignore quels objets lui présente son ame:
Mais il nomme Erinice: & vous aussi, Madame.
Tout pleure, tout observe un silence profond;
A ses cris redoublez ce Palais seul répond;
Enfin il sent les coups d'un destin trop contraire,
Pour ne pas meriter la pitié de son Pere.

ARSACE.

Je voulois le punir, vous en étes témoins;
Le Ciel n'a pas daigné s'en remettre à mes soins,
Je le vois: toutefois si le crime est horrible,
Que la punition, justes Dieux, est terrible!
Mais il vient. Sa fureur semble l'avoir quitté.

SCENE DERNIERE.

ARSACE, TIRIDATE, ABRADATE, ARTABAN, ERINICE, TALESTRIS, MITRANE, TIMAGENE, Gardes.

TIRIDATE.

OU ſuis-je? quel ſpectacle ici m'eſt préſenté,
Artaban, Taleſtris; Erinice, mon Pere!
Que leur dirai-je? O Ciel! je ne puis que me taire.

TALESTRIS.

Que cet objet m'afflige, & m'inſpire d'effroi!
Dans quel état, Seigneur, vous montrez-vous au Roi?

TIRIDATE.

Eh, Madame, quel ſoin prenez-vous d'un coupable?
Seigneur, je n'attens point qu'un regard favorable
Tombe encor par pitié ſur un indigne Fils.
Mes crimes ont été trop long-tems impunis;
Vangez-vous.

ARSACE.

Ah, mon Fils!

TIRIDATE.

Hélas! le ſuis-je encore?
Mon amour, ma fureur, mon nom vous deshonore.

ARSACE.

Mon Fils, ton repentir vient de me rendre à toi.
Mais il ne détruit pas l'horreur que j'ai pour moi.
O ſouvenir fatal!

TALESTRIS.

Eloignez-en l'image.

TIRIDATE.

Ses traits toûjours présens ; accablent mon courage.
Mes forfaits, mes malheurs, mes noirs égaremens,
Tout se montre à mes yeux dans ces affreux momens.
Je perds tout en un jour, Dieux, par vôtre colere,
L'estime des Mortels, l'amitié de mon Pere,
Ma gloire, ma raison, & même ma fureur,
Qui de mon sort cruel me déroboit l'horreur.

ARTABAN.

Oubliez vos malheurs, & vos erreurs passées,
Que déja vos remords n'ont que trop effacées.

TIRIDADE.

Ah, mon Frere! la mort les effacera mieux:
Je la sens qui s'approche, & j'en rends grace aux Dieux.

TALESTRIS.

Non, vivez pour regner.

ARSACE.

C'est moi qui t'en convie:
Mon Fils.

TIRIDATE.

Je n'ai, Seigneur, plus de part à la vie.

MITRANE.

Quoi donc....

TIRIDATE.

Dans les momens que j'ai passé sans toi.
Par un heureux poison j'ai disposé de moi;
Il agit maintenant.

TALESTRIS.

Ah, Seigneur!

ARTABAN.

O mon Frere!
Hélas! qu'avez-vous fait?

TI-

TIRIDATE.

Ce que je devois faire.
Perdu, desesperé, honteux de mes fureurs,
La Mort seule pouvoit me secourir ; je meurs.
Indigne de vos vœux dans mon destin funeste,
Madame, de mes jours j'ai dû trancher le reste.
Mon Frere plus heureux, & plus digne de vous,
En assûrant la Paix, deviendra vôtre Epoux.
Oui, Prince, c'est à vous de consoler mon Pere;
Mes crimes lui rendront ma perte moins amere.
Regnez. De vos exploits les Parthes amoureux,
Recevront avec joie un Roi si généreux.
Seul digne Fils d'Arsace, il faut que son Empire
Soit le prix des vertus que son Sang vous inspire.
Ma Sœur; car étant prêt d'aller devant les Dieux,
J'ose vous regarder, & ne crains plus vos yeux;
Ne prononcez jamais le nom de Tiridate;
Oubliez-moi. Pour vous, généreux Abradate,
Jouissez d'un bonheur par ma mort affermi;
Enfin, souvenez-vous que je meurs vôtre Ami.

ABRADATE.

Ah, Seigneur ! je voudrois par tout mon sang....

TIRIDATE.

Ce zele
Fait rougir un Ami qui vous fut infidelle.
Je ne merite pas des soins si genéreux.
Je meurs; par mon trépas, vous vivrez tous heureux.
Conservez seulement une indigne memoire
D'un Prince infortuné, qui s'immole à sa gloire;

Je

Je n'exige plus rien. Cher Mitrane, aide-moi ;
Dans mes derniers momens, je ne veux voir que toi.

ARSACE.

Ah Dieux !

ARTABAN.

Que ſe le plains !

TALESTRIS.

Que ſa perte m'accable !

ABRADATE.

Quel bonheur à ce prix peut nous être agréable ?

FIN.





LE IALOUX DESABUSE

G. S. del.

LE
JALOUX DÉSABUSÉ,
COMEDIE.



ACTEURS.

DORANTE, Mari de Celie.
CELIE, Femme de Dorante.
JULIE, Sœur de Dorante.
CLITANDRE, Cousin de Celie, & Amant de Julie.
ERASTE, Ami de Dorante & de Clitandre.
DUBOIS, Secretaire de Dorante.
JUSTINE, Suivante de Celie.
BABET, Suivante de Julie.
CHAMPAGNE, Valet de Clitandre.

La Scene est à Paris, dans la maison de Dorante.



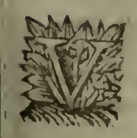
LE JALOUX DÉSABUSÉ, *COMEDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

JUSTINE, BABET.

JUSTINE.


Ous voilà donc venuë? Approchez; il est tems,
Que vous preniez de moi des avis importans.

BABET.

Vraiment c'est une grace, où je n'osois prétendre.

JUSTINE.

Fort bien: Mais avant tout commencez par m'apprendre
Vôtre âge & vôtre nom.

BABET.

Volontiers, j'y consens.
L'on m'appelle Babet. J'aurai bien-tôt vingt ans.

JUSTINE.

Ah quel âge charmant! Quel Païs est le vôtre?

BABET.

Paris: & vous & moi n'en connoissons point d'autre.
Par un heureux destin je viens servir ici.

JUSTINE.

Connoissez-vous le train de cette maison-ci?
De quel air on y vit, & quel homme est Dorante?

BABET.

Je sçai qu'il a du moins vingt mille écus de rente,
Qu'il est Homme de Robe.

JUSTINE.

Et sur ce fondement
Peut être pensez-vous qu'il vit obscurément?
Et que de ses pareils l'austere œconomie,
Exerce incessamment toute sa prud'hommie,
Qu'il excelle dans l'art de vivre à peu de frais,
Qu'avec le jour naissant il s'enferme au Palais,
Qu'à ce triste devoir son ame est asservie,
Et qu'à l'amour du bien, il immole la vie?
Point du tout. C'est un homme amoureux du plaisir,
Ennemi du travail, toûjours plein de loisir,
Méprisant ses égaux, & depuis son enfance,
Nourri dans le repos, dans la magnificence,
Cherchant les Courtisans & les Gens du bel air,

Imitant leur exemple, & les traitant du pair.
Il chasse, il court le Cerf, est homme de Campagne,
Aime le jeu, la table & le vin de Champagne;
Décide & parle haut parmi les Beaux Esprits,
Impose, plaît, commande aux Belles de Paris,
D'habits tout galonnez remplit sa Garderobe,
Et n'a rien en un mot du mêtier que la Robe.

BABET.

Qu'il porte rarement.

JUSTINE.

On ne le peut pas moins.
Pour sa Femme Celie, à qui je rends mes soins...

BABET.

Eh bien?

JUSTINE.

Ses ennemis disent qu'elle est coquette,
Que toûjours ses regards tentent quelque defaite.
Cependant ils ont tort: Mais elle ne haït pas
La louange & l'encens qu'on donne à ses appas;
Elle s'en applaudit dans le fond de son ame;
Elle a de la vertu, mais elle est belle & Femme;
Elle aime à plaisanter, à sourire en passant;
Elle a l'accueil flateur, le coup d'œil caressant,
Et croit, lorsque le cœur est en effet fidele,
Qu'un souris, qu'un regard n'est qu'une bagatelle.

BABET.

Une Femme ainsi faite est un terrible écueil.

JUSTINE.

Ah! que souvent Celie a confondu l'orgueil
De ces Héros d'Amour remplis de confiance!
J'en ai vû qui, flattez d'une ferme esperance
De trouver ce moment qui couronne l'Amour,
Furent après six mois comme le premier jour.

BABET.

J'en suis persuadée: Et la Sœur de Dorante,
Julie, à qui le sort me donne pour Suivante,

Quel eſt ſon caractere?

JUSTINE.

Elle a de la douceur,
Des appas.

BABET.

Croïez-vous qu'elle ait donné ſon cœur?
Qu'elle aime?

JUSTINE.

En arrivant c'eſt vouloir trop apprendre,
Dame!

BABET.

Beaucoup de gens m'ont parlé de Clitandre.

JUSTINE.

Qu'eſt-ce qu'on vous a dit?

BABET.

Qu'il frequentoit ceans,
Et que Julie & lui s'aimoient depuis deux ans.

JUSTINE.

Mes yeux n'ont point encor découvert ce myſtere.

BABET.

Ne vous deffendez pas, & ſoïez plus ſincere.
Prétendez-vous cacher leur Amour à ma foi?
Dès ce jour l'un & l'autre auront beſoin de moi.

JUSTINE.

Ah! vous n'en étes pas à vôtre apprentiſſage.

BABET.

J'espere par vos ſoins d'en ſçavoir davantage.

JUSTINE.

Vous n'en ſçavez que trop: mais croïez néanmoins
Que Clitandre en effet eſt digne de vos ſoins,
Qu'il eſt doux, obligeant, genereux, magnifique.

BABET.

J'entens. Eloquemment vôtre éloge s'explique.

JUSTINE.

Eraſte ſon Ami, qui ſuit toûjours ſes pas,
Merite auſſi qu'on l'aime & qu'on en faſſe cas.

Quand

Quand vous les aurez vûs, ils vous plairont ſans
doute:
Mais voici le grand point. Vous révez?

BABET.

Non. J'écoute.

JUSTINE.

Si Dorante jamais va vous interroger,
Si de gre, ſi par force il veut vous engager
A lui développer les ſecrets de Madame,
A veiller ſur les pas de ſa Sœur, de ſa Femme,
Gardez-vous bien ſurtout...

BABET.

Veine précaution!
Le menſonge eſt vertu dans cette occaſion.
Qui ne ſçait quel parti doit prendre une Suivan-
te,
Dont le premier devoir eſt d'être confidente?
Ce ſeroit dans Paris un monſtre à faire peur,
Qu'une qui trahiroit Madame pour Monſieur.

JUSTINE.

Pardonnez ſi j'ai fait un discours inutile;
A vous voir j'ai bien crû que vous étiez
habile:
Mais je ne penſois pas que ce fût à ce point;
Vous répondez à tout, & ne balancez point;
Mais il eſt tard: Allez trouver vôtre Maîtreſſe,
Et pour la bien coeffer, redoublez vôtre adreſ-
ſe.

BABET.

J'y vais.

SCENE II.

JUSTINE *ſeule.*

Quelle ruſée! ô ſiecle! ô tems! ô
mœurs!

Tremblez Hommes, tremblez, j'approuve vos terreurs;
La Femme la plus ſimple a l'art de vous ſurprendre,
Et toûjours... Mais voici le Valet de Clitandre.

SCENE III.

JUSTINE, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Bon jour, Juſtine.

JUSTINE.

Eh bien, Champagne, que dit-on?
Ton Maître eſt-il content de nôtre invention?
En attend-il l'effet que j'oſe m'en promettre?

CHAMPAGNE.

Je ne ſçai. Tu pourras l'apprendre par la Lettre
Qu'il écrit à Julie. Eſt-il jour là-dedans?

JUSTINE.

Non.

CHAMPAGNE *lui donnant la Lettre.*

Tiens, tu la rendras quand il en ſera tems.
A ne te point mentir cet Amour de mon Maître,
Tous ſes ſoins empreſſez...

JUSTINE.

Te fatiguent peut-être?

CHAMPAGNE.

Tu l'as dit. Eſt-il rien de plus triſte en effet?
Toûjours ſans aucun fruit filer l'Amour parfait.

JUSTINE.

Julie aime Clitandre, & d'un ardeur fidelle.

CHAMPAGNE.

Eh morbleu, s'il eſt vrai, que ne l'épouſe-t-elle?

JU-

JUSTINE.

Tu parles comme un sot.

CHAMPAGNE.

Grand merci. Mais pourquoi
Le fait-elle languir sans lui donner la foi ?

JUSTINE.

Ignores-tu qu'il faut que son Frere y consente ?

CHAMPAGNE.

Elle ne fera rien sans l'avis de Dorante ;
Je la garantis Fille encore à soixante ans.

JUSTINE.

D'où vient ?

CHAMPAGNE.

Donnera-t-il quatre cens mille francs ?
On garde avec plaisir une pareille somme.
S'en dépouillera-t-il en faveur d'un autre Homme ?
S'il en est, comme on dit, le juste possesseur
Jusqu'au jour où l'Hymen engagera sa Sœur.

JUSTINE.

Telle fut à la mort la volonté du Pere.

CHAMPAGNE.

Ce Pere en sentimens ne se connoissoit guere,
S'il crut que l'interêt cedant à l'amitié,
Dorante de ses Biens quitteroit la moitié.

JUSTINE.

Sans doute à l'y forcer nous aurons de la peine.
Mais ai-je encor formé quelque entreprise vaine ?
Grace au Ciel, mes projets ont toûjours réüssi ;
Et j'aurai le plaisir d'achever celui-ci.
Oui, j'ai juré d'unir Clitandre avec Julie ;
J'ai le secours d'Eraste, & celui de Celie.
Je tiendrai ma parole, ou bien bien je perirai.

SCENE IV.

JUSTINE, CHAMPAGNE, DUBOIS.

DUBOIS *dans sa Coulisse.*

QUand Monsieur sera prêt je vous avertirai :
Voilà pour vous servir tout ce que je puis faire.

CHAMPAGNE.

Avec qui parlez-vous, Monsieur le Secretaire?

DUBOIS.

Avec un bon Normand qu'on met au desespoir.
Il poursuit un Arrêt qu'il ne sçauroit avoir.
J'ai honte en verité de le voir tant remettre.

JUSTINE *à Champagne bas.*

Songe à l'entretenir. Je vais rendre ta Lettre,
Et chercher la réponse.

SCENE V.

DUBOIS, CHAMPAGNE.

DUBOIS.

A Ce qui me paroît,
Tu t'introduis ceans par un fort bon endroit.
Franc Messager d'Amour, tu prétends....

CHAMPAGNE.

Qu'est-ce à dire?

DUBOIS.

Les gens de ton métier craignent peu la satire :
Ils

Ils vantent leurs talens au lieu de les cacher.
Va, ne te fâche point.

CHAMPAGNE.

Eh pourquoi me fâcher?
Ma foi, Monsieur Dubois, mon métier vaut le vôtre.

DUBOIS.

Témeraire, oses-tu comparer l'un à l'autre?

CHAMPAGNE.

Je gagne plus que vous, j'en suis sûr.

DUBOIS.

Je le croi.
Un Manœuvre à present doit gagner plus que moi.

CHAMPAGNE.

D'où vient?

DUBOIS.

Nôtre Patron, morbleu! ne veut rien faire.
J'attends depuis un an qu'il rapporte une affaire.
Je ne puis l'obtenir.

CHAMPAGNE.

Le travail lui fait peur?

DUBOIS.

Non, non, je l'ai gueri de la commune erreur.
Je lui dis chaque jour : Si vous vouliez me croire,
Que vous auriez, Monsieur, & de biens & de gloire!
Sans peine, sans travail, sans incommodité,
Que vous seriez bientôt un Juge redouté!
Perdez vôtre Air de Cour, quittez ces Cotteries,
Où l'on ne pense rien que des badineries.
Un air plus sérieux convient à vôtre etat,
La mine fait souvent le quart d'un Magistrat.
Reformez vôtre habit, rendez-le plus modeste;
Soïez fier, grave, dur, & je réponds du reste.
De la main du Greffier je prendrai les Procez;

Je m'en instruirai seul, j'en ferai les extraits.
J'aurai le soin sur tout de vous les bien écrire;
Et vous ne prendrez, vous, que celui de les
lire;
Je ne vous trompe point. Regardez Ariston,
On l'estime par tout comme un autre Caton.
La Province le craint; la Cour le considere;
Cependant son merite est dans son Secretaire.

CHAMPAGNE.

Que dit-il à cela?

DUBOIS.

Rien. Il a trop de tort.

CHAMPAGNE.

Ma foi vous etes mal, & je plains vôtre sort.

DUBOIS.

Ah! si Monsieur son Pere, helas! vivoit encore,
Il l'accoûtumeroit au travail qu'il abhorre.
Que Dieu donne à son ame une éternelle paix!

CHAMPAGNE.

C'étoit donc un maître homme?

DUBOIS.

Il ne dormoit jamais,
Soigneux, entreprenant, avide, infatigable.
Je doute que le Ciel en redonne un semblable.
Le Palais retentit encor de ses exploits:
Il regagna le prix de sa Charge en six mois.

CHAMPAGNE.

Diantre!

DUBOIS.

Aussi laissa-t-il des richesses immenses:
Et son Fils les consume en de foles dépenses.
Hélas! si le bon homme eût prévû ce malheur,
Sur l'heure il seroit mort de rage & de douleur:
Mais ainsi va le monde.

CHAMPAGNE.

Un jour viendra peut-être,
Où vous verrez son Fils....

SCE-

SCENE VI.

JUSTINE, DUBOIS, CHAMPAGNE.

JUSTINE *donnant un billet à Champagne.*

ADieu, dis à ton Maître,
Qu'on n'a de tous ces Vers vanté que le Sonnet,
Et qu'on feroit ravi de fçavoir qui l'a fait.

CHAMPAGNE.

Serviteur.

SCENE VII.

JUSTINE, DUBOIS.

DUBOIS.

LE détour mérite qu'on le louë.
J'en attendois de vous un meilleur, je l'avouë.
C'étoit donc là des Vers? Vous moquez-vous de moi?
Il faut ou plus d'esprit, ou plus de bonne foi.

JUSTINE *à part.*

Je voudrois bien gagner ce maudit Secretaire.

DUBOIS.

Que marmotez-vous là, la Belle?

JUSTINE *à part.*

Comment faire?
Secretaire, Gréffier, Procureur, ni Sergent,

N'ont jamais pû, dit-on, tenir contre l'argent;
Seroit-il le premier?

DUBOIS *à part.*

Fidelle à sa Maîtresse,
Elle a crû m'abuser avec ce tour d'adresse.

JUSTINE *à part.*

Que rumine-t-il là?

DUBOIS *à part.*

Ne pourrai-je jamais
Obtenir d'être admis dans leurs conseils secrets?
Que lui dire?

JUSTINE *à part.*

Je veux faire un coup de ma tête.

DUBOIS *à part.*

Je sens je ne sçai quoi qui m'étonne & m'arrête.

JUSTINE *à part.*

Tout coup vaille: parlons, je ne puis reculer.

DUBOIS *à part.*

Avançons: un grand cœur ne doit jamais trembler. *

JUSTINE.

Hai! pardon.

DUBOIS.

De quel trouble étes-vous donc pressée?

JUSTINE.

Mais vous, sur quel objet portiez-vous la pensee?
Vous étiez en secret puissamment agité:
De grace contentez ma curiosité.

DUBOIS.

Je ne pensois qu'à vous.

JUSTINE.

A moi?

DUBOIS.

Je vous le jure.

JU-

* *Chacun s'avance de son côté. Ils se rencontrent nez à nez.*

JUSTINE.

Je ne penſois qu'à vous auſſi, je vous aſsûre.

DUBOIS.

Quelle rencontre!

JUSTINE.

Après quelque reflexion
Sur le malheur du monde & ſa confuſion:
Car vous devez ſçavoir que j'excelle en Morale.
Par quel ordre cruel, par quelle loi fatale,
Me diſois-je à moi-même, eſt-il donc arrêté
Qu'on ne trouve par tout que contrarieté?
Pourquoi des gens ſenſez que le deſtin aſſemble,
Ne s'accordent-ils pas pour vivre heureux enſemble?

DUBOIS.

Je penſois juſtement ce que vous avez dit.

JUSTINE.

Par exemple; Dubois, diſois-je, a de l'esprit;
Tout le monde connoît ſes talens, ſa prudence.
S'il vouloit avec nous être d'intelligence,
Rien ne troubleroit plus nos innocens plaiſirs,
Et l'on voudroit en vain contraindre nos deſirs:
Cependant comme il eſt l'espion de Dorante,
Que nous craignons ſes yeux, & ſa langue piquante,
Qu'à nous garder de lui nous travaillons toûjours,
Il empoiſonne ſeul le bonheur de nos jours.

DUBOIS.

Et moi, je me diſois: ſe peut-il que Juſtine,
Que l'on vante par tout, & que l'on croit ſi fine,
Juge aſſez mal des gens pour ne pas préſumer,
Qu'un homme tel que moi ne doit point l'allarmer?
Que mes ſoins, mes emplois, ma longue experience
M'ont acquis dans le monde aſſez de connoiſſance,

Pour m'avoir convaincu qu'il faut fermer les
yeux,
Et tirer le rideau ſur ce qu'on voit le mieux ;
Sur tout, lors qu'il s'agit de la paix d'un menage
Qu'on trouble ſans retour par le plus foible ombrage ?

JUSTINE.

Il faut que je lui parle à ce Monſieur Dubois,
Et que je ſçache au moins s'il entend le François,
Ai-je dit. Il ſe plaint qu'il demeure inutile,
Qu'il meurt dans le loiſir d'une Charge ſterile.
L'Emploi de Secretaire eſt mince chez Monſieur;
Il ne tiendra qu'à lui d'en avoir un meilleur.
Je l'en revêtirai ; j'en répons ſur mon ame ;
Il gagnera bien plus à l'être de Madame.

DUBOIS.

C'en eſt trop, ai-je dit. Changeons nôtre deſtin;
Allons trouver Juſtine ; Expliquons-nous enfin.
Faiſons-lui concevoir qu'un homme de ma ſorte
Sent toûjours vers le bien une ardeur qui l'emporte :
Que pour en acquerir, & pour le contenter,
Il n'eſt aucun emploi qu'il ne veuille accepter :
Qu'en me formant le Ciel m'inspira cette envie,
Qui ne peut de mon cœur ſortir qu'avec la vie.

JUSTINE.

Ainſi ſans le ſçavoir nous nous entretenions.

DUBOIS.

Et voïez cependant comment nous raiſonnions.

JUSTINE.

On ne peut pas plus juſte, & nôtre intelligence
Me donne deſormais une entiere eſperance.
Parle ; car entre nous il n'eſt plus de façons :
Monſieur ſoupçonne-t-il ce que nous lui braſſons ?
Eſt-il content de moi, de ſa Sœur, de ſa Femme ?
Car tu n'ignores rien des ſecrets de ſon ame.

DU-

DUBOIS.

Oui, toûjours avec moi ſon cœur s'eſt épanché;
Sur cet article ſeul il s'eſt encor caché;
Je ne ſçai rien.

JUSTINE.

Bon, bon.

DUBOIS.

Non. La peſte me tuë.
De quelques ſoins pourtant ſon ame eſt combattuë :
Car depuis quelques jours il fait de grands ſoupirs,
Et ſemble avoir perdu ſon goût pour les plaiſirs:
Mais ſi le mal qu'il ſent redouble ſes atteintes,
Il me viendra bientôt faire entendre ſes plaintes.
Je n'en ſçaurois douter.

JUSTINE.

C'eſt là que je l'attens:
Et pour t'inſtruire à fonds de ce que je prétends;
Il faut que dès l'inſtant ſans aucun artifice,
De tout vôtre entretien, ton rapport m'éclairciſſe;
Que ce qu'il t'aura dit, je l'apprenne de toi.

DUBOIS.

Mais ne ſçaurai-je pas pourquoi cela?

JUSTINE.

Pourquoi?
Pour choiſir là-deſſus la route qu'il faut prendre,
Dans le deſſein d'unir Julie avec Clitandre,
Et d'obtenir l'aveu de Dorante.

DUBOIS.

Vraiment
Si tu crois les unir par ſon conſentement,
Tu t'abuſes: jamais il n'y voudra ſouſcrire.

JUSTINE.

Promets-moi ſeulement de te laiſſer conduire:
Le reſte me regarde. Adieu. Mais à propos
Il eſt bon de te dire encore quatre mots.
Clitandre au poids de l'or veut païer tes paroles,

Et les taxe, dit-il, à quatre cens pistoles.

DUBOIS.

C'est parler comme il faut.

JUSTINE.

Sur ce pied-là je croi
Que sans trop me flater, je puis compter sur toi.
Touche-là : Jure-moi que tu seras fidelle.

DUBOIS.

Oui, ma foi. Tu peux tout attendre de mon zele...

JUSTINE.

Va donc. De ton secours puissions-nous profiter!
Toutefois sans fraïeur je ne puis te quitter :
Je croi voir sur ton front, quand je le considere,
D'un hardi scelerat le parfait caractere :
Doit-on croire aux sermens d'un homme de Palais?

DUBOIS.

Oui, quand ce qu'il promet flatte ses interêts.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE I.

DUBOIS *seul.*

C'Eſt aſſez, ce me ſemble, eſtimer mes paroles,
Que d'en fixer le prix à quatre cens piſtoles.
Quel mêtier que celui de ſervir un Amant !
On a fort peu de peine & beaucoup d'agrément.
Que ne l'ai-je ſuivi dès ma tendre jeuneſſe ?
Je renonce au Palais, qui m'occupoit ſans ceſſe ;
Je ne veux de mes jours voir Greffe ni Procès.
Mais nos ſoins ſeront-ils ſuivis d'un bon ſuccès ?
Le chagrin de Monſieur à toute heure s'augmente ;
Peut-être. . . .

SCENE II.

DORANTE, DUBOIS.

DORANTE *entre, en rêvant profondément.*

QUel effort faudra-t-il que je tente?

DUBOIS *à part.*

Je l'entens. Qu'a-t il dit? Qu'il paroît agité!

DORANTE *à part.*

Déplorable embarras! fatale extrêmité!
Ciel! daigne me montrer ce qu'il faut que je fasse.
Hélas!

DUBOIS *à part.*

Qu'il vient de faire une étrange grimace!
Que l'état de son cœur est bien peint dans ses yeux!
Il ne voit rien: Il croit être seul en ces lieux.

DORANTE.

Il l'apperçoit.

Mais.... ah! c'est toi, Dubois.

DUBOIS.

Oui, Monsieur, c'est moi-même
Qui sens, je vous le jure, une douleur extrême,
Quand je vous vois en proie à ces mortels ennuis.

DORANTE *à part.*

Dois-je lui confier le desordre où je suis?

DUBOIS.

Je n'ose pénétrer quel en est le mystere.

DORANTE *à part.*

Oui, parlons: mon tourment se redouble à le taire:
Il est prudent, discret, ferme en mes intérêts.

A

A Dubois.

Tu me crois donc en proie à des chagrins secrets?

DUBOIS.

Voudriez-vous, Monsieur, dissimuler encore?

DORANTE.

Non: Et c'est dans mes maux tes conseils que j'implore.
Mon Pere fit long tems l'épreuve de ta foi;
Et pour me consoler je ne sçache que toi.

DUBOIS *à part.*

Que diable est tout ceci?

DORANTE.

Tu vois que ma tristesse
A changé mon humeur, & m'accable sans cesse:
Rien de ce que j'aimois ne flâte mes desirs;
Et le sort m'a donné, pour finir mes plaisirs,
Un bourreau de mes jours, un tyran de mon ame.

DUBOIS.

Quel est-il ce tyran, ou ce bourreau?

DORANTE.

Ma Femme.

DUBOIS.

Vôtre Femme, Monsieur?

DORANTE.

Tu n'en dois plus douter.
Elle me cause un mal que je ne puis dompter.
Je suis desesperé.

DUBOIS.

Vous est-elle odieuse?

DORANTE.

Ah plût au Ciel! Ma vie en seroit plus heureuse:
Mon cœur pour mon malheur s'en est laissé charmer;
Et je ne souffre, hélas! que pour la trop aimer.

DUBOIS.

En seriez-vous jaloux?

DORANTE.

Jusqu'à la frenesie.

DU-

DUBOIS.

Vous, Monsieur? vous frappé de cette fantaisie!
Vous, contre les jaloux déclaré hautement?

DORANTE.

Et c'est de là que vient mon plus cruel tourment:
Quand j'entrai dans le monde, une pente fatale
M'entraîna dans le cours de la grande cabale;
Ceux qui la composoient m'instruisant tous les jours,
J'eus bientôt attrapé leurs airs & leurs discours.
J'occupai mon esprit de leurs vaines pensées;
Et blâmant du vieux tems les maximes sensées,
J'en plaisantois sans cesse, & traitois de Bourgeois
Ceux qui suivoient encor les anciennes loix.
Quel est l'homme, disois-je, en faisant l'agréable,
Qui garde pour sa Femme un Amour veritable?
C'est aux petites gens à nourrir de tels feux.
Ah! si l'Hymen jamais m'enchaîne de ses nœuds,
Loin que l'on me reproche une pareille flamme,
Que je voudrai de bien aux Amans de ma Femme!
Que ne croirai-je point devoir à leur Amour,
S'ils peuvent loin de moi l'amuser tout le jour?

DUBOIS.

Et pourquoi teniez-vous cet imprudent langage?

DORANTE.

Morbleu, pour imiter les gens du haut étage,
De qui les sentimens ou faux ou trop outrez
De la droite raison sont toûjours égarez.
Connu sur ce pied-là, pour plaire à ma Famille,
Je m'engage; j'épouse une petite Fille,
De qui l'air enfantin, & l'ingénuité
Ne prenoient sur mon cœur aucune autorité:
Je crus la voir toûjours avec indifference:
Malheureux! de ses traits j'ignorois la puissance.
Sa beauté s'est accruë; & sa possession,
Loin de me dégoûter a fait ma passion.

DU-

DUBOIS.

Vous y voilà donc pris?

DORANTE.

Je n'ai connu ma flamme,
Qu'aux mouvemens jaloux qui déchirent mon ame:
De ce trouble ſecret je me ſuis allarmé;
Et j'ai douté long-tems que mon cœur fût charmé;
Mais enfin j'ai ſenti toute mon infortune.
Je crains tous mes Amis: leur aſpect m'importune.
Je n'aſpirois jadis qu'à les avoir chez moi;
Leur préſence aujourd'hui m'y donne de l'effroi.
Pourquoi faut-il auſſi qu'un ridicule uſage,
Souffre des Etrangers au milieu d'un Ménage?
Sages Italiens, que vous avez raiſon!
Vingts Fainéans ſans ceſſe aſſiegent ma Maiſon;
Ils content devant moi des douceurs à Celie.
L'un dit qu'elle a bon air, l'autre qu'elle eſt polie;
Celui-ci, que ſes yeux ſont faits pour tout charmer,
Que ſa grace jamais ne ſe peut exprimer;
Celui-là de ſes dents vante l'ordre agréable.
Enfin tous à l'envi la trouvent adorable.
Et la fin d'un diſcours qui me perce le cœur,
Eſt toûjours emploïée à louer mon bonheur.

DUBOIS.

Il eſt vrai. C'eſt ainſi que la choſe ſe paſſe.

DORANTE.

Ils portent bien plus loin leur indiſcrete audace:
Ils viennent la chercher au ſortir de ſon lit;
Chacun fait là briller ſes ſoins & ſon eſprit:
Ce ne ſont que bons mots, que jeux, que railleries,
Que ſignes, que coups d'œil, & que minauderies.
Ma Femme reçoit tout d'un eſprit fort humain,
Et je voi quelquefois qu'on lui baiſe la main.

DU-

DUBOIS.

On a tort.

DORANTE.

Cependant il faut que je l'endure,
Et le Public rira ſi ma bouche en murmure;
Si je montre l'ennui que mon cœur en reçoit,
Les enfans dans Paris me montreront au doigt;
Et traité de bizarre & d'Epoux indocile,
Je ſerai le ſujet d'un heureux Vaudéville.
Ah! François, qu'à bon droit les autres Nations
Regardent en pitié toutes vos actions;
Et blâmant vôtre eſprit de Mode & de Cabale,
Condamnent juſtement vôtre fauſſe Morale!

DUBOIS.

Belle reflexion!

DORANTE.

Ce n'eſt pas encor tout;
Et l'on mettra bientôt ma patience à bout,
Si je ne vois ceſſer les manieres d'Eraſte.
Il cajole Celie, & le fait avec faſte:
Il veut que je le voie; il paroît l'affecter:
Elle flate ſes vœux, loin de les rejetter.
Ils m'en ont convaincu. Dis-moi, que dois-je faire?
Parlerai-je à ma Femme? ou faudra-t-il me taire?
Quand je veux avec elle entamer ce discours,
La honte que je ſens m'en empêche toûjours.
Je crains de lui montrer jusqu'où va ma foibleſſe;
J'en rougis.

DUBOIS.

Vous penſez avec délicateſſe,
Et vous étes, Monſieur, dans un étrange cas.

DORANTE.

Elle ira ſon chemin ſi je ne parle pas.

DUBOIS.

C'eſt ſans difficulté.

DORANTE.

Si je parle au contraire,
Et que comme un Mari ne persuade guere,
Mes leçons dans son cœur ne fassent aucun fruit,
A quelle extremité serai-je alors réduit ?
De souffrir un mépris si cruel pour ma flâme ?
Ou bien de maltraiter, ou de quitter ma Femme ?

DUBOIS.

J'y trouve, comme vous, un embarras égal.
Comment donc gouverner un semblable animal ?
N'importe. Expliquez-vous, Monsieur, avec Celie.
La vertu dans son ame est si bien établie,
Je le dis sans vouloir vous faire un compliment,
Que vous n'en recevrez que du contentement.
On obtient quelquefois plus qu'on n'ose prétendre ;
Et pour gagner sa cause, il faut la faire entendre.

DORANTE.

Oui. Je veux m'éclaircir avec elle aujourd'hui :
C'est cacher trop long-tems ma peine & mon ennui.
C'est ici qu'elle vient sortant de sa toilette.
Donne à nôtre entretien la fin que je souhaite,
O Ciel ! J'entends du bruit ; je la vois ; laisse-nous.

SCENE III.

DORANTE, CELIE.

DORANTE *à part.*

QUi ne feroit trompé par ce maintien si doux?
Croiroit-on à la voir avec cet air modeste
Qu'au repos de mes jours elle fût si funeste?
Cependant Dieu le sçait : mais par où commencer?
Je tremble....

CELIE *à part.*

Mon abord semble l'embarasser.

DORANTE *à part.*

Qu'on épouse de soins lorsqu'on prend une Femme!

à Celie.

Poursuivons toutefois. Allons; Bon jour, Madame.

CELIE.

Bon jour, Monsieur.

DORANTE *à part.*

Il faut lui cacher mon chagrin.

à Celie.

Vous vous étes levée aujourd'hui bien matin.

CELIE.

Un moment après vous je me suis éveillée,
Et dans le même tems je me suis habillée.

DORANTE.

Alliez-vous sortir?

CELIE.

Non.

DORANTE.

Voudrez-vous donc souffrir

Que

Que mon cœur à vos yeux ose se découvrir?
Que tous mes sentimens puissent ici paroître:

CELIE.

En pouvez-vous douter? n'étes-vous pas le Maître?

DORANTE.

Pendant nôtre entretien souvenez-vous au moins,
Que vous étes l'Objet de mes plus tendres soins;
Que sans cesse pour vous, je soûpire & je brûle.

CELIE *à part.*

Quelle sera la fin d'un pareil préambule?

DORANTE.

Non, il n'est point d'Epoux qui jusques à ce jour,
Ait senti pour sa Femme un si parfait Amour.

CELIE.

Je le crois. Je vous suis tout à fait obligée.

DORANTE.

Mais plus dans cet Amour mon ame est engagée,
Plus elle est exposée à de troubles secrets.
Quelquefois on se livre à d'éternels regrets,
Lorsqu'alterant la paix d'un heureux Mariage,
à part.
On permet... Que je jouë un triste personnage!

CELIE.

En verité, Monsieur, je ne vous entends point.

DORANTE.

Les gens les plus sensez s'abusent sur ce point:
On se laisse à la fin séduire à l'apparence,
Jusques à condamner la plus pure innocence.
Ainsi lorsqu'une Femme a soin de son honneur,
C'est peu que sa vertu réponde de son cœur;
Elle agit au dehors avec tant de sagesse,
Qu'elle n'y montre rien dont le Public se blesse,

Et toûjours attentive à ces ſoins importans,
Brave la calomnie, & les discours du tems.

CELIE.

Avec tous ces détours que voulez-vous me dire?

DORANTE.

Ce qu'un ardent Amour me découvre & m'inspire.
Vous étes fort aimable, & je vois chaque jour
Mille gens empreſſez à vous faire la cour;
Ils ne vous quittent point; & leur galanterie,
Puisqu'il faut m'expliquer, paſſe la raillerie;
Toutes les libertez qu'ils prennent avec vous
Marquent....

CELIE *riant.*

Qu'il vous ſied mal de faire le jaloux!

DORANTE.

Comment?

CELIE *riant.*

Vous n'avez pas de grace à le paroître.

DORANTE *au desespoir.*

Quoi, vous ne croïez pas?...

CELIE *riant.*

Non, cela ne peut être.

DORANTE.

Mais je vous dis pourtant la pure verité.

CELIE *riant toûjours.*

Vous avez trop de ſens; j'ai trop peu de beauté.

DORANTE.

Je ne m'attendois pas à la plaiſanterie.
Morbleu! c'en eſt aſſez pour me mettre en furie.
Madame, on ne rit point ſur un pareil ſujet.

CELIE *avec fierté & en colere.*

Ah! c'eſt donc tout de bon. Cependant qu'ai-je fait?
Qui cauſe, je vous prie, un ſoupçon qui m'offenſe?
Voïons?

DO-

DORANTE.

Ne sçauriez-vous parler sans violence?
Car enfin mon dessein n'est pas de vous fâcher.

CELIE.

Mais encor qu'est-ce donc qu'on me peut reprocher?

DORANTE.

Les assiduïtez d'Eraste, de Clitandre,
De Cleon....

CELIE.

A vous seul vous devez vous en prendre.
Des trois les deux m'étoient tout-à-fait inconnus.
Et conduits par vous-même ils sont ici venus.

DORANTE.

Il est vrai.

CELIE.

Pour Clitandre, il en veut à Julie;
Et le sang, dont le nœud l'un & l'autre nous lie
Fait que dès le berceau nous nous aimons tous deux.

DORANTE.

Le Cousin le plus proche est le plus dangereux.
En un mot leurs discours, leurs soins & leurs manieres
Depuis un certain tems ne me conviennent gueres.
Ils sont toûjours ceans, vont vous voir dans le lit;
Est-ce entre-nous, Madame, ainsi qu'on se conduit?
Devriez-vous souffrir de semblables visites?

CELIE.

Mais vous, pensez vous bien à ce que vous me dites?
Ne vous souvient-il plus avec quelle chaleur
A d'autres sentimens vous disposiez mon cœur?
Quand dans les premiers jours de nôtre Mariage,

Je n'oſois regarder vos Amis au viſage,
Et que pour eviter leur vûë & leurs diſcours,
Seule en mon Cabinet je m'enfermois toûjours:
Madame, diſiez-vous, vivez d'autre maniere:
Vous êtes trop farouche, & trop particuliere:
Recevez autrement tous les gens que je voi,
Et n'effarouchez point ceux qui viennent chez moi;
Rendez à mes Amis ma Maiſon agréable,
Ou le ſejour pour moi n'en eſt plus ſupportable.
En me parlant ainſi vous me les ameniez,
Juſqu'en mon Cabinet vous les introduiſiez.
Meſſieurs, ajoûtiez-vous, divertiſſez Madame:
Je ſors; excuſez-moi. Je vous laiſſe ma Femme.
Sur cette confiance ils ſont venus me voir.
J'ai fait ce que j'ai pû pour les bien recevoir;
Et pour vous obeïr j'ai ſuivi vos maximes.
Si vous vous en plaignez, Monſieur, ce ſont vos crimes.

DORANTE *à part.*

Avec quelle froideur elle voit mon chagrin!
A Celie.
Madame, j'avois tort; je le ſçai; mais enfin.
En faut-il moins calmer la douleur qui me preſſe?
Ecartez ces Objets de qui l'aſpect me bleſſe.

CELIE.

Mariez vôtre Sœur: c'en eſt un ſûr moïen:
Clitandre l'aime; il a du merite & du bien.
Preſſez leur Union. Bien-tôt cet Hymenée
Diſperſera les gens, dont vôtre ame eſt gênée.
Julie eſt riche & belle; ils veulent l'épouſer.
Croïez-moi.

DORANTE.

Ce moïen ſe peut-il propoſer?
Et ne voïez-vous pas par l'Hymen de Julie
D'un fort gros revenu ma Maiſon affoiblie?
Differons ce malheur; gagnons encor du tems.

Que

Que je vous doive enfin le repos que j'attens:
Chassez ces étourdis qui....

CELIE.

Chassez-les vous-même.

DORANTE.

Moi?

CELIE.

Sans doute. D'où vient cette surprise extrême?

DORANTE.

Moi? Je leur montrerois qu'ils m'ont rendu jaloux?

CELIE.

Eh bien donc. J'aurai soin de leur parler pour vous.

DORANTE.

Je ne puis que louer un si prompt sacrifice.

CELIE.

Eh quoi, ne faut-il pas que je vous obéïsse?

DORANTE.

Oui. Mais on ne fait pas toûjours ce que l'on doit.
Rien ne vaut le plaisir que mon ame reçoit.

CELIE.

Non, non. Ne doutez point, que je ne vous delivre
De tous ces importuns attachez à me suivre.

DORANTE.

Bon.

CELIE.

Je les instruirai de vos intentions.

DORANTE.

Comment?

CELIE.

Ils apprendront vos resolutions.
Je leur declarerai quel est vôtre scrupule.

DORANTE.

Vous voulez me charger d'un pareil ridicule?
C'est tout ce que je crains.

CELIE.

Comment faire autrement?

DORANTE.

Prendre ſur vous l'éclat de leur banniſſement,
Les fuir, les dégoûter enfin ſans me commettre.

CELIE.

Pour cela, c'eſt un point que je ne puis promettre.

DORANTE.

D'où vient ?

CELIE.

Je ne veux pas qu'on reproche à mon cœur
L'impertinent défaut d'une bizarre humeur :
Je ne veux point paſſer pour une extravagante:
J'eſtime ces Meſſieurs; & j'en ſuis fort contente.
Leur entretien me plaît ; je les ai bien reçûs ;
Je ne me ſçaurois pas dementir là-deſſus.

DORANTE.

Vous ne le ferez point?

CELIE.

Je vous le proteſte.

DORANTE.

Madame....

CELIE.

Eh bien Monſieur?

DORANTE.

Voïez....

CELIE.

Je vois de reſte.
Qu'eſt-ce ?

DORANTE.

Ah! j'ai mal connu vôtre perfide cœur.
Morbleu!

CELIE.

C'eſt donc ainſi qu'on m'outrage, Monſieur?
Allez. Loin de me faire une pareille offence,
Ne devriez-vous pas louer ma complaiſance?
Mais malgré tout cela je ferai mon devoir :
Comptez que ces Meſſieurs ne viendront plus me voir.

Les

Les voici. Je leur vais expliquer ce mystere.
Leur dire que vous seul....

DORANTE.

O Ciel! qu'allez-vous faire?
Madame, gardez-vous de leur parler de moi.

CELIE.

Non, ne m'arrêtez point: je le veux, je le doi.

DORANTE.

De mon ressentiment vous avez tout à craindre,
Si vous parlez.

CELIE *le regardant avec tendresse.*

Eh bien, il faut donc me contraindre.
Pour vous plaire, Monsieur, que ne ferois-je pas?

DORANTE *à part.*

La traîtresse!

SCENE IV.

DORANTE, CELIE, ERASTE, CLITANDRE, JUSTINE.

ERASTE *embrassant Dorante.*

CHez toi nous courons à grands pas.
Nôtre Ami, l'on ne peut, en quelque part qu'on aille,
Trouver pour le commerce un homme qui te vaille.
Clitandre te dira qu'hier en vingt endroits,
On loua ta maison d'une commune voix.
Ce n'est qu'ici qu'on goûte un plaisir veritable.

CLITANDRE.

Il n'est point dans Paris de lieu plus agréable.

CELIE.

Vous nous flatez, Messieurs.

CLITANDRE.

Non, Madame.

ERASTE.

Pour moi,
Quand je vous parle ainsi, c'est de fort bonne foi.

DORANTE.

Je vous suis obligé.

ERASTE *frappant sur l'épaule de Dorante.*

Nôtre Ami, tu sçais vivre.
Dans le monde tu sçais le parti qu'il faut suivre.
Je viens de chez Damon.

CLITANDRE.

L'impertinent jaloux!

ERASTE.

J'ai manqué, je l'avouë, à me mettre en courroux:
Il ne sçauroit souffrir qu'on regarde sa Femme:
Tous les soins qu'on lui rend, le percent jusqu'à l'ame.

JUSTINE.

Le fat!

ERASTE.

J'ai pris plaisir à le faire enrager.

JUSTINE.

Que c'est bien fait!

CELIE *regardant tendrement Dorante.*

Pourquoi ne le pas ménager?
Il faut avoir pitié du mal qui le devore.

ERASTE.

Il faut, quand on le peut, le redoubler encore.
Je gage que Dorante est de mon sentiment.

Le tirant par le bras.

Parle. Ne doit-on pas le faire?

DORANTE.

Assûrément...

A part.

Ciel!

CLITANDRE.

Un Mari jaloux eſt une ſotte bête.

DORANTE.

J'enrage!

ERASTE *riant.*

Lorſqu'il a ſes viſions en tête,
Et que l'on eſt témoin des chagrins qu'il reſſent,
C'eſt de tous les objets le plus divertiſſant.

DORANTE *à part.*

Je creve.

CELIE *riant.*

Il eſt certain qu'il donne bien à rire.

DORANTE *à part.*

La coquine! elle penſe à mon ſecret martyre,
Et rit de tous les maux qu'elle me fait ſouffrir.

CELIE.

Mais, Eraſte, un jaloux ne peut-il ſe guerir?

ERASTE.

Oh non; la jalouſie eſt un mal incurable.
Et ſans-doute de tous le plus inſupportable.

JUSTINE.

Que vous le peignez bien!

DORANTE *à part.*

Je n'y puis plus tenir.
Serviteur.

ERASTE.

Quoi tu ſors?

DORANTE.

Non. Je vais revenir.

SCENE V.

CELIE, ERASTE, CLITANDRE, JUSTINE.

ERASTE.

Ou court-il ? que penser de cette promptitude ?

CLITANDRE.

Il m'a paru frappé de quelque inquietude.

JUSTINE.

Madame, vous riez ?

CLITANDRE.

De grace expliquez-vous.

CELIE.

Enfin nous le tenons

ERASTE.

Comment ?

CELIE.

Il est jaloux.
Bien loin de pénétrer nos secrets artifices,
Il croit que tous vos soins sont de vrais sacrifices,
Qu'Eraste, que Cleon m'aiment de bonne foi :
Tout ce qu'il voit enfin lui donne de l'effroi.
Il vient de me montrer les transports de son ame,
Ses soupçons, ses terreurs, son trouble...

JUSTINE.

Eh bien, Madame ?
Mes conseils sont-ils bons ? en doit-on faire cas ?

CELIE.

Assûrément.

JUS-

JUSTINE.

Allons. Ne nous relâchons pas.
Travaillons. Redoublons la ſoupçonneuſe crainte
Dont Monſieur vôtre Epoux a déja l'ame atteinte:
Qu'Eraſte ſur vos pas attaché chaque jour,
Lui faſſe voir pour vous un violent Amour.
Paroiſſez avec lui toûjours d'intelligence :
Emploïez de vos yeux l'éloquente ſcience.
Soutenez que tous ceux dont Dorante eſt jaloux
Viennent chercher ici ſa Sœur, & non pas vous;
Qu'elle ſeule eſt l'Objet de leur galanterie;
Et que pour les chaſſer, il faut qu'il la marie.
Je garantis dans peu Clitandre ſatisfait.

CLITANDRE.

Oui ſans doute; nos ſoins auront un prompt effet.
Madame, que j'aurai de graces à vous rendre!
Mon ſort eſt en vos mains, mon bonheur...

CELIE.

Mais Clitandre,
L'Amitié que le ſang a formée entre nous
Me fait bien hazarder pour Julie & pour vous.
Car, ſans être perfide enfin ni criminelle,
Je cauſe à mon Epoux une peine mortelle.
Me pardonnera t-il ſon trouble, ſa douleur?

JUSTINE.

N'eſt-il pas trop heureux de n'avoir que la peur?
Ah! combien de Maris de la plus haute claſſe,
Pour les mêmes terreurs voudroient être en ſa place!
Quelle ſera ſa joie au moment qu'il ſera
Hautement détrompé ſur les ſoupçons qu'il a?
Enfin ne doit-on pas punir ſon avarice,
Et de ſon procedé corriger l'injuſtice?
Quand, pour joüir d'un bien qui revient à ſa Sœur,
Il empêche un Hymen qui ſeroit ſon bonheur?

CELIE.

C'eſt trop.

CLITANDRE.

Trahirez-vous le beau feu qui me brûle ?
Et d'où peut aujourd'hui vous venir ce ſcrupule?
Vôtre Mere, & Damis l'Oncle de vôtre Epoux,
Dans ce juſte deſſein ſont d'accord avec nous.
Tout parle en ma faveur ; & tout contre Dorante.

CELIE.

Je crains de l'offenſer; mon devoir m'épouvante.
Je tremble à tout moment.

CLITANDRE.

Vous me deſeſperez:
Prenez pitié des maux qui me ſont preparez;
Madame, je mourrai ſi vôtre bonté ceſſe.

CELIE.

Eh bien jusqu'à la fin ſervons vôtre tendreſſe.
Allons trouver Julie, & lui faire ſçavoir
Que tout ſemble aujourd'hui répondre à nôtre espoir.

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.

SCENE I.

CLITANDRE, JULIE, BABET.

CLITANDRE.

ENfin, belle Julie, un destin favorable
Se prépare à finir le tourment qui m'accable.
Pour calmer ses soupçons, pour nous écarter tous,
Dorante permettra que je sois vôtre Epoux.
Quels transports dans mon cœur l'esperance fait naître!
Je ne puis les regler.

JULIE.

Vous vous flatez peut-être.
L'interêt pour mon Frere est un motif puissant.

CTITANDRE.

Le soin de son repos est encor plus pressant.
Il ne soûtiendra point une si rude atteinte;
Madame, esperons tout.

JU-

JULIE.

L'Amour cauſe ma crainte.
Pardonnez-la, Clitandre, à mon cœur agité:
J'aime trop pour ſentir quelque tranquillité.

CLITANDRE.

Que ne vous dois-je point après ce témoignage?
A quels ſoins desormais ce doux aveu m'engage?

JULIE.

Soïez tendre & conſtant: vous ne me devrez rien;
La Conſtance & l'Amour vous acquitteront bien.

BABET.

J'entens quelqu'un venir!

JULIE.

Seroit-ce point mon Frere?

BABET.

Je ne ſçai.

JULIE.

Voïez donc.

BABET.

Non. C'eſt ſon Secretaire.

SCENE II.

JULIE, CLITANDRE, BABET, DUBOIS.

DUBOIS *à Clitandre.*

ELoignez-vous d'ici; Monſieur vous ſurprendroit.
Il me ſuit, & viendra ſans doute en cet endroit.
Il n'eſt pas à propos qu'il vous rencontre enſemble.

JU-

JULIE.

Allez donc.

SCENE III.

JULIE, BABET, DUBOIS.

DUBOIS.

Je commence assez bien ce me semble,
Et pour être aprentif au mêtier que je fais,
J'y suis Grec, & rompu quasi comme au Palais.

JULIE.

Vous nous servez fort bien.

DUBOIS.

Quand je vous rends service,
Je défends l'innocence, & soûtiens la justice;
Car enfin n'est-ce pas un énorme attentat,
De vous faire observer un triste Celibat?

JULIE.

Vous êtes fou, je croi.

DUBOIS.

Je suis sage au contraire,
De vouloir vous venger de vôtre injuste Frere.
Nous en aurons raison dans peu de tems, je croi.

JULIE.

Tout de bon?

DUBOIS.

J'en suis sûr: mais on vient. Laissez-moi.

SCENE IV.

DORANTE, DUBOIS.

DORANTE.

JE n'en puis plus. Je souffre une peine effroïable,
Dubois.

DUBOIS.

D'où venez-vous, Monsieur?

DORANTE.

Je sors de table,
Je viens de la quitter sans avoir rien mangé.

DUBOIS.

Vous trouveriez-vous mal?

DORANTE.

Je suis pis qu'enragé.
Ma Femme m'assassine, & met tout en usage,
Pour me faire crever de dépit & de rage.

DUBOIS.

Comment?

DORANTE.

Je n'ai rien pû gagner sur son esprit:
Elle m'a chicané sur tout ce que j'ai dit;
Et s'armant d'artifice, ou de plaisanterie,
N'a traité mes chagrins que de bizarrerie.

DUBOIS.

Diantre!

DORANTE.

Nôtre entretien a très-mal réüssi.

DUBOIS.

Tant pis. Mais cependant que faire à tout ceci?

DORANTE.

Que sçai-je? Ma raison ne me sert plus de guide.
Non. Je ne vis jamais une ame plus perfide.

Pen-

Pendant tout le dîner que n'a t-elle point fait!
Jamais de faire éclat je n'eus tant de sujet.

DUBOIS.

A part. *A Dorante.*

Tant mieux. La perfidie est donc considerable?

DORANTE.

Job se seroit donné cinquante fois au Diable.
A moins que de le voir je n'aurois jamais cru,
Ni même imaginé ce qui m'en a paru.
Et c'est un de ces faits, dont la raison troublée,
Pour en pouvoir douter, voudroit être aveuglée:
Tout ce qu'une Coquette a jamais pratiqué,
Lorsqu'elle veut surprendre un cœur qu'elle a manqué,
Soins de plaire affectez, souris, agasseries,
Discours flatteurs, regards, gestes & lorgneries,
Ma Femme devant moi vient de le repeter,
Pour engager Eraste, ou bien pour le flater.

DUBOIS.

Devant vous?

DORANTE.

A ma barbe, avec une impudence
A lasser d'un martyr toute la patience:
Moins timide qu'Eraste, elle l'embarrassoit;
Et je l'ai vû rougir quand elle le pressoit.

DUBOIS.

Mais vous? Que faisiez-vous pendant ce badinage?

DORANTE.

Je murmurois tout bas en dévorant ma rage.
Enfin puisqu'avec toi je puis trancher le mot,
Je faisois justement la figure d'un Sot.

DUBOIS.

Cela n'est pas plaisant.

DORANTE.

J'en suis inconsolable.
J'ai manqué trente fois à renverser la table,
Pour punir l'infidele, & pour me contenter.
S'il m'eût été permis de la bien souffleter,

Quel-

Quelle eût éte ma joie!

DUBOIS.

Ah! c'en eſt trop.

DORANTE.

Ma bile
M'inſpiroit cet éclat flateur autant qu'utile.
Les mains me demangeoient : mais j'ai craint les brocards,
Qu'on m'auroit auſſitôt jetté de toutes parts.
Que vous étes heureux! vous, en qui la nature
Agit ſans aucun art & regne toute pure!
Qui bravant le Public, & le qu'en dira t-on,
Expliquez vos chagrins à bons coups de bâton,
Et que l'uſage enfin, ſans crainte d'aucun blâme,
Autoriſa toûjours à battre vôtre Femme!
Gens du Peuple, Artiſans, Portefaix & Vilains,
Vous, de qui la vengeance eſt toûjours dans vos mains!

DUBOIS.

Parlez-vous tout de bon?

DORANTE.

Oui, le Diable m'emporte:
On ſe ſoulage au moins en uſant de la ſorte.

DUBOIS.

Vous vous moquez, je penſe, avec de tels propos.

DORANTE.

Que ne puis-je à ce prix aſsûrer mon repos!
Mais que dois-je reſoudre en cet état funeſte?
Prenons ſans balancer le parti qui me reſte.
Courons chez mon Beaupere; allons me plaindre à lui.

DUBOIS.

Et croïez-vous par-là ſoulager vôtre ennui?
Ah! gardez-vous ſur-tout de vous plaindre à ſon Pere
Des chagrins que vous cauſe une Femme legere.
Il vous condamnera s'il eſt Homme d'esprit;
Et vous n'emporterez que honte & que dépit.
Que gagne Licidas en ſuivant cette route?

Il

Il ſoupire ; il ſe plaint ; perſonne ne l'écoute.
Il entend publier ſon Hiſtoire en cent lieux.
Que d'exemples enfin ſont preſens à vos yeux!
Acaſte hautement dit ſa Femme infidelle;
Après ce grand éclat, il demeure avec elle :
Arcas fait le deſordre, & paſſant plus avant,
Il menace la ſienne & l'enferme au Couvent;
Mais bientôt à l'insçû de toute ſa Famille,
Il va pour la ravoir ſangloter à la grille;
D'abord elle reſiſte, & feint d'être en couroux;
Elle ſe rend enfin aux pleurs de ſon Epoux,
Et rapporte chez lui, pour vanger ſon abſence,
L'orgueil, la tyrannie, & l'extrême licence:
Valere, par la ſienne offenſé chaque jour,
Differe à la punir par un excès d'Amour;
Et lorsqu'il ne peut plus ſoutenir ſa conduite,
La rend à ſes Parens, & la reprend enſuite.
A ces pieges honteux il faut vous dérober;
Le plus ſage s'aveugle, & s'y laiſſe tomber.
Il n'eſt pour s'en parer qu'un moïen ſalutaire.

DORANTE.

Quel eſt-il ce moïen?

DUBOIS.

Endurer & vous taire.

DORANTE.

Quoi? ma Femme aura droit de me faire enrager?
Et je n'oſerai, moi, parler, ni me venger?

DUBOIS.

De ſon Sexe, Monſieur, c'eſt le grand Privilege.

DORANTE.

Je le caſſe, morbleu. Sans cela que ferai-je?
Entre ma Femme & moi les droits ſeront égaux.

SCENE V.

CELIE, DORANTE, DUBOIS.

CELIE *d'un ton agréable.*

VOulez-vous bien, Monſieur, me prêter vos chevaux ?
On vient de m'avertir qu'un des miens eſt malade,
Et je ne voudrois pas perdre la promenade:
On nous donne à Surêne un excellent ſoupé.

DUBOIS *à part.*

Ceci ſera plaiſant, ou ſe ſuis fort trompé...

CELIE.

Vous ne me dites rien?

DORANTE.

Que pourrois-je vous dire
Dans la rage où je ſuis, perfide?

CELIE.

Eſt-ce pour rire?

DORANTE.

Non. C'eſt du meilleur ſens dont je parlai jamais.
Je ne vous flate point. Craignez-moi desormais.
Vous perdez ſans retour toute ma confiance.

CELIE.

Comment!

DORANTE.

N'attendez plus aucune complaiſance.
Comme vous me forcez à vous meseſtimer,
Je ferai mes efforts pour ne vous plus aimer.

CELIE.

A-t-il perdu l'esprit?

DORANTE.

Je le perdis, Madame,
Lorsque je m'aviſai de vous prendre pour Femme;

Lors-

Lorsque je vous aimai.

CELIE.

Quels transports! quel couroux!
Quels noms injurieux!

DORANTE.

Ils sont encor trop doux.
Plus mon Amour pour vous avoit de violence,
Plus cet Amour trahi m'excite à la vengeance.
Rendez grace aux égards qui peuvent m'arrêter
Quand mon ressentiment est tout prêt d'éclater,
Sans cela....

CELIE.

Ciel! qu'entens-je?

DORANTE.

Allez, Coquette insigne.
Ce que je viens de voir vous a renduë indigne
De l'estime & du cœur d'un Mari tel que moi.
Vous aimez donc Eraste, & me manquez de foi?

CELIE.

Je l'aime, moi?

DORANTE.

Comment voulez-vous que j'en doute?
J'ai vû les soins honteux que cette ardeur vous coûte.
Ventrebleu! que ne puis-je?

CELIE.

Ah! quel emportement!
Qu'on me donne un fauteuil, Dubois, & promtement.
Je me meurs!

DUBOIS.

Moderez le trouble de vôtre ame.
Reprenez donc vos sens. M'entendez-vous, Madame?
Helas! que vôtre état m'inspire de frïeur!
Elle ne répond point. Vous avez tort, Monsieur.
à part.
Fort bien. L'on ne peut mieux jouer son personnage.

Ma-

Madame n'en peut plus, & voilà vôtre ouvrage.

DORANTE.

Il est vrai, je l'avouë, & vois en ce moment
Les funestes effets de mon emportement:
Et quand je la regarde: Ah, Dubois, qu'elle est belle!
Je sens que malgré moi mon cœur vole vers elle.
Madame, ouvrez les yeux, & voïez vôtre Epoux
Soumis & repentant embrasser vos genoux.

CELIE *ouvrant les yeux, & les refermant aussi-tôt qu'elle voit Dorante.*

Ah quel Objet! faut-il revenir à la vie
Pour revoir l'Ennemi qui me l'avoit ravie!

DORANTE *avec tendresse.*

Je suis vôtre Ennemi?

CELIE *avec dedain.*

De grace, laissez-moi.

DORANTE.

Ah! ne m'imposez pas cette barbare loi.
Je n'y puis obeïr.

CELIE.

Que je suis malheureuse!
Qu'aux cœurs tels que le mien la honte est douloureuse!

DORANTE.

Madame, au nom du Ciel, moderez ce courroux:
Voïez mon desespoir.

SCENE VI.

DORANTE, CELIE, DUBOIS, JUSTINE.

JUSTINE.

Eh bien. Partirons-nous,
Madame? profitez de la belle journée.
On vous attend. Mais, Ciel! que je ſuis étonnée!
Que dois je preſumer de ce ſilence affreux?
Monſieur eſt interdit, & vous pleurez tous deux.

CELIE.

Juſtine?

JUSTINE.

Eh bien, Madame?

CELIE.

Ah! que ne ſuis-je morte,
Avant que de me voir outrager de la ſorte!

JUSTINE.

Qu'avez-vous fait, Monſieur, vous aurez tout gâté.

DORANTE.

Par un excès d'Amour je me ſuis emporté.

JUSTINE.

Vous?

DORANTE.

Je ne ſçaurois plus te cacher ma foibleſſe.
Je ſuis plein de ſoupçons de crainte, & de tendreſſe.
J'ai pris dans ce deſordre un violent parti.

JUSTINE.

Ah, Dubois!

DUBOIS.

Il eſt vrai Monſieur s'eſt démenti:

CELIE.

Me menacer! montrer une fureur extrême!

Contre moi, la douceur & l'innocence même!

JUSTINE *à part.*

Gagnons sa confiance; excusons ses transports.
Vous devez pardonner, Madame, à ses remords.
Il vous aime, une fois.

DORANTE.

Je l'adore.

JUSTINE.

Sa flâme
A produit contre vous ces troubles dans son ame.
Loin d'être injurieux, ils ne sont qu'obligeans.

CELIE.

En use-t-on ainsi quand on aime les gens?

JUSTINE.

Oui. L'Amour le plus tendre a souvent du caprice.

CELIE.

Le veritable Amour abhorre l'injustice.

JUSTINE.

Il faut plus d'indulgence entre gens mariez,
Madame, ou chaque jour vous vous étrangleriez.
C'est la premiere loi que le Contrat impose,
De sçavoir tour à tour se passer quelque chose.

DUBOIS.

C'est connoître le monde, & Justine a raison.

JUSTINE.

Ce n'est qu'ainsi qu'on met la paix dans la maison.
Autrement la Discorde y regne en souveraine.
On vient. Gardez tous deux que l'on ne vous surprenne.

SCENE VII.

DORANTE, CELIE, ERASTE, JUSTINE, DUBOIS.

ERASTE.

Madame, tout est prêt.

CELIE.

Je ne veux plus sortir.

ERASTE.

Vous plaisantez sans doute.

DORANTE.

Allez vous divertir,
Madame.

CELIE.

Vous sçavez que je suis trop malade.

DORANTE.

C'est un remede sûr qu'un tour de promenade.

CELIE.

Je n'en ai pas la force.

JUSTINE.

Elle vous reviendra.

A Dorante.

Elle fera, Monsieur, tout ce qu'il vous plaira,
J'en réponds.

CELIE.

Allons donc, il faut vous satisfaire.

ERASTE.

Veux-tu venir ?

DORANTE.

Moi? non.

ERASTE.

As tu quelqu'autre affaire?

DORANTE *affectant un air gai.*

Peut-être.

CELIE.

Il trouve ailleurs des plaisirs plus touchans.
Il nous méprise.

DORANTE.

à part. *à Celie.*

O Ciel! Chacun cherche ses gens,
Madame. Vous allez où vous serez contente.
Et moi de même.

CELIE.

Adieu, Monsieur.

ERASTE.

Adieu, Dorante.

DORANTE.

Adieu.

SCENE VIII.

DORANTE JUSTINE, DUBOIS.

DORANTE. *à part.*

Que de contrainte & d'affectation!
Qu'il est dur de forcer son inclination!
Je feins de plaisanter quand j'enrage dans l'ame,
Et je crains de déplaire à l'Amant de ma Femme:
C'en est trop, & s'il faut livrer tant de combats,
Je sens bien que mon cœur n'y resistera pas.

DUBOIS.

Vous suivrai-je, Monsieur?

DORANTE.

Non.

SCE-

SCENE IX.

DUBOIS, JUSTINE.

JUSTINE *regardant Dorante qui fuit.*

Je ne ſçai que dire.
Eſt-ce ce bon esprit que tout le monde admire?
Ce tranquille Mari? Ce plaiſant dangereux?
Qu'un galant homme eſt ſot quand il eſt amoureux!
Comme nous le menons!

DUBOIS.

Il n'en peut plus, je gage.

JUSTINE.

N'as tu pas vû ſon trouble écrit ſur ſon viſage?
Sa raiſon va ceder à ſon premier transport.
Encore un nouveau trait, & le bon-homme eſt mort.

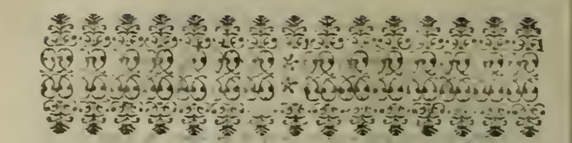
DUBOIS.

Je lui veux, comme on dit, donner le coup de grace.

JUSTINE.

Donne. Par quelque main que la choſe ſe faſſe,
Il n'importe. Achevons de lui percer le cœur,
Et nous le contraindrons à marier ſa Sœur.

Fin du troiſiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE I.

DORANTE *seul.*

JE sens, quoi que je fasse, une peine secrete.
Malgré tous mes efforts, mon ame est inquiete.
De mes tristes soupçons sans relâche agité,
Je voudrois de mon sort sçavoir la verité.
Je la cherche, & la crains. Cependant il n'importe;
L'ardeur de m'élaircir est toûjours la plus forte.
J'attens ici Babet, à qui je veux parler.
Elle me paroit propre à me tout reveler:
Elle est jeune, sans art, & sans expérience.
Par elle j'apprendrai... La voici qui s'avance.

SCENE II.

DORANTE, BABET.

BABET *à part.*

JE vais le regaler d'un plat de mon metier,
Et comme un ennemi le traiter sans quartier.

Il

Il se repentira de l'essai qu'il veut faire.

DORANTE *à part.*

Ne vaudroit il pas mieux ignorer ce mystere?
Non. Cela ne se peut.

BABET.

Que vous plaît-il, Monsieur?

DORANTE

Babet, je suis ravi que vous serviez ma Sœur.
J'ai toûjours protegé toute vôtre Famille,
Et vous étes, dit-on, une fort bonne Fille,
Sage, de bonnes mœurs, & d'un esprit fort doux;
Aussi je veux bientôt faire beaucoup pour vous:
Et sans vous laisser perdre un jour d'un si bel âge,
Fixer vôtre bonheur par un bon Mariage.

BABET.

Vous vous moquez, Monsieur. Cela n'est pas pressé.

DORANTE.

Un pareil jour jamais ne fut trop avancé.

BABET.

Vous pouvez de ce soin vous épargner la peine.

DORANTE.

Suffit. D'où venez vous de souper?

BABET.

De Surêne.

DORANTE.

S'est on bien diverti?

BABET.

Fort bien assûrément.

DORANTE.

Et l'on s'est promene long tems apparemment?

BABET.

Oui, fort long-tems.

DORANTE.

Clitandre entretenoit Julie?

BABET.

Toûjours. Tandis qu'Eraste étoit avec Celie.

DORANTE *à part.*

Hai !

BABET.

Nous les avons vûs marcher de tous côtez.
Ensuite dans le Bois ils se sont écartez.
Nous n'avons point oüi ce qu'ils pouvoient se dire,
Mais presqu'à tous momens nous les entendions rire.

DORANTE *à part.*

J'enrage ; je l'avoüe.

BABET.

Enfin on a servi.
Chacun pour se placer s'empressoit à l'envi.
Tous vouloient être assis à côté de Madame.

DORANTE.

C'étoit beaucoup d'honneur qu'ils faisoient à ma Femme.

BABET.

Elle, sans s'émouvoir, suivant toûjours son train,
A pris obligeamment Eraste par la main,
Et l'a mis auprès d'elle.

DORANTE *à part.*

Ah quelle circonstance !
Et tout après, sans doute, est allé d'importance ?

BABET.

Jamais on n'a soupé plus agréablement.
Eraste en verité sçait agir galamment,
Il le faut avouer ; & les Fêtes qu'il donne,
Ont un air de bon goût, que n'attrappe personne.

DORANTE

Oui. C'est un connoisseur.

BABET.

Tout etoit délicat :
Et l'on s'est recrié vingt fois sur chaque plat.
Le fruit delicieux. Pour comble de surprise,
Il a joint à la chere une Musique exquise,

La

La fleur de l'Opera.

DORANTE.

Vous ne m'étonnez pas.

BABET.

On a fort plaisanté pendant tout le repas.

DORANTE.

Sur quoi?

BABET.

Sur les Maris, sur tous leurs ridicules.
On a parlé des bons, des fâcheux, des credules,
Des jaloux. Tous enfin ont été sur les rangs:
Et Madame en a fait cent contes differens.

DORANTE.

Fort bien.

BABET.

L'on a passé trois heures de la sorte.

DORANTE *à part.*

Je creve: & ma douleur ne fut jamais si forte.
Ensuite?

BABET.

Il a fallu revenir à Paris.

DORANTE *à part.*

Je me passerois bien d'en avoir tant appris.

BABET.

Mais qu'avez-vous, Monsieur? Seriez-vous en colere?
Ce que je vous ai dit pourroit-il vous deplaire

DORANTE.

Non.

BABET.

Seriez vous aussi comme certains Epoux.
Qu'un mot trouble, qu'un rien met d'abord en couroux?
Qui des moindres plaisirs perpetuels critiques,
Sont toûjours dévorez de chagrins domestiques?

DORANTE.

Au contraire. Je n'ai jamais tant de plaisir,

Que de voir profiter d'un honnête loisir ;
J'en fais ma seule étude, & j'y porte les autres.

BABET.

Leurs divertissemens alterent bien les vôtres :
Ne feignez plus, Monsieur ; je le vois clairement.
Je vous ai chagriné ; mais c'est innocemment.
Pardonnez donc ma faute à mon peu de lumiere ;
Ma langue une autre fois sera plus reguliere.

DORANTE.

Vous me connoissez mal. Allez ne craignez rien.

à part.

Ah ! que n'ai-je évité ce funeste entretien !

BABET.

Eloignez-vous, Monsieur, ou bien je suis perduë :
Justine, que je vois, peut m'avoir entenduë.
On me soupçonnera : précipitez vos pas ;
Fuiez. Qu'attendez-vous ?

DORANTE.

Je me retire ; hélas !

SCENE III.

BABET *seule.*

JE suis pour cette fois contente de moi-même.
Mon récit a rendu sa jalousie extrême.
S'il y revient encor, je le traiterai mieux.

SCENE IV.

JUSTINE, BABET.

BABET.

MA foi tout à propos vous venez en ces lieux.
Peste soit des jaloux, & de la jalousie.

JUSTINE.

Les hommes sont sujets à cette fantaisie.
Ils ont beau la cacher dans le fond de leur cœur:
Ce mal les tient toûjours. Par exemple Monsieur.
Mais, qu'en avez-vous fait?

BABET.

Ce que j'en devois faire:
Et ses soins curieux ont reçu leur salaire.
Allez. Je l'ai mene par un fort bon chemin,
Et s'il n'est pas content, je l'attends à demain.

JUSTINE.

Mais aux interessez il seroit tems d'apprendre
Par quels moïens Monsieur a voulu vous surprendre.
Allez leur raconter vôtre entretien.

BABET.

J'y cours.

SCENE V.

JUSTINE *seule.*

CEtte Fille & ses soins nous sont d'un grand secours.
Nos Amans ont beau jeu; j'en réponds sur ma tête:
Bientôt de leur Hymen nous allons voir la Fête.
Puisque Monsieur chancele, il le faut accabler.
Mais Eraste est un sot, à qui je veux parler.
Ils suffit de lui seul pour gâter nôtre affaire:
Le voici.

SCENE VI.

ERASTE, JUSTINE.

JUSTINE.

DItes-moi; quel est donc ce mystere?
Ne travaillez-vous plus à servir vôtre Ami?
Et pour lui vôtre zele est-il tout endormi?

ERASTE.

Pourrois-tu le penser! Ma plus pressante envie
Est de le rendre heureux aux dépens de ma vie.

JUSTINE.

D'où vient donc la froideur, ou la timidité,
Qui détruit le projet entre nous concerté?
Pourquoi, loin d'augmenter les fraïeurs de Dorante,
Ne lui montrez-vous plus qu'une ardeur languissante?

Celie

Celie en vain vous lorgne, & vous parle cent fois:
Vous ne grouillez non plus qu'une piece de bois.
Pendant tout le diné, que bravant la colere
D'un Mari, qu'un coup d'œil irrite & desespere,
Elle vous regardoit d'un air particulier,
Vous étiez justement comme un jeune Ecolier.
Que je vous ai maudit!

ERASTE.

Ah, ma chere Justine!

JUSTINE.

Rien n'est à mon avis si trompeur que la mine.
Ne devroit-on pas croire, à voir cet air de Cour,
Que ce seroit un Maître en matiere d'Amour?
Mais à le voir agir c'est un franc imbecile.
Eh, morbleu! ce métier est-il si difficile?
Et de nos jeunes gens l'exemple & le fracas,
A toute heure, en tous lieux, ne vous instruit-il pas?
Ne sçauriez-vous enfin, pour montrer vôtre flâme,
Dans les Regles de l'Art assieger une Femme?

ERASTE.

Hélas!

JUSTINE.

Que cet hélas est froid & mal placé!
Franchement je vous hais de ce qui s'est passé.
Que vous eût-il coûté, pour allarmer Dorante,
D'affecter pour Celie une ardeur plus pressante?
Il falloit seulement, pour servir nos desseins,
Lui parler à l'oreille & lui prendre les mains,
La louer, l'admirer, soupirer, lui soûrire,
Et marquer les transports que la tendresse inspire.

ERASTE.

C'est trop long-tems me taire; il faut enfin parler.

JUSTINE.

Quel important secret m'allez vous reveler?

ERASTE.

Apprends que pour montrer la plus ardente flâme,
Je n'ai qu'à laisser voir celle que sent mon ame.
En feignant un Amour que je ne sentois pas,
J'ai trop suivi Celie, & trop vû ses appas.

JUSTINE.

Comment!

ERASTE.

De ses beautez le charme inévitable,
M'a fait sentir pour elle un Amour veritable....
Ses trompeuses faveurs, ses regards m'ont seduit.

JUSTINE.

Certes, je plains l'etat où vous étes reduit.

ERASTE.

Je n'ai pû resister à la douce esperance,
D'obtenir un bonheur dont j'avois l'apparence:
Mais plus je m'enflâmois, plus j'étois circonspect;
Et l'Amour a produit la crainte & le respect.
Ne t'etonne donc plus, si tu me vois confondre,
Par ces fausses bontez, où je n'ose répondre,
Par ces regards flateurs qui ne sont pas pour moi,
Qui me percent le cœur lorsque je les reçoi.
Veux-tu qu'à badiner un malheureux s'applique?

JUSTINE.

Ma foi je n'en suis plus. Ceci devient tragique.

ERASTE.

Justine? c'est à toi d'avoir soin de mon sort.

JUSTINE.

A moi, Monsieur?

ERASTE.

Tu peux, par un heureux effort,
Soulager mes tourmens, prévenir ta Maîtresse,
Et me faire sentir l'effet de ton adresse.

JUS-

JUSTINE.

Vous nous connoiſſez mal, & ma Maîtreſſe & moi.
Je ne puis auprès d'elle accepter cet emploi.
Vous êtes étonné de voir qu'une Suivante,
Refuſe un gain certain que le ſort lui préſente,
Et puiſſe reſiſter à la tentation ?
Mais je ſuis un Phenix dans ma Profeſſion:
Outre que, me chargeant d'une telle Ambaſſade,
Je pourrois m'attirer quelque brusque incartade.
Celie eſt un dragon quand elle eſt en courroux.
Je ne vous trompe point, Monſieur; m'en croirez-vous?
Epargnez vous les ſoins d'une pourſuite vaine,
Moderez les transports dont l'ardeur vous entraîne,
Cachez-les à Celie. Ou ſi, ſans m'écouter,
Vous êtes reſolu de les faire éclater,
Sans emploïer perſonne, expliquez vous vous-même.
Qu'eſt-il beſoin d'un tiers pour déclarer qu'on aime?
Pour ne dire qu'un mot, faut-il tant de façons ?
Vous êtes aſſez grand pour conter vos raiſons.
D'un cœur bien enflâmé l'éloquence eſt touchante.
Je vois Celie. Adieu. Je ſuis vôtre ſervante.

SCENE VII.

CELIE, ERASTE.

ERASTE *à part.*

ELle me laiſſe; O Ciel! que vais-je devenir?

CE-

CELIE.

Vous vous étes lassé de nous entretenir:
Toute la Compagnie en est scandalisée,
Et ne s'attendoit pas de se voir méprisée.
Vous vouliez être seul; mais on vient vous trouver.

ERASTE.

Lorsqu'on est amoureux, on se plaît à rêver.

CELIE.

Peut-on sçavoir l'objet, dont vôtre ame est charmée?

ERASTE.

Vous sçavez que c'est vous qui l'avez enflâmée;
Je vous l'ai dit cent fois, faut-il le repeter?

CELIE.

Fort bien. Si mon Mari pouvoit nous écouter,
Par ce discours peut-être on pourroit le surprendre;
Mais comme apparemment il ne peut nous entendre,
Ne vous en servez plus.

ERASTE.

Eh quoi, m'enviez-vous
Le bien de vous jurer que je meurs de vos coups?
Rien n'est plus vrai, Madame.

CELIE.

Encor. Quittez ce stile,
Et ne prodiguez point un serment inutile.

ERASTE.

C'est à le bien garder que je mets mon bonheur.

CELIE.

Bon, bon.

ERASTE.

N'en doutez point. Je vous ouvre mon cœur.
J'aime. Je vous adore, & je ne puis vivre
Accablé des tourmens, où cet Amour me livre.

CELIE.

Vous m'aimez donc, Eraste? & vous me le jurez.
Quels fruits de cet Amour avez-vous esperez?

ERAS-

ERASTE.

L'honneur de vous ſervir, le bonheur de vous plaire.

CELIE.

Ce ne ſont que des mots ; l'Amour veut un ſalaire,
Et, puiſque vous m'aimez, vous en attendez un;
Vous etes en cela du ſentiment commun
Mais ne ſongez-vous pas à quoi ma foi m'engage?
Et combien vôtre espoir me déplaît, & m'outrage?

ERASTE.

Madame....

CELIE.

J'avoûrai que l'exemple eſt pour vous,
Et qu'on a peu d'egards pour les droits des Epoux:
Cependant, par malheur, je ne ſuis point la mode,
Et crois devoir garder toute une autre methode,

ERASTE.

Quoi, vous pouvez penſer?...

CELIE.

Je ne m'étonne pas,
Que des Femmes du monde on faſſe peu de cas.
Leur conduite eſt peu propre à s'attirer l'eſtime:
Le mépris au contraire eſt ſon prix legitime.
Et s'il en eſt beaucoup & ſur tout dans Paris,
Que l'on juge en effet dignes de ce mépris,
Soïez perſuadé qu'il eſt auſſi des Femmes,
Qui des folles ardeurs ſçavent garder leurs ames,
Poſſeder la vertu telle qu'on doit l'avoir,
Et vivre dans le monde en faiſant leur devoir.

ERASTE.

Mais, permettez du moins...

CELIE.

Que pouvez-vous me dire?
Je rougis des transports que l'Amour vous inspire.

C'eſt

C'eſt ma faute d'avoir, pour ſervir deux Amans,
Sans doute autoriſé de pareils ſentimens.
Et je ne traite plus ce jeu de bagatelle ;
S'il duroit plus long-tems je ſerois criminelle.
J'agirai desormais avec précaution.
Je vous parle en Amie, & ſans emotion.
Je vous ſouhaite ailleurs des fortunes heureuſes.
De plus belles que moi ſeront moins ſcrupuleuſes.
Un homme tel que vous n'eſt pas à negliger ;
On briguera par tout l'honneur de l'engager.
Adieu.

ERASTE.

Quelle froideur! & quelle raillerie!
C'en eſt trop.

SCENE VIII.

DORANTE, ERASTE.

DORANTE.

Quel objet! il me met en furie.
Je ne ſçai...

ERASTE.

C'eſt Dorante. Evitons de le voir.
Sa vûë en ce moment comble mon desespoir.

SCENE IX.

DORANTE *ſeul.*

C'En eſt fait. Pour le coup ma disgrace eſt certaine,
Elle fuit, l'infidele! Et la honte l'entraîne.
Et lui-même confus de me voir en ces lieux,
Quit-

Quitte la place & craint de paroître à mes yeux.
Laisser la Compagnie & venir tête à tête!
Se voir & se parler! Non, non, rien ne m'arrête.
Je ne balance plus, & je cours me vanger.
Outrageons hardiment qui nous ose outrager.
Je n'ai que trop suivi ma fausse politique;
Mais aussi donnerai-je une scene publique?
Et tombant dans le cas de tant d'autres Maris
Deviendrai-je comme eux la fable de Paris?
Ciel! dans cet embarras daigne éclairer mon ame!
J'aurois plûtôt reglé tout l'Etat que ma Femme.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE



ACTE V.

SCENE I.

DORANTE *seul.*

JE marche, & je ne sçais où s'adressent mes pas.
Dans ma propre maison je ne me connois pas.
Je cours de tous côtez, & d'étage en étage,
Sans pouvoir rencontrer l'ingrate qui m'outrage.
Je méconnois sa chambre & son appartement.
L'excès de ma fureur m'ôte le jugement.
Mes sens à leurs erreurs asservissent mon ame.
Ciel! as-tu de fleau plus cruel qu'une Femme!
Insensé que je suis de m'être marié!
Mais encore, avec qui me suis-je apparié?
Prendre une belle Femme, ah! c'est mon infortune.
Il est tant de guenons; que n'en ai-je pris une?
Fût-elle en vrai magot tout le corps fagoté;
N'importe. Sa laideur feroit ma sûreté.
Comment ai-je oublié qu'une Femme fort belle
Du plus sensé Mari dérangea la cervelle?

Que

Que quand par un miracle, avec tous leurs appas,
Les soins de mille Amans ne la toucheroient pas,
Que sa vertu seroit au dessus de ses charmes;
Son Epoux n'est jamais à couvert des allarmes,
Et ne peut éviter, dans ce siecle malin,
De paroître au public, ridicule, ou chagrin?

SCENE II.

DORANTE, CHAMPAGNE.

DORANTE.

Que viens-tu faire ici?

CHAMPAGNE.

Qui moi, Monsieur?

DORANTE.

Toi-même.

CHAMPAGNE.

Comment donc?

DORANTE.

D'où te vient cette insolence extrême?

CHAMPAGNE.

Il paroît en fureur. & je ne sçai pourquoi.

DORANTE.

Ne me connois-tu pas?

CHAMPAGNE.

Si je vous connois, moi?
Je vous voi tous les jours, puis-je vous méconnoître?

DORANTE.

Répons donc. Que fais-tu ceans?

CHAMPAGNE.

J'attends mon Maître.

DORANTE.

Est-il encore ici?

CHAM-

CHAMPAGNE.

Pouvez-vous en douter ?
Nous ſommes loin de l'heure où le Coq doit chanter.
On ſongera peut-être alors à la retraite ;
Suppoſé que du jeu la repriſe ſoit faite,
Et que quelqu'un piqué n'aille pas s'aviſer,
D'en demander une autre, & de la propoſer ;
Ou bien que de concert la Compagnie entiere,
Ne veuille pas à fonds traiter quelque matiere ;
Ou que de conte en conte égaïant leurs propos,
Répetant des chanſons, des vers & de bons mots,
Et lançant à l'envi les traits de la ſatire,
Ils ne ſe livrent pas au plaiſir de médire.
Enfin depuis deux ans que, ſans manquer un jour,
Nous venons tous les ſoirs faire ici nôtre cour,
Je n'ai pas une fois vû décamper mon Maître,
Sans voir en même tems le point du jour paroître.

DORANTE.

Ah ! quelle étrange vie !

CHAMPAGNE.

Auſſi c'eſt trop ſouffrir :
A force de veiller je ſuis prêt à mourir.
Mon Maître dort le jour ; & moi je cours la Ville.
Pour ſommeiller un peu je cherchois un azile,
Quand je vous ai trouvé, Monſieur, dans ce ſalon.
Le bruit qu'on fait là-bas ébranle la maiſon.
Loin de tout ce fracas, dans une bonne chaiſe,
Je venois en ces lieux dormir tout à mon aiſe.
Pardonnez-moi, Monſieur, de vous avoir troublé.

DORANTE.

Je ne puis plus tenir. Je ſuis trop accablé.
Pour ſortir d'embarras, démêlons quelque route ;

Et

Et calmons-nous enfin, quelque prix qu'il en coûte.
L'on ne resiste point à des tourmens pareils.
Allons chercher Dubois & suivons ses conseils.
Risquons tout pour trouver une fin à ma peine.

SCENE III.

CHAMPAGNE *seul.*

OU va-t-il? & pourquoi cette fuite soudaine?
Pourquoi dès qu'il m'a vû s'est-il mis en fureur?
Mon visage est-il fait pour inspirer l'horreur?
Cet homme est enragé. Le diable le tourmente.
Mais Babet vient. Ma foi je la trouve charmante.

SCENE IV.

BABET, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

TU me charmes, Babet, je le dis franchement.
Je t'aime. Tu m'as plû d'abord infiniment.

BABET.

C'est parler sans façon.

CHAMPAGNE.

Faut il tant de mystere?
Je ne voi pour tous deux rien de meilleur à faire.
Clitandre aime Julie; ils se vont épouser.
Pour ton Epoux aussi je me viens proposer;
Aime-

Aime-moi ; nous ferons un double Mariage.
Songes-y.

BABET.

Dans quel tems me tiens-tu ce langage?
N'y penſons plus.

CHAMPAGNE.

Comment!

BABET.

Un ſcrupule fatal
Renverſe nos projets, & nous fait bien du mal.
Celie a reſolu d'eventer l'artifice.
On ne ſçait tout d'un coup d'où lui vient ce caprice :
Mais elle ne veut plus cacher à ſon Epoux,
La feinte & le deſſein que nous conduiſions tous.
Près d'en voir le ſuccès répondre à nôtre attente,
Elle va, malgré nous, tout conter à Dorante.
Je ſuis au deſespoir.

CHAMPAGNE.

J'enrage comme toi.

BABET.

Tout le monde eſt ſaiſi de triſteſſe & d'effroi :
Clitandre veut mourir; j'ai vû pleurer Julie:
Tout gemit. Cependant rien n'ébranle Celie.

CHAMPAGNE.

Une Femme d'esprit peut-elle ainſi penſer?
Ah! c'eſt pour contredire, & pour embarraſſer!
On a beau la louer. Mais je me donne au Diable;
Elle eſt Femme. Il ſuffit. Elle eſt déraiſonnable.
Elle vient.

BABET.

Nos Amans la ſuivent pas à pas.

SCENE V.

CELIE, JULIE, CLITANDRE, JUSTINE, BABET, CHAMPAGNE.

CLITANDRE.

QUoi, Madame, à la fin ne vous rendrez-
vous pas?
Detruirez-vous ainſi toute nôtre eſperance?
Ciel!

CELIE.

Je ne puis garder plus longtems le ſilence.
Je partage vos maux, & voudrois de bon cœur,
En vous donnant mon ſang, faire vôtre bonheur:
Mais cette feinte auroit des ſuites ſi terribles,
Que j'ai pour la finir des raiſons invincibles.
Je prévoi des malheurs que je dois prévenir.
Eraſte viendra-t-il?

JUSTINE.

Madame, il va venir.

JULIE.

Hélas!

CLITANDRE.

Je ſuis perdu.

JUSTINE.

Je n'en puis plus. Je creve.
Et contre ſon projet tout mon cœur ſe ſouleve.

BABET.

Etrange contretemps!

CELIE.

Vous me maudiſſez tous;
Je vous l'ai déja dit: Je ſouffre autant que vous.
Mais mon repos, l'honneur, la bienſéance même,
S'oppoſent tous enſemble à nôtre ſtratagême.
Dorante eſt furieux; mais enfin le voici.

SCENE VI.

DORANTE, CELIE, JULIE, CLITANDRE, DUBOIS, JUSTINE, BABET, CHAMPAGNE.

DORANTE *à Dubois.*

ALlons. Fort à propos je les rencontre ici.
Ils ne s'attendent pas que je viens leur apprendre....

CELIE.

Monſieur, je vous cherchois....

DORANTE.

Commencez par m'entendre,
Madame, s'il vous plaît; après vous parlerez.
Ma Sœur, Monſieur vous aime, & vous l'épouſerez.
J'y conſens de bon cœur, & pour cet Hymenée,
Prenons ſans différer, cette même journée.
Le plûtôt vaut le mieux.

CLITANDRE.

Que ne vous dois-je pas?

DORANTE.

Laiſſons des complimens l'inutile embarras.
Que l'Hymen, s'il ſe peut, redouble vôtre flâme:
à Celie.
Je fais des vœux au Ciel pour cela. Vous, Madame,
Vous ne me direz plus que tous ces jeunes gens,
Ces Meſſieurs du bel air, que je voïois ceans,
Y viennent pour ma Sœur, & non pour vôtre compte.
J'en ai beaucoup ſouffert. Je l'avouë à ma honte.
J'ai balancé long-tems ſans me déterminer;

Je

Je craignois les brocards qu'on pourroit me donner ;
Mais je me rends enfin ; & quoi qu'on puisse dire ,
Je défend desormais . . . . Qu'avez-vous donc à rire?
En vérité ce ris est rare & singulier.
Cependant nous vivrons d'un air plus régulier.
Je renonce à Paris , & vais à la campagne ;
Choisissez seulement la Brie ou la Champagne.
J'ai là deux bons Châteaux ; c'est à vous de choisir ;
Vous y vivrez tranquille , & pourrez , à loisir,
Perdre le train maudit d'une façon de vivre ,
Qu'à des gens vertueux l'on n'a jamais vû suivre.
Mais quoi , je vous voi rire encore ?

CELIE.

Oui, Monsieur ;
Et même j'avoûrai que je ris de bon cœur.

DORANTE.

Mais , tout le monde rit. Suis-je si ridicule?
On se mocque de moi sans crainte & sans scrupule.
Nous verrons à la fin si l'on aura raison.

CELIE.

Nous vous avons , Monsieur , fait une trahison ;
Contre vous tout le monde étoit d'intelligence.
Daignez me pardonner cette legere offense.
Ma Mere est du projet : Vôtre Oncle, contre vous,
M'a seul determinée & s'est joint avec nous.
Nous voulions vous résoudre à marier Julie :
Aujourd'hui vôtre choix à Clitandre la lie.
C'étoit nôtre dessein. Nos soins ont réüssi.
Calmez donc vôtre esprit ; vous étes éclairci.
J'approuve le parti que vous me faites prendre ;
Eraste va venir ; & vous allez entendre
Quels sont mes sentimens.

DORANTE.

Je ne sçais où j'en suis.

JUSTINE.

Eh bien , de mes conseils reconnoissez les fruits.

CLITANDRE.

Nous te devons beaucoup.

BABET.

Pour mon apprentiſſage,
Je n'ai pas mal tantôt joué mon perſonnage.

JULIE.

Aſſûrément.

DORANTE.

Dubois, que dire à tout ceci?

DUBOIS.

Pardonnez-moi, Monſieur, car j'en étois auſſi.

DORANTE.

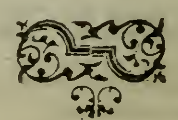
Quoi, toi-même ès entré dans un tel artifice?

DUBOIS.

Oui ſans doute; & j'ai crû vous rendre un grand ſervice?
Dans la reflexion vous-même en conviendrez,
Et j'espere qu'un jour vous m'en remercirez.

CELIE.

Hélas! ſi vous ſçaviez, pour ſoûtenir ma feinte,
Ce qu'il m'en a coûté de peine & de contrainte.
Ah! dans le moment même, où vous venez d'entrer,
Je courois vous chercher pour vous tout déclarer.
Non. Je n'écoutois plus vôtre Sœur ni Clitandre;
Mon cœur trop inquiet ne pouvoit plus attendre;
Je ſacrifiois tout à vôtre ſeul repos.
Mais Eraſte paroît. Il vient fort à propos.



SCE-

SCENE DERNIERE.

DORANTE, CELIE, JULIE, ERASTE, CLITANDRE, JUSTINE, BABET, DUBOIS, CHAMPAGNE.

CELIE.

ERaſte, de Clitandre enfin l'Hymen s'apprête,
Et Julie aujourd'hui doit être ſa conquête.
Vous ſçavez pour cela ce que nous avons fait.
Prenez part au bonheur d'un Ami ſi parfait.
Mais dans le même tems évitez ma préſence.
Ne me voïez jamais.

ERASTE.

O Ciel ! Quelle deffence ?

CELIE.

J'ai de fortes raiſons pour vous le demander ;
Vous me connoiſſez trop pour ne pas l'accorder.
Achevons leur Hymen, & partons.

DORANTE.

Non, Madame.
Je me ſens pénétré juſques au fond de l'ame.
J'admire la vertu que vous me faites voir,
Et croirois faire un crime oſant m'en prévaloir.
Demeurez à Paris ; vivez à l'ordinaire.

CELIE.

Je mourrois mille fois avant que de le faire.
Je rends graces au Ciel de m'avoir, en ce jour,
Montré par vos transports juſqu'où va vôtre Amour.
Cet Amour fait lui ſeul le bonheur où j'aſpire.
Je veux le ménager,quoi que vous puiſſiez dire;

Et me cachant au monde, au moins pour quelque tems,
Vous prouver qu'avec vous tous mes vœux ſont contens.
Puis qu'aujourd'hui j'aurai Clitandre pour Beaufrere,
Je partirai demain. Rien ne m'en peut diſtraire.
Mon devoir m'en prescrit l'indispenſable loi;
Et puisque vous m'aimez, vous viendrez avec moi.

JUSTINE.

Elle eſt jeune, elle eſt belle & ſage. Ah quelle femme!
Quel ſens, quelle droiture, & quelle grandeur d'ame!
Exemple dans ce ſiecle & bien rare & bien beau!
Elle va s'enfermer dans le fond d'un Château.
Si vous voulez ſçavoir quelle eſt vôtre Compagne,
Meſſieurs, propoſez-lui de vivre à la campagne.

FIN.






L'AMANTE AMANT
G. S. del.

L'AMANTE AMANT,

COMEDIE.



ACTEURS.

DORIMENE, Mere de Lucinde.
LUCINDE, Fille de Dorimene.
TIMANDRE, Amant de Lucinde.
LICIDAS, Amant de Lucinde, & autrefois d'Angelique.
ANGELIQUE, Amante de Licidas.
JUSTINE, Femme de Chambre de Dorimene.
LISE, Suivante d'Angelique.
L'ESPERANCE, Valet de Timandre.
JASMIN, Valet de Licidas.
LA VIOLETTE, Laquais de Dorimene.

La Scene est à Paris.



L'AMANTE AMANT, COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

TIMANDRE, L'ESPERANCE.

L'ESPERANCE.

AVez vous donc le Diable au corps, Monsieur ? Vous venez de courir quarante Postes sans vous arrêter. Vous n'avez mis que trente six heures à venir de l'extrémité de la Flandre à Paris ; & à peine vous ai-je debotté, que, sans

ſans me donner le tems d'avoir des ſouliers, car vous ſçavez que j'ai perdu les miens en courant, vous marchez par la Ville comme un poſſedé. Pour moi, je n'en puis plus, je vous l'avouë. Je ſuis ſur les dents. Eſſoufflé, roué, écorché en plus d'un endroit... hai... hai... je ne ſçaurois remuer ni pié, ni patte. Je meurs de faim, d'envie de dormir, & de laſſitude. Comment pouvez-vous faire pour reſiſter à tant de fatigue? Et ſe peut-il qu'un Homme de Qualité ne ſuccombe à ces efforts violens?

TIMANDRE.

Les Gens de Guerre ſont accoûtumez à tout. L'honneur & l'ambition adouciſſent les plus rudes peines où nôtre metier nous expoſe. Pour moi, je ſuis formé au travail, j'y ai été élevé dès mon jeune âge. Et que m'auroit ſervi d'avoir été Page d'un Duc des moins accommodez, en ſuite Mouſquetaire, Lieutenant d'Infanterie, & enfin Capitaine?

L'ESPERANCE.

Il eſt vrai que tous ces états ſont des Ecoles admirables pour la ſouffrance. Ah! que je devrois bien être endurci à la peine, moi, qui ai eu l'honneur de vous ſuivre par tout, qui, fidele compagnon de vôtre fortune, ai toûjours été vôtre digne Valet. Et que n'ai-je point fait pour vous? Quand j'y ſonge, franchement vous m'etes bien obligé. J'ai refuſé cent bonnes conditions pour vous ſervir; mais je ne m'en repens pas. Je vous aime, vous étes bon, & ſi...

TIMANDRE.

Comment? & que pouvois tu faire de mieux? N'ès-tu pas bienheureux d'avoir un Maître comme moi?

L'ESPERANCE.

Oui, j'en ſuis d'accord. Pour vous, il n'y a rien à dire. Vous étes Homme de Qualité, Cadet d'une des meilleures Maiſons de la Baſſe-Normandie, bien-fait, eſtimé par tout; mais

dequoi

dequoi eſt-ce que tout cela me ſert? Vous étes gueux comme un rat; & voilà ce qui m'importe.

TIMANDRE.

Hé! de quelle maniere de parler te ſers-tu là?

L'ESPERANCE.

Je me ſers de l'expreſſion la plus juſte; & je ſuis certain, que je n'en ſçaurois trouver d'aſſez énergiques ſur ce ſujet. Ne vous fâchez pas. Laiſſez-moi parler; vous ſçavez que vous me l'avez toûjours permis. Depuis douze ans que vous quitâtes le Château de vôtre Pere & qu'on vous donna un bidet, vingt piſtoles & moi pour Valet, combien avez-vous reçû de Lettres de Change? Hem! répondez.

TIMANDRE.

Tai-toi. Ne renouvelle point mes chagrins. Je ne ſens que trop le triſte état de ma fortune; mais j'eſpere qu'elle changera. Je n'ai pas laiſſé de vivre juſqu'ici avec aſſez d'éclat, du moins en apparence, de m'avancer même dans le parti que j'ai pris; & perſonne enfin ne me croit auſſi malheureux que je ſuis.

L'ESPERANCE.

La peſte! pour vivre d'eſprit vous étes admirable. Nul ne l'entend mieux que vous. Je ſçai que c'eſt une Science & une Prérogative annexée aux gens de vôtre Païs; mais, il faut l'avouer à vôtre gloire, vous les paſſez tous de bien loin; & il n'y a pas de Manceau, ſi hupé qu'il puiſſe être, à qui vous ne donniez aiſément quinze & biſque. Doux, inſinuant, cajolant bien, jurant mieux, prenant de grands airs, amuſant vos Créanciers par de belles paroles, vous païant d'un côté, empruntant de l'autre; enfin mentant parfaitement: Mais, ſur tout, je ne puis aſſez louër cette vertu ſecrette & ce talent incomparable dont vous étes doué: Aucune de vos Hôteſſes ne vous échape; par tout où vous logez, vous étes d'abord le Patron.

Ma foi, la Fortune n'est pas si aveugle que l'on pense; elle fait assez bien toutes choses, & donne à chacun, comme l'on dit, la robe selon le froid. Qu'aurions-nous fait sans cela? Nous aurions souvent mal passé nôtre tems, & fait bien des repas par cœur. Qu'en dites-vous? Mais, à propos, comment faisiez-vous avec Madame Barbe cette grosse Flamande? Comment pouviez-vous vous résoudre à lui dire des douceurs, vous qui étes si mignon, toûjours poudré, frisé, musque par tous les endroits de vôtre corps? Elle étoit si mal-propre, si salope, si dégoûtante...

TIMANDRE.

Que veux-tu? On ne fait pas toûjours tout ce qu'on veut.

L'ESPERANCE.

Voïez; qu'on a de la peine à gagner sa vie! Mais quoi, ne sortirons-nous jamais de ces embarras?

TIMANDRE.

Je puis me flâter de quelque sorte de réputation; &, avec d'aussi bons Patrons que les miens, je n'ai pas lieu de me desesperer tout-à-fair.

L'ESPERANCE.

Zeste! Tous ces Patrons promettent beaucoup & tiennent peu, & donnent souvent le loisir de mener une triste vie: Mais vôtre Mariage avec Lucinde nous mettra à nôtre aise. Elle est riche, vous lui plaisez, & ne déplaisez pas à Madame Dorimene sa Mere; vous étes même un peu son Allie; & le dessein, où elle étoit, de vous donner sa Fille, est, croïez-moi, nôtre ressource la plus sûre. Hâtez vous donc d'achever ce Mariage. Ah! que je vai m'en donner à vos Nôces!

TIMANDRE.

Hélas, mon pauvre l'Esperance! Je tremble de peur de ne pas réüssir dans cette entreprise.

L'ESPERANCE.
Pourquoi? Lucinde vous aime: Que craignez-vous?
TIMANDRE.
Elle me le disoit du moins avant mon depart: Mais elle ne voïoit que moi en ce tems-là. J'ai été absent dix-huit mois; il n'en faut pas tant pour faire une infidelle. Je veux m'en éclaircir. Je ne viens ici que pour cela. Je t'avoûërai que je doute de sa fidelité. Il y a déja quelque tems que je n'ai reçû aucune de ses Lettres. Je crains que quelque Rival n'ait avancé ses affaires pendant mon absence.
L'ESPERANCE.
Un Rival, dites-vous? Oh, parbleu! c'est ce qu'il faut bien empêcher. Lucinde en épouseroit un autre? Diable! On nous l'enleveroit? Non non, cela ne se peut point; & je la compte déja pour nôtre. Mais à propos; quand j'y songe, j'apréhende pour moi le même malheur. La triponne de Justine ne m'a plus écrit en dernier lieu aussi tendrement qu'elle avoit accoûtumé de faire. J'en enrage. Ventre-bleu! Un homme comme moi seroit-il trahi? Peut-être aussi est-ce la faute du Secretaire dont elle s'est servie. Enfin, sçachons la verité; nous avons tous deux le même interêt. Voilà leur maison. Frapons à la porte, & voïons ce qui en est: Mais non; ne vaudroit-il pas mieux que je sondasse un peu le gué avec Justine, avant que vous vous exposassiez vous-même?
TIMANDRE.
Oui. Je croi plus à propos que tu parles à Justine avant que je voie Lucinde. Je prendrai des mesures plus justes sur ce que tu me diras. Adieu. Je te laisse. On ouvre la porte. Je ne veux pas encore être vû. Informe-toi au plûtôt de ce qui se passe; & revien finir mon inquietude.

SCENE II.

JUSTINE, L'ESPERANCE.

L'ESPERANCE.

C'Est Justine qui sort. Ah! que je l'aime! Je le sens bien en ce moment. Le sang me tribouille par tout. Mais retirons-nous un peu à l'écart, & observons ses discours pour avoir le plaisir de la surprendre.

JUSTINE.

Ah! Amour, traitre Amour, qu'on est malheureux de suivre tes loix! Que tu ès cruel! & que c'est un destin bien funeste que celui d'aimer!

L'ESPERANCE.

Ah! morbleu, qu'elle est toûjours aimable!

JUSTINE.

C'en est fait: mon repos est allé à vau-l'eau: Je ne dors plus & je séche sur mes pies depuis que je ne vois plus le digne Objet de mes desirs. Ah! L'Esperance, mon cher l'Esperance! Où ès-tu maintenant?

L'ESPERANCE.

Hélas, la pauvre Enfant! Elle parle de moi.

JUSTINE.

Que ne peux-tu voir toutes les larmes que je verse, & entendre tous les soupirs qui sortent de mon estomac? Tu connoîtrois bien que je ne sçaurois vivre sans toi.

L'ESPERANCE.

Ouf! je me sens attendrir à ces douces paroles. Elle me fend le cœur. Je soupire moi-même à l'entendre, & je suis prêt à pleurer.

JUSTINE.

Malheureuse que je suis d'aimer! Etoit-ce à moi de prendre tant d'amour? Passe encor pour

les

les Femmes de Qualité; elles n'ont autre chose à faire: mais une malheureuse comme moi a bien d'autres occupations. Hélas! je n'en puis plus; je me meurs! Et pour qui? Ah! quand j'y pense, cela me met au desespoir; pour un débauché, pour un yvrogne, un sac à vin.

L'ESPERANCE.

Je vous remercie des louanges dont vous m'honorez.

JUSTINE.

Qui depuis qu'il m'a quittée n'a peut-être fait que boire sans penser à moi.

L'ESPERANCE.

Oui; cela m'est arrivé quelque fois.

JUSTINE.

Et qui, dans le tems que je me tourmente, se console de mon absence, & prodigue peut-être ses caresses à quelque infame Vivandiere, ou à quelque Vendeuse de Brandevin.

L'ESPERANCE.

Oh! non; cela n'est pas vrai. Depuis que je suis parti j'ai été aussi sage qu'un Enfant d'un an.

JUSTINE.

Ah! si je le sçavois!

L'ESPERANCE.

Eh bien?

JUSTINE.

Je me vangerois sur l'heure. Oui; sans differer un moment....

L'ESPERANCE.

Hola, hola! la peste! Garde-toi bien de faire la sottise.

JUSTINE.

Mais non; soïons fidelle jusques à son retour; faisons nôtre devoir; aimons-le toûjours tendrement.

L'ESPERANCE.

Ah! voilà qui me plait; c'est parler raisonnablement, cela.

JUSTINE.

Oui; quoique je souffre pour lui, je ne dois point m'en plaindre; je suis trop heureuse d'avoir un Amant tel que lui.

L'ESPERANCE.

Sans doute.

JUSTINE.

Il est bienfait.

L'ESPERANCE.

Cela se voit.

JUSTINE.

Il a du courage.

L'ESPERANCE.

Comme un Diable.

JUSTINE.

Enfin, c'est un homme qui merite d'être aimé. Hélas! Sera-t-il encore long tems absent? L'Esperance, mon pauvre l'Esperance, quand est-ce que je te reverrai? Quand pourrai je.....

L'ESPERANCE.

Tout à l'heure; & me voila, Dieu merci.

JUSTINE.

Haï!

L'ESPERANCE.

Qu'est-ce donc?

JUSTINE.

Misericorde! Ah! je n'en puis plus, je me pâme!

L'ESPERANCE.

Qu'est-ce qui t'épouvante? Morbleu! qu'elle est lourde! Elle est plus pesante que du fer. Rassûre-toi; je suis ton cher, ton fidelle l'Esperance.

JUSTINE.

Toi?

L'ESPERANCE.

Oui.

JUSTINE.

Non; je croi que c'est un fantôme qui me tient.

L'ES-

L'ESPERANCE.

C'eſt moi-même, te dis je. Tâte plûtôt.

JUSTINE.

Tout de bon?

L'ESPERANCE.

Oui, ma foi.

JUSTINE.

Falloit il me faire tant de peur, & me ſurprendre ainſi mal à propos? Qui t'auroit deviné là? Mais ſe peut-il que ce ſoit l'Eſperance?

L'ESPERANCE.

Quoi, ne me connois-tu pas?

JUSTINE.

Eh, eh.

L'ESPERANCE.

Voïez; elle ne peut me reconnoître. Va; je ne m'en étonne pas. Les fatigues de cette Campagne ont fait un terrible effet ſur mon viſage. Ma foi, la Flandre change bien les gens; n'eſt-il pas vrai? Je ne ſuis pas auſſi beau que j'étois; mais il ne faut pas que cela t'allarme; tout reviendra, s'il plait à Dieu; & un mois de ſejour à Paris racommodera tout ce que la Guerre a gâté.

JUSTINE.

Tu en as bon beſoin.

L'ESPERANCE.

Maintenant que tu ne doutes plus que je ne ſois moi-même, je vai me ſervir de mon ancien privilege & te ſaluer avec ceremonie, comme un homme qui revient de loin.

JUSTINE.

Bon Dieu! comme te voilà fait!

L'ESPERANCE.

Tu me vois un peu en deſordre. J'ai laiſſé mon Equipage derriere; nous ſommes venus en Poſte, mon Maître & moi; & j'ai deja vû arriver plus d'un Prince, auſſi hale & auſſi deguenille que moi.

JUS-

JUSTINE.

Vous avez donc bien fatigué?

L'ESPERANCE.

Fatigué? Morgué! cela eſt incroïable. Sans le Brandevin, que j'ai bû, je n'aurois jamais reſiſté. Ces Rodomons d'Eſpagnols ont paru vouloir faire les mauvais; mais ils ont trouvé à qui parler, & nous leur ávons montré leur bec jaune. Cependant qu'avez-vous fait ici? Comment tout s'eſt il paſſe? Venons au fait. Mon Maître eſt dans une grande impatience d'en être inſtruit.

JUSTINE.

Ma foi, il y a bien du changement.

L'ESPERANCE.

Comment donc? Qu'eſt-ce à dire?

JUSTINE.

C'eſt à dire, que Lucinde a un autre Amant qui lui rend bien des ſoins. Dorimene prend grand plaiſir à le voir, & le reçoit fort bien. Il eſt riche, galant & bienfait.

L'ESPERANCE.

Tant pis; cela ne vaut pas le Diable. De quel païs eſt-il, ce nouvel Amant?

JUSTINE.

Il eſt de Paris.

L'ESPERANCE.

Tant mieux. Un Pariſien n'eſt qu'une dupe en comparaiſon d'un Bas-Normand, & mon Maître l'attrapera.

JUSTINE.

Son nom eſt Licidas. Franchement c'eſt un dangereux Garçon; & Lucinde à la fin, voïant Timandre abſent, auroit bien pû s'en accommoder: mais elle aime ton Maître; & puis qu'il eſt revenu, tout ira bien, & il n'y a plus rien à craindre.

L'ESPERANCE.

Aparamment il y a quelque faquin de Valet qui te fait les yeux doux. Hem! parle. Je le gagerois à ta mine.

JUSTINE.

Oui; il y en a un qui s'en est voulu mêler; mais il n'y a guere trouvé son compte jusques ici. Je te suis trop fidelle.

L'ESPERANCE.

Ventre-bleu, suffit.... Il faut que je l'assomme. Quelle est la Profession du Maître & du Valet? Sont-ce des Gens de Guerre?

JUSTINE.

Non.

L'ESPERANCE.

Quoi? Ce ne sont pas des Gens de Guerre, & ils osent être nos Rivaux? Ils ont perdu l'esprit.

JUSTINE.

Dame, la chose est pourtant comme je le dis. Le maître est un jeune homme, qui n'a que les plaisirs pour objet, qui ne cherche qu'à se divertir.

L'ESPERANCE.

J'entens; c'est un jeune Damoiseau, un petit Mignon de couchette, un Coquet bannal qui n'a vû que Ruël, Vincennes & le Bois de Boulogne, & peut-être est-ce sur le tout le fils d'un Fermier. Ah! que j'en serois aise! Adieu; il faut que je te quitte; je me suis deja arrêté ici trop long temps. Mon Maître m'attend. Je suis sûr qu'il jure, à l'heure qu'il est, de mon peu de diligence; & je vai lui rendre compte de toute nôtre conversation. Mais, qui est cet homme-là?



SCE-

SCENE III.

JUSTINE, L'ESPERANCE, JASMIN.

JUSTINE.

C'Eſt juſtement le Valet de Licidas, de l'Amant de Lucinde.

L'ESPERANCE.

Quoi ! C'eſt-là mon Rival ! Ah, ah, qu'il eſt plaiſant !

JASMIN.

Parle donc, Juſtine. Quel eſt ce Goujat ? Je croi, Dieu me pardonne, qu'il ſe gauſſe de moi.

L'ESPERANCE.

Tu l'as deviné. Mais, laiſſons-là la raillerie, & parlons ſerieuſement. L'Ami, on m'a dit que vous vous mêliez de venir cajoler ma Maîtreſſe que voilà. Je veux bien vous avertir, de peur d'incongruité, que vous ne lui parliez plus; autrement, touchez là, je vous couperai les oreilles. Adieu.

SCENE IV.

JUSTINE, JASMIN.

JASMIN.

A Qui en a-t-il donc, cet avaleur de charretes ? Oui, oui, tu n'as qu'à venir ; tu trouveras à qui parler. Parbleu, j'ai été ſi ſot que je ne lui ai rien répondu, tant ſon compliment m'a ſurpris ; mais à la premiere rencontre je lui ferai voir qui je ſuis.

JUS-

JUSTINE.

Ne te frotes pas à lui. C'est un mechant Garçon. Gare les oreilles.

JASMIN.

Qu'il prenne garde à son nez, lui; Je pourrois bien le lui rogner d'un quartier. C'est donc là ce Guerrier si redoutable, dont tu m'as si souvent parlé ?

JUSTINE.

Lui-même.

JASMIN.

Par ma foi, c'est un laid mâtin; & il faut que tu sois bien aveuglée, pour me le préferer.

JUSTINE.

Que veux-tu? je l'aime tel qu'il est.

JASMIN.

Tant pis pour toi. Timandre son Maître est-il aussi revenu?

JUSTINE.

Sans doute.

JASMIN.

Je prévoi ici un grand brouillamini. Il y aura bien du sang répandu; mais mon Maître pourra-t-il voir Lucinde ce matin?

JUSTINE.

Non; elle est un peu indisposée. Qu'il attende à tantôt. Adieu; je rentre. Il faut que j'aille apprendre à ma Maîtresse le retour de Timandre.

SCENE V.

JASMIN, *seul.*

Voilà pourtant de terribles affaires. Cruelle disgrace pour nos amours! Mon Maître ne pourra jamais... Mais le voici.

SCENE VI.

LICIDAS, JASMIN.

LICIDAS.

EH bien, Jasmin; as-tu de bonnes nouvelles à me donner?

JASMIN.

Oui, de très-bonnes.

LICIDAS.

Quoi? que veux-tu dire?

JASMIN.

Je veux dire que.... Mais, attendez que je voie auparavant, si vous avez vos deux oreilles.

LICIDAS.

Je croi qu'il est devenu fou.

JASMIN.

Les voilà toutes deux bien entieres. C'est dommage; dans huit jours vous n'en aurez plus.

LICIDAS.

Je pense qu'il extravague. Qu'est-ce que cela signifie?

JASMIN.

Cela signifie que, si Timandre est aussi mechant & aussi brutal que son Valet, nous serons tous deux courtaudez.

LICIDAS.

Il est donc revenu, ce Monsieur Timandre.

JASMIN.

Oui, de par tous les Diables, il est revenu, & son Valet aussi, Monsieur l'Esperance. Je l'ai rencontré ici avec Justine. Bon Dieu! quelle mine! quel fierabras! Il m'a d'abord interdit la vuë de la Femme de Chambre, sous peine de me

me les couper toutes deux, en cas de dèsobeïssance. Timandre vous deffendra, sans doute, de voir sa Maîtresse sous la même peine. M'en croirez-vous, Monsieur? Tirons nos chausses de bonne heure; cedons à la force; faisons les choses de bonne grace; allons à Lion revoir la belle Angelique, cette jeune Veuve si aimable. Elle vous aime toûjours, j'en suis sûr; cependant vous l'abandonnez cruellement. Il y a trois ans qu'elle attend vôtre retour; allons, vous dis je; elle vous recevra à bras ouverts.

LICIDAS.

Ah! ne m'en parle plus. Je suis confus de mon ingratitude; mais l'absence & les yeux de Lucinde ont été plus forts que toutes mes reflexions. Je croi même qu'Angelique ne pense plus à moi. Elle ne m'écrit plus, & je ne reçois plus de ses nouvelles, & peut-être aime-t-elle ailleurs aussi bien que moi.

JASMIN.

Non assûrément. De la maniere dont vous m'en avez toûjours parlé, je ne lui sçaurois faire l'injustice de le croire; &, bien loin qu'elle ait fait un nouvel engagement, je répondrois qu'elle pleure sans cesse vôtre infidelité.

LICIDAS.

Tu ès de bonne foi, mon pauvre Jasmin. Il ne faut pas tant de tems à une Femme pour se consoler de la perte d'un Amant: Mais, quand il seroit vrai qu'Angelique m'aimeroit encore, ne me le dis plus dorenavant; Laisse-moi penser au contraire, qu'elle est comme toutes celles de son Sexe, afin de m'épargner le remords dont je serois devoré, si je croïois que je lui fusse cher encore.

JASMIN.

Allons la trouver, Monsieur, je vous supplie. Vous cherchez ici quelque malheur.

LICIDAS.

Poltron!

JASMIN.

Je ne le ſuis point du tout. Si nos Rivaux étoient des gens comme nous, vous verriez comment je ſerois brave ; mais ce ſont des gens de Guerre, accoûtumez au fer & au feu.

LICIDAS.

Eh ! pour avoir été à la Guerre, crois-tu qu'ils aient plus de courage, & qu'ils en ſoient plus redoutables ?

JASMIN.

Oui, parbleu, je le croi.

LICIDAS.

Eh bien, détrompe-toi. Sois perſuadé qu'il y a pour le moins à l'Armée autant de poltrons que de braves. J'en connois beaucoup qui ne ſont rien moins que ce qu'ils s'efforcent de paroître ; cependant, pour s'être trouvez dans quelque occaſion où ils ne ſont allez que par force, en enrageant & en faiſant mille vœux ſecrets, ils regardent avec mépris ceux qui n'ont pas pris le parti des Armes, quoi-qu'ils y aient été contraints ou par leur fortune ou par la volonté de leurs parens. Oui, quand ce ne ſeroit que parce que Timandre a été à l'Armée & que je n'y ai pas été moi, je veux m'attacher à Lucinde plus que jamais. Viens ; entrons chez elle.

JASMIN.

Vous ne lui ſçauriez parler que l'après-dinée. Juſtine me l'a aſſûré.

LICIDAS.

Allons donc chez mon Banquier prendre de l'argent. Je n'en ai plus.

JASMIN.

C'eſt fort bien fait.

LICIDAS.

Allons ; auſſi bien je voi deux Femmes maſquées qui s'arrêtent ici. Nous les incommoderions ſans doute, ſi nous y demeurions plus long-tems. Aparemment elles ont quelque rendez-vous en ce lieu.

JAS-

JASMIN.

Peut-être. Je ne ſçai qui elles ſont. Mais il me ſemble que je les ai vu nous ſuivre & nous obſerver trois ou quatre fois.

LICIDAS.

Ce ne ſont pas là nos affaires. Sui-moi ſans t'arrêter davantage.

SCENE VII.

ANGELIQUE, LISE.

LISE *ſe démasquant.*

EH bien, le voilà parti. Prenons un peu d'haleine, & donnons-nous de l'air.

ANGELIQUE.

Hélas!

LISE.

Quoi, Madame, vous ſoupirez?

ANGELIQUE.

Il s'éloigne, ma chere Liſe; il me fuit: Pourrois-je ne pas ſoupirer?

LISE.

Non, vous ne le devriez pas; & j'enrage de vous voir faire tout ce que vous faites, pour un petit ingrat, indigne de la moindre de vos bontez.

ANGELIQUE.

Ah! ceſſe de l'outrager. Ma tendreſſe s'offence des injures que tu lui dis; j'excuſe même, en quelque façon, ſon inconſtance; il eſt jeune; il ne m'a point vûë depuis trois ans. Enfin, Lucinde n'a que trop de beauté pour l'enflâmer.

LISE.

Par ma foi, vous étes bien folle, pardonnez-moi ce mot, ma chere Maîtreſſe, d'avoir tant d'indulgence pour un homme, qui vous a trom-

pée, après vous avoir donné sa parole & pris de si grands engagemens avec vous. Je ne suis qu'une malheureuse; mais si un homme m'avoit traitée de la sorte, fût-il plus beau qu'un Ange, je ne lui pardonnerois jamais.

ANGELIQUE.

Je ne suis pas si vindicative. Enfin, je me console par l'exemple de mille autres qui ont plus de merite que moi, & qui ont le même malheur.

LISE.

Il est vrai, que ce n'est point aujourd'hui le Siecle des Femmes; la mode en est passée, & ces bourreaux d'hommes nous méprisent en un point qui n'est pas concevable: Mais, si toutes les Femmes étoient de mon humeur, & qu'elles voulussent me croire, je sçai bien ce qu'elles devroient faire.

ANGELIQUE.

Et quoi?

LISE.

Les envoïer tous promener, & n'en souffrir jamais aucun.

ANGELIQUE.

Ah! pauvre Lise; tous ingrats & perfides qu'ils sont, ils ne laissent pas de nous être agréables; je ne l'éprouve que trop moi-même.

LISE.

Il est vrai.

ANGELIQUE.

Sans ce maudit charme qui nous attache à eux, ils seroient assez punis; nous n'aurions qu'à les laisser là sans y songer jamais; car enfin, que feroient-ils sans nous?

LISE.

Eh! que ferions-nous sans eux?

ANGELIQUE.

Nous nous ennuirions un peu, franchement; mais du moins, de leur côté, ils auroient leur part de nôtre ennui.

LI-

LISE.

Pas tant que vous penſez.

ANGELIQUE.

Comment donc ?

LISE.

C'eſt qu'ils ont mille occupations ſerieuſes ou agréables qui les empêchent de penſer à nous. La Guerre, la Chaſſe, le Jeu, les Voïages, la bonne chere: Mais, pour nous, il n'en eſt pas de même; nous n'avons pas à choiſir; & la fortune injuſte, pour humilier nôtre orgueil, a borné toute nôtre félicité à goûter les douceurs que l'amour donne. J'en enrage; quelle cruauté! Pourquoi faut-il que les choſes ne ſoient pas égales ? Mais, Madame, puis qu'il faut que vous aimiez pour être heureuſe, ceſſez du moins de pourſuivre Licidas. Croïez-moi; faites un autre choix, & épargnez-vous tous les chagrins que vous ſouffiez, en aimant ſans être aimée.

ANGELIQUE.

Non; je ne puis ſuivre ce conſeil. Licidas m'a paru aimable. Je lui ai dit que je l'aime: C'eſt aſſez pour me le faire aimer toute ma vie.

LISE.

Que prétendez-vous donc faire? Que ne lui parlez-vous; que ne vous faites vous connoître, puiſque vous ne ſçauriez vous paſſer de lui ? Il y a tantôt deux mois, que nous ſommes arrivées à Paris pour chercher ce traitre. Vous avez tout quitté à Lyon pour cela, ſous prétexte de venir faire juger un procès d'une très-grande conſequence pour vous. Cependant, depuis que vous êtes dans cette Ville, vous ne faites que pleurer & ſoupirer ſans rien conclure.

ANGELIQUE.

Hélas, Liſe! C'eſt pour ne me point expoſer au mepris de cet ingrat. Je ne prétens me découvrir, que lors que je ſerai preſque aſſurée d'un heureux ſuccès.

LISE.

Mais, Madame, ſi vous tardez plus long-tems, vous ſerez peut-être traverſée dans vos deſſeins. Vous n'ignorez pas qu'on vous cherche, que vous avez ici des Parens & des Amis qui ont ordre de s'informer de ce que vous faites.

ANGELIQUE.

C'eſt ce qui m'occupe le plus, & la premiere des choſes où je dois remedier. Je croi même avoir trouvé ce qu'il faut pour cela. Ecoute: Depuis deux ou trois jours il m'eſt venu une idée qui me ſemble tout à fait propre au deſſein que j'ai de me cacher. Tu ne manqueras pas de la condamner d'abord comme ridicule & extravagante.

LISE.

Peut-être. Sçachons ce que c'eſt.

ANGELIQUE.

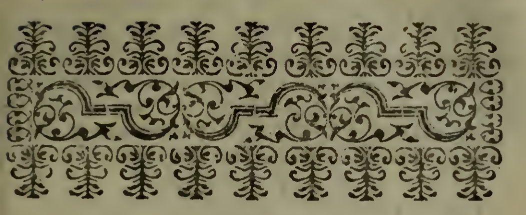
Non, je ne veux pas te le dire encor. Suffit que rien ne me peut détourner de ma reſolution. Vien au logis; allons y travailler tout à l'heure: Mais, au reſte, j'ai beſoin de toi, & il faut que tu joues avec moi un terrible perſonnage. Je croi que tu voudras bien le faire pour moi.

LISE.

Hélas! je ferai tout ce que vous voudrez. Allons; je vous ſui, Madame. Je ſuis prête à tout entreprendre. Je ſçai trop qu'une Femme de chambre, qui a la confidence de ſa Maîtreſſe, doit être, pour ſervir ſon amour, & à vendre, & à engager.

Fin du premier Acte.

ACTE



ACTE II.

SCENE I.

ANGELIQUE, LISE,
en habits d'Homme.

LISE.

ENfin, Madame, nous voilà équipées. Bon Dieu! quelle entreprise! Je n'ai de ma vie été si embarassée. Je ne marche dans la ruë qu'avec honte; & il me semble que tout le monde se moque de moi.

ANGELIQUE.

Tu me parois pourtant assez déliberée; & ta physionomie répond assez au personnage que tu vas jouer.

LISE.

Je ne sçais; mais depuis que j'ai endossé ce harnois, il me semble que j'ai mille fois plus d'adresse que je n'avois. Je croi que je m'acquiterois assez bien des devoirs d'un Laquais favori d'une Dame galante; & j'en connois plus d'une en cette Ville qui me donneroit de bons gages pour la servir. Enfin, s'il est vrai ce qu'on dit, qu'un Laquais, pour être bon, doit être

mechant, je ſens que je ſerois le meilleur Laquais du monde. Mais, Madame, vous me charmez ſous cet habit; & ſi je n'étois auſſi fortement perſuadée, que je le ſuis, que vous étes Femme, franchement je ſuccomberois à la tentation. Ah! la jolie taille! quelle demarche! Voïons: Promenez-vous un peu.

ANGELIQUE.

Que tu ès folle!

LISE.

Par ma foi, vous étes adorable, & je gagerois qu'à l'heure qu'il eſt vous faites de terribles effets ſur l'eſprit de ceux qui vous regardent.

ANGELIQUE.

Hélas! dans l'état où je ſuis, je n'ai deſſein de plaire à perſonne. L'unique ſujet de mon deguiſement eſt l'envie que j'ai de tromper ceux qui me cherchent. Cependant, comme Dorimene la Mere de Lucinde eſt un peu coquette à ſon âge, je veux eſſaïer de profiter de l'habit que je porte. J'ai reſolu de lui tendre des ſoins. Avouë que, ſi je pouvois m'en faire aimer, j'aurois par là un moïen bien certain & bien agréable pour me vanger de mon traître.

LISE.

Comment donc?

ANGELIQUE.

En obligeant Dorimene de chaſſer Licidas de ſa maiſon, & d'ordonner à ſa Fille de rompre tout commerce avec lui.

LISE.

Tout cela eſt le mieux du monde: Mais, Madame, Licidas vous reconnoîtra d'abord, & vôtre déguiſement ſera inutile.

ANGELIQUE.

Hélas! depuis trois ans qu'il ne m'a vûë, & qu'il ne penſe plus à moi, mon viſage eſt aſſez changé. Je paroîtrai devant lui ſans crainte d'être reconnuë. L'habit que je porte, & une perruque d'une couleur differente de celle de mes che-

cheveux feront l'effet que j'en attens. Enfin, quand même il se souviendroit de m'avoir vûë ailleurs, il me prendra sans doute pour mon Frere le Chevalier, à qui tu sçais que je ressemble si parfaitement, qu'on s'est mépris cent fois au bal, en nous voïant tous deux, d'abord que j'étois deguisée en homme.

LISE.

Mais, comment ferez-vous pour vous introduire chez Dorimene?

ANGELIQUE.

Il en faut chercher quelque occasion. Cependant je veux la suivre par tout & m'attacher à la regarder, comme un homme qui a quelque dessein. Ces vieilles Coquettes ne s'y trompent jamais. Elles y prennent garde, & vous tiennent compte de tout.

LISE.

C'est fort bien fait; Mais vous, qui voulez plaire à une Femme, sçavez-vous de quelle maniere il s'y faut prendre? Avez-vous les airs pour cela? Vous sçaurez-vous façonner sur de bons modelles dans le role que vous jouez?

ANGELIQUE.

Hélas! je ne sçai. Je suis si pleine de ma passion & de ma tendresse, que je ne songe guere à toutes ces choses.

LISE.

Je le voi bien: Vous voulez plaire, & vous n'avez point de mouche. Aprochez, que je vous en mette une. C'est un sacrilege en galanterie que d'en manquer. Tous les Coquets de profession en portent; & c'est aujourd'hui la marque des Gens à bonne fortune.

ANGELIQUE.

Je le croi.

LISE.

Voïons vôtre air. Ajustez un peu vôtre perruque; peignez-la; mettez vôtre chapeau. Fi! cela n'est pas bien. Voilà qui est trop bourgeois.

Regardez-moi. Voïez comme je fais. Tâchez de m'imiter. Allons. Bon cela. Prenez des manieres un peu languiſſantes; une façon de parler lente, tardive & nonchalante. Aprenez à vous jouer toûjours avec quelque choſe, avec un de vos gands, avec vôtre cravate, avec une canne, ou avec les bouts de vôtre perruque.

ANGELIQUE.

Que tu ès badine!

LISE.

Voilà juſtement comme il faut être pour toucher les Dames. Penſez-vous les charmer avec un ſerieux philoſophique? Mais vôtre jambe eſt-elle bien taillee? Oui, j'en ſuis bien contente. C'eſt là le principal. On n'eſt jamais bien fait ſi l'on manque par là. La jambe, moibleu, la jambe.

ANGELIQUE.

Comment, Liſe, tu jures.

LISE.

Sans doute; puis je m'en diſpenſer, étant devenuë Laquais? Y a-t-il de Laquais qui ne jure? Allez; ne faites pas tant la rancherie. Il faudra bien vous y accoûtumer, & aprendre, à la maniere des Courtiſans, à orner de tems en tems vos diſcours d'un ſerment fait à propos. Par exemple: Lors qu'on parle à quelque Belle des ſentimens qu'elle inſpire: Oui, Madame, je vous adore; vous étes la plus aimable Perſonne de l'Univers; je vous jure que je n'aimerai jamais que vous, & qui pourrois-je aimer aprés vous avoir connuë? Si elle doute de la ſincerité de vos paroles, on repart à l'inſtant: Ah! Madame, quelle injuſtice vous me faites! Dieu me damne! ſi je ne vous dis vrai. Que la foudre m'écraſe! ſi je ne vous adore. Cela fait des merveilles; & l'on ſe fait croire d'abord; autrement la converſation n'a point de grace.

ANGELIQUE.

Va; je ferai peut-être mieux que tu ne penſes.

LISE.

Peut-être aussi ne serez-vous rien qui vaille. Croïez-moi, Madame ; le Personnage d'un Coquet n'est pas si facile à faire que vous pensez, & vous ne devriez point vous exposer à le jouer, sans en avoir fait auparavant plusieurs repetitions.

ANGELIQUE.

Dans un autre tems j'aurois bien aimé à me donner ce divertissement : Mais j'ai l'esprit trop occupé de pensées plus serieuses pour m'y pouvoir apliquer à présent.

LISE.

Et la tabatiere que je vous ai donnée, sçaurez-vous vous en servir à propos ? Sçavez-vous qu'il y a de l'art parmi les Gens de Cour jusqu'à prendre du tabac ?

ANGELIQUE.

Oui : Je sçais que c'est une des choses à quoi ils s'apliquent le plus, & qui leur est d'une des plus grandes ressources. Le Tabac en effet est pour les Hommes ce que l'Eau de la Reine d'Hongrie & les Boëtes à Vapeurs sont pour les Femmes. L'un & l'autre sert de contenance. On se tire d'affaires par là. L'on en prend en Compagnie, d'abord qu'on ne sait plus que dire & par où fournir à la conversation.

LISE.

Ah ! Vous sçavez cela ? Il ne faut plus s'étonner, s'il y a tant de Gens qui en prennent : C'est encor beaucoup. Voïons si vous en prendrez methodiquement.

ANGELIQUE.

Oui. Tien. J'ai remarqué, parmi les preneurs de Tabac, quelques-uns des plus distinguez, & de ceux-là, tu m'entens bien, de ceux qu'on peut se proposer pour exemple. Je croi que je les imite assez bien.

LISE.

Oui, vous avez fort bien fait cela.

ANGELIQUE.

Mais, sçais-tu ce qui me fait le plus de plaisir dans mon déguisement? C'est d'être à couvert de mille sottises que les Gens viennent vous dire à tous momens. Une Femme un peu raisonnable est exposée à entendre & à souffrir les Galanteries de tous ceux qu'elle rencontre. Cela ne m'accommoderoit point, inquiete comme je suis.

LISE.

Quoi? Vous croïez que l'habit que vous portez vous en sauvera?

ANGELIQUE.

Assûrément que je le crois. Et qui s'aviseroit de m'en conter, habillée comme je suis?

LISE.

Tout le monde.

ANGELIQUE.

Comment? tout le monde.

LISE.

Oui, tout le monde. Vous verrez combien de conquêtes vous ferez.

ANGELIQUE.

Avec cet habit?

LISE.

Avec cet habit. Ma foi, toutes les Dames en tiendront. Ce déguisement vous est avantageux, & vous n'aurez pas plûtôt paru avec cet équipage, que vous aurez trente déclarations à essuier, ou de vive voix, ou par écrit. On vous assiegera de tous les côtez; & je gagerois que moi, qui ne suis pas si belle que vous, je trouverai aussi quelque bonne fortune.

ANGELIQUE.

Tai toi; c'est trop badiner. Songeons à mes affaires: Mais on vient à nous.

SCE-

SCENE II.

ANGELIQUE, TIMANDRE, LISE, L'ESPERANCE.

TIMANDRE.

L'Esperance, va-t-en sçavoir... Mais, que vois-je? Suis-je trompé? Et n'est-ce point lui-même?

ANGELIQUE.

Qui est cet homme-là? Je croi le reconnoître. Mes soupçons sont véritables. Oui, assûrément. Timandre!

TIMANDRE.

Chevalier!

ANGELIQUE.

Ah! que je suis ravi de vous voir!

TIMANDRE.

Ah! mon cher, que je vous embrasse. Quelle joie de vous trouver ici!

ANGELIQUE. *à part.*

Elle est extrême pour moi. Il me prend pour mon Frere le Chevalier. Mais comment vous étes-vous porté depuis que nous ne nous sommes vûs?

TIMANDRE.

Assez bien, hors les fatigues de la Guerre, qui m'ont quelquefois un peu accablé.

ANGELIQUE.

Toûjours Dragon?

TIMANDRE.

Toûjours. Il y faut mourir. Et vous, mon cher Ami, comment avez-vous passé vôtre tems? Vôtre santé a-t-elle toûjours été bonne?

ANGELIQUE.

Oui, Dieu merci,

TIMANDRE.

Madame vôtre Sœur comment ſe porte-t-elle? Parbleu, il me ſemble que je la voi, quand je vous regarde.

ANGELIQUE.

Elle ſe porte le mieux du monde.

TIMANDRE.

Eſt-elle remariée?

ANGELIQUE.

Non.

TIMANDRE.

Tant pis. C'eſt une fort grande injuſtice, je vous jure.

ANGELIQUE.

Je vous ſuis fort obligé.

TIMANDRE.

Je vous aſſûre que je n'oublîrai jamais les obligations que j'ai à toute vôtre Famille & les bontez que vous eutes tous pour moi, pendant le Quartier d'Hyver que je paſſai à Lyon.

ANGELIQUE.

Ne vous y reverrons-nous jamais?

TIMANDRE.

Hélas! mon cher Ami, je n'en ſuis pas le maître. Il faut attendre qu'on m'y envoie.

ANGELIQUE.

Mais, quelles affaires avez-vous à Paris? Peut-on vous demander cela ſans être indiſcret?

TIMANDRE.

Je n'ai point de ſecret pour vous. Sçachez donc, que je ſuis amoureux; que je ſuis venu ici de l'Armée en diligence pour revoir ma Maîtreſſe, me flâtant même de l'épouſer au plûtôt. Tout ſembloit me favoriſer avant mon depart; mais aujourd'hui j'aprens qu'un Rival riche eſt bien dangereux.

ANGELIQUE.

Hélas! il ſuffit d'être amoureux pour éprouver quelque disgrace.

TI-

TIMANDRE.

Cependant je ſuis bienheureux de vous avoir rencontré. C'eſt un coup de ma bonne fortune; & vous pouvez me rendre un bon office. Connoiſſez-vous Dorimene?

ANGELIQUE.

J'en ai oüi parler.

TIMANDRE.

C'eſt la Mere de la Perſonne que j'aime; & puis que vous en avez entendu parler, il ſeroit inutile de vous repeter ce que vous avez ſans doute apris. Sur quel pied la connoiſſez-vous?

ANGELIQUE.

Sur le pied d'une Perſonne galante, qui aime à avoir des Amans.

TIMANDRE.

Voilà le fait. C'eſt la Femme du monde la plus facile à s'engager; mais, ſur tout, elle a un foible invincible pour les jeunes Gens. Rendez-lui des ſoins, je vous en conjure.

ANGELIQUE.

Moi?

TIMANDRE.

Oui. Ne vous en défendez pas. Il s'agit de toute ma fortune. Si vous pouvez une fois vous rendre le maître de ſon eſprit, vous aſſûrerez mon bonheur, en me faiſant préferer à mon Rival.

ANGELIQUE. *à part.*

Je ferai toutes choſes pour vous. Tout ſemble conſpirer à mes deſſeins. Mais au moins dites-moi de quelle maniere il s'y faut prendre?

TIMANDRE.

Il ne faut que l'aller voir chez elle; & je vai vous y mener tout à l'heure.

ANGELIQUE.

Quoi, ſans autre façon?

TIMANDRE.

Oui, Dorimene eſt une Femme ſans ceremo-

nie, chez qui tous les honnêtes Gens ſont bien reçûs. D'ailleurs, je puis me flater de quelque privilege: Mais, pour vous ôter toute ſorte de ſcrupule, l'Eſperance, ſçachez, ſi nous pourrons voir ces Dames, Monſieur le Chevalier & moi. Cependant puis-je, à mon tour, vous demander quelles affaires vous ont attiré à Paris?

ANGELIQUE.

Le ſeul deſir d'aller ſervir une Campagne. La fantaiſie m'en a pris d'une maniere à ne pouvoir plus reſiſter à la tentation.

TIMANDRE.

Ah! ne le faites point, croïez-moi. Je vous parle en Ami. Il y a trop de fatigues à eſſuier.

ANGELIQUE.

Bagatelle. Ma Phyſionomie eſt la plus trompeuſe du monde. Je parois un peu delicat & même effeminé, j'en demeure d'accord, mais vous ne ſçavez pas tout ce que je ſçai faire.

TIMANDRE.

Vous vous moquez.

ANGELIQUE.

Je ne me moque point; & pour vous en convaincre, je veux faire la premiere Campagne avec vous. Au moins, je me flâte que vous aurez quelque égard pour moi, & que vous ne me traiterez pas avec toute l'authorité & la rigueur qu'un Capitaine a ordinairement pour ſes Soldats.

TIMANDRE.

Parbleu! vous ſerez le maître. Je vous obeïrai toûjours. Enfin, nous ne nous quitterons point. Vous aurez ma Tente, mes chevaux, mes valets, ma ſoupe & la moitié de mon lit.

ANGELIQUE.

Tout de bon? Puis je compter là-deſſus?

TIMANDRE.

Oui, je vous jure. Je voudrois deja que nous y fuſſions.

AN-

ANGELIQUE.

Que je vous suis obligé ! Vôtre generosité est extrême.

TIMANDRE.

Que ne feroit-on point pour vous? Cependant, croïez-moi, vous ne vous repentirez pas de m'avoir suivi. Vous serez fort agréablement parmi nous, je vous jure; & entre tous nos Officiers ce sera à qui vous aura.

ANGELIQUE.

C'est-à-dire, que je ne manquerai pas de Camarades.

TIMANDRE.

Non, je vous en répons.

SCENE III.

TIMANDRE, ANGELIQUE, LISE, L'ESPERANCE, JUSTINE.

JUSTINE.

LUcinde vous attend au jardin ; Monsieur, vous pouvez l'y aller trouver, & je puis vous assûrer par avance qu'elle aura beaucoup de plaisir de vous voir, & vous & Monsieur vôtre Ami.

TIMANDRE.

Allons, Chevalier. Et Madame Dorimene?

JUSTINE.

Elle n'est pas encore habillée. Elle ne s'habille ordinairement qu'à trois heures après midi.

TIMANDRE.

Eh bien ; voici l'heure à peu près ; hâtez-vous de l'aller habiller, afin que nous puissions avoir l'honneur de la saluer.

JUSTINE.

Je n'y manquerai pas.

SCENE IV.

LISE, L'ESPERANCE, JUSTINE.

JUSTINE.

CErtes, l'Ami de ton Maître eſt un joli jeune homme, & l'on pourroit bien l'aimer chez nous.

L'ESPERANCE.

Ne va pas aimer ſon Valet, toi. Il eſt bien joli auſſi.

LISE.

Oui-da, je ſuis aſſez mignon, & aſſez bien bati dans ma taille.

L'ESPERANCE.

Avec tout cela je ne te crains plus. Tu as un défaut qui efface toutes tes bonnes qualitez. Tu n'as point de barbe.

LISE.

C'eſt que je ſuis encor trop jeune pour en avoir.

L'ESPERANCE.

Non, ce n'eſt pas cela; tu n'en auras jamais, ni jeune ni vieux. Je m'y connois fort bien. Aproche, que je voie encor un peu. Par ma foi, tu n'as pas ſeulement le moindre petit poil folet.

LISE.

Eh bien, qu'eſt-ce que cela fait?

L'ESPERANCE.

Qu'eſt-ce que cela fait? Morgué, cela fait tout. Tu ris; mais il n'y a pas dequoi rire. Ce que j'avance ici je ne l'avance pas ſans fondement; & j'ai ouï dire pluſieurs fois à ma Mere, qui ne s'y connoiſſoit pas mal, & qui

qui jugeoit fort ſainement des choſes, qu'un Homme ſans barbe eſt un Apoticaire ſans ſucre.

JUSTINE.

Adieu; tu n'es qu'un babillard.

L'ESPERANCE.

Quoi? tu me quites ſi tôt? Où vas-tu donc, mon petit cœur?

JUSTINE.

Je m'en vais habiller Dorimene.

L'ESPERANCE.

Tu n'as pas là une petite occupation. Elle eſt toûjours la même?

JUSTINE.

Toûjours. Elle ne changera jamais. Elle eſt auſſi coquette qu'elle l'etoit à l'âge de quinze ans, croit être belle, fait la jeune, & ne peut ſe paſſer d'une Amourette. Enfin, la Galanterie eſt ſon élement; mais elle a de la vertu dans le fonds.

LISE.

Oh! je le crois bien. Tu ne la ſervirois pas ſans cela.

JUSTINE.

Non, ma foi.

LISE.

Mais parce que tu ſçais bien qu'elle a de la vertu dans le fonds, tu te rends charitable, & tu ès toûjours du ſecret.

JUSTINE.

Ne faut-il pas faire comme les autres. Je la ſers autant que je puis; & n'eſt-il pas juſte de garder le ſecret à ceux qui ſe fient à nous?

L'ESPERANCE.

Sans doute. On y eſt obligé en conſcience. Mais, adieu. Nous allons nous promener tous deux. Dans combien de tems pourrai-je revenir? Seras-tu long-tems à habiller Dorimene?

JUSTINE.

Non, je n'y ſerai qu'une heure au plus, car elle

elle eſt déja coeffée, elle a pris ſa chemiſe; de ſorte que la moitié de la beſogne eſt faite.

L'ESPERANCE.

Adieu donc.

JUSTINE.

Adieu, mes Enfans.

SCENE V.

JUSTINE *ſeule.*

ALlons donc ajuſter nôtre Douairiere. Ah! que je vai lui faire bien ma cour, en lui vantant le Chevalier!

Fin du ſecond Acte.



ACTE



ACTE III.

SCENE I.

DORIMENE, TIMANDRE, ANGELIQUE, LUCINDE, JUSTINE.

ANGELIQUE.

De grace, mes Dames, laiſſons-là les complimens. Je ne ſçai comment m'y prendre pour répondre à vos honnêtetez. Toutes ces façons m'embaraſſent; je ſuis libre & la contrainte me deſeſpere. Peut-on vous demander à quoi vous paſſez vôtre tems, quels ſont vos plaiſirs? Peut-on être de vos parties?

LUCINDE.

Hélas! Nôtre tems ſe paſſe ſouvent aſſez mal, quelquefois mieux; enfin, nous faiſons comme toutes les autres: le Bal, l'Opera, le Jeu, la Promenade & la Comedie nous occupent tour à tour, ſelon la ſaiſon & les occaſions.

TIMANDRE.

A propos de la Comedie, j'y dois aller demain, & je ſuis prié d'en aller décrier une qu'on repreſentera pour la premiere fois.

LUCINDE.

Comment donc? Peut-on faire de semblables prieres, sans sçavoir si la Piece est bonne ou mauvaise?

ANGELIQUE.

Sans doute. Je connois deux ou trois Hommes qui sont en passe, depuis long tems, d'en user de la sorte. Ils n'y manquent jamais, lors que l'Autheur n'a pas pris le soin de les mettre dans ses interêts, en leur lisant sa Piece, en les consultant sur la conduite de son Ouvrage, & en leur prouvant, par des louanges impertinentes, qu'ils sont les plus sçavans du monde dans la Poëtique.

DORIMENE.

En verité, cela est bien ridicule: Mais je ne voi pas qu'il soit facile d'empêcher le succès d'une Piece, quand elle est veritablement bonne.

TIMANDRE.

Fut-elle la meilleure du monde, il faut qu'elle saute, lors que nous nous en mêlons, quelques-uns que nous sommes. Pour cela, nous nous plaçons sur le Théatre, trois ou quatre de chaque côté, à quelque distance l'un de l'autre. Nous parlons; nous prenons du tabac; nous nous mouchons souvent; nous passons d'un côté à l'autre; nous venons reprendre nôtre premiere place; & dans les endroits les plus pathetiques, nous faisons, ou disons quelque plaisanterie, bonne, ou mauvaise; n'importe: Nous en rions aussi-tôt. La moitié du Parterre en rit aussi; l'autre en enrage. Tout cela ensemble fait du bruit. L'Acteur s'arrête; il se rebute; tout son feu se perd; il ne jouë plus rien qui vaille: Voilà la Piece au Diable.

ANGELIQUE.

Fort bien.

TIMANDRE.

Qui pourroit tenir là contre?

LUCINDE.

Oh! personne. Je voi que vous ne l'entendez pas mal. Mais quel fruit retirez-vous de cette malice?

TIMANDRE.

Le plaisir de nous divertir.

ANGELIQUE.

Parbleu, il faut que je me mette de la partie. Vous verrez si je jouërai mal mon rôle, quand il ne s'agira que de faire du bruit.

LUCINDE.

Ah! je ne croi pas que vous vouliez le faire.

ANGELIQUE. *bas.*

Je vous assûre que dès demain.... Mais, juste Ciel! voici mon Traître.

SCENE II.

DORIMENE, LUCINDE, ANGELIQUE, TIMANDRE, LICIDAS, JUSTINE.

DORIMENE.

AH! bon jour, Monsieur, vous étes aujourd'hui un peu paresseux, & vous nous venez voir bien tard.

LICIDAS.

Madame, je suis moins paresseux que vous ne pensez. Je suis deja venu ici; on m'a renvoïé; Mais, quand je ne serois point venu du tout, vous ne m'auriez guere souhaité, aïant si bonne Compagnie.

LUCINDE.

Elle est fort bonne sans doute.

LICIDAS.

Elle est bien heureuse que vous la trouviez telle, Madame.

TIMANDRE.

Assûrément. Que peut-on souhaiter de plus?

ANGELIQUE.

Elle eut été encore meilleure, si Monsieur fût venu des premiers.

LICIDAS.

Je ne sçai, Monsieur, de quelle maniere vous l'entendez; mais il me semble que le ton, dont vous le dites, marque plus de raillerie que de sincerité.

ANGELIQUE.

Point du tout. Vous me faites tort, si vous l'avez crû. Je suis naturel dans tout ce que je dis, & ma bouche ne trahit jamais les sentimens de mon cœur. Je vous assûre encore une fois que j'ai plus de plaisir de vous voir ici que je n'en aurois, si vous n'y étiez pas. Je le dis franchement devant ces Dames, & je croi qu'il suffit de cet aveu pour vous persuader que je ne deguise jamais ce que je pense.

LICIDAS.

bas. *haut.*

Que vois-je? seroit-ce lui? Je ne sçai, Monsieur, par où je puis m'être attiré tant d'honnêteté de vôtre part.

ANGELIQUE.

J'aurois peine à vous le dire moi-même. Peut-être est-ce un de ces effets de la Sympathie qui fait que nous nous interessons plûtôt pour une personne que pour une autre. Peut-être y a-t-il quelque raison plus puissante qui m'oblige à vous vouloir du bien: Mais, quoi qu'il en soit, je ne sçaurois resister au panchant secret qui me force d'être de vos Amis.

LUCINDE.

Voilà une declaration bien obligeante.

DORIMENE.

Elle ne peut pas l'être davantage.

LICIDAS.

J'y ſuis auſſi ſenſible que je dois, & je proteſte à Monſieur que perſonne ne l'honore & ne l'eſtime plus que moi.

ANGELIQUE.

Ce n'eſt pas aſſez pour moi. Je veux quelque choſe de plus tendre & de plus preſſant. Je ſuis auſſi jaloux en amitié qu'un autre pourroit l'être en amour. Je crains même beaucoup en vous donnant la mienne. Il y a une choſe qui me chagrine ; vous avez la reputation d'être inconſtant.

bas. LICIDAS.

Je ne me trompe point ; c'eſt le Chevalier lui-même. *haut.* Ne craignez rien. Raſſûrez-vous. Vous n'étes pas bien informé de mon humeur.

ANGELIQUE.

Je le ſuis peut-être mieux que vous ne penſez.

LICIDAS.

Vous ?

ANGELIQUE.

Oui, moi. Faites-vous juſtice vous-même. Rapellez dans vôtre eſprit tout ce qui vous eſt arrivé. N'y a-t-il pas quelque choſe qui n'eſt pas tout-à-fait bien ? & ne ſentez-vous point quelques remords, lors que vous ſongez à ce que vous avez fait à Lyon ?

LICIDAS.

A Lyon ? Qu'y aurois-je fait qui me dût cauſer des remords ?

ANGELIQUE.

Songez-y. Vous le ſçavez mieux que perſonne. Mais, quoi ? Vous rougiſſez ; Ah ! ma foi, cette rougeur vous trahit.

LICIDAS.

Ah ! je conçois ce que vous voulez me dire. Vous me voulez parler ſans doute d'une Perſonne que j'y ai connuë ; & en effet, plus je vous regarde, plus je me confirme dans mes ſoupçons.

çons Oui, vous étes son Frere. Je n'en sçaurois plus douter.

ANGELIQUE.

Et bien, oui, je suis son Frere. Ai-je tort de vous reprocher que vous étes inconstant?

LUCINDE.

Expliquez nous cette énigme.

LICIDAS.

Elle n'est pas bien difficile, Madame. Il y a quatre ou cinq ans qu'etant à Lyon, j'y vis une jeune Personne: je lui rendis plusieurs visites; & comme on ne peut parler dans ces rencontres que de galanterie, il m'échapa, sans reflexion, de lui dire, que je l'aimois. Monsieur veut me persuader, que j'ai commis un fort grand crime, d'avoir manqué à des choses que je n'avois dites qu'en riant.

ANGELIQUE.

Ma foi, vous voilà bien excusé. Après cela il n'y a plus rien à dire. Eh! Monsieur; au moins ne deguisez pas la verité avec si peu de bonne foi. Dites plûtôt, qu'on n'est pas le maître de son cœur, comme on le veut; qu'on n'en dispose pas à son gré, comme on le veut; que vous avez vû Madame, & que vous n'avez pû vous empêcher de l'aimer. Mais, ne vous défendez pas d'avoir autrefois aimé ma Sœur & de le lui avoir dit avec fureur: Enfin, d'avoir fait, pour l'en convaincre, tout ce que font les Amans les plus emportez; jusqu'à lui donner vôtre foi, de n'avoir jamais d'autre Femme qu'elle.

DORIMENE.

Cela est-il bien possible?

LUCINDE.

Quoi, Monsieur? Vous étes engagé ailleurs? Vraiment, je suis bien aise de sçavoir cela.

ANGELIQUE.

Eh, Madame! Croïez-vous que cela l'embarasse? Monsieur est au dessus de ces bagatelles.

LI-

LICIDAS.

Si la promesse, dont vous me parlez, étoit veritable, je pourrois faire quelque scrupule de la rompre: Mais, comme elle n'a jamais été qu'en l'air, tant pis pour celle qui y a ajoûté foi.

ANGELIQUE.

En verité, cette présomption de vous-même est un peu extraordinaire. Mais, Madame, vous voïez qu'il ne parle de la sorte, que pour s'excuser, & avoir lieu de vous dire, qu'étant aussi aimable que vous l'étes, vous ne devez rien craindre de sa legereté, puis qu'il n'a abandonné ma Sœur qu'à cause de son peu de merite.

TIMANDRE.

Il n'y a pas grand fonds à faire là-dessus.

LUCINDE.

Mais, Madame vôtre Sœur a dû entierement l'oublier.

ANGELIQUE.

Hélas, Madame! Dans ces occasions fait-on tout ce que l'on doit, & tout ce que l'on veut? La pauvre Femme se plaît à nourrir sa malheureuse passion. Elle entretient avec opiniâtreté ce qui la devore, & se rend, par cet amour déraisonnable, la plus infortunée Personne du monde. Pardonnez-moi, Madame, je vous en conjure, la douleur que ce souvenir me donne; elle paroît trop à vos yeux: Mais je ne sçaurois penser, sans une mortelle tristesse, à la pitoïable destinée d'une Sœur qui m'est si chere, que ses maux sont presque les miens. Si bien que je donnerois volontiers la moitié de mon sang, pour lui rendre la tranquillité & le bonheur que l'oubli & le mépris de cet Amant perfide lui ont ôté pour jamais.

LICIDAS.

Parbleu! Monsieur ne jouë pas mal la comedie.

LUCINDE.
Quoi, vous plaisantez encore? Allez; vous devriez mourir de honte.
LICIDAS.
Il n'y a jamais eu rien de si plaisant.
DORIMENE.
Taisez-vous. Vous étes un mechant homme, de faire ainsi souffrir une pauvre Femme. Il faut être plus que Tigre pour cela; & je ne veux plus vous voir.
LICIDAS.
Eh bien, Madame; je me retire. Il faut donner à vôtre colere le tems de se dissiper. Cependant, je promets à Monsieur, qui veut si fort être de mes Amis, & qui m'a si bien servi auprès de vous, que je l'en remercierai comme il faut.
ANGELIQUE.
Vous me ferez plaisir; & j'attendrai vôtre remerciment avec impatience.
LICIDAS.
Je vous l'épargnerai, sans doute; & vous n'aurez pas long-tems à attendre.
ANGELIQUE.
Tant mieux; c'est ce que je souhaite le plus.

SCENE III.

DORIMENE, ANGELIQUE, LUCINDE, TIMANDRE, JUSTINE.

LUCINDE.
IL s'en va bien en colere: Je crains qu'il vous fasse une querelle.
ANGELIQUE.
Je vous promets, Madame, que le combat ne

ne sera jamais sanglant entre nous.

TIMANDRE.

J'y prendrai garde de mon côte, & je vous répons de l'évenement.

DORIMENE.

N'y manquez pas au moins.

SCENE IV.

DORIMENE, LUCINDE, ANGELIQUE, JUSTINE, TIMANDRE, LA VIOLETTE.

LA VIOLETTE.

VOtre Maître de Claveſſin eſt dans vôtre chambre qui vous attend, Madame. Que lui dirai-je, s'il vous plaît?

DORIMENE.

Allez, ma Fille, allez prendre vôtre leçon. Ces Meſſieurs ſeront bien aiſe de vous entendre jouer. J'irai vous rejoindre dans un moment. J'ai quelque ordre à donner à Juſtine.

SCENE V.

DORIMENE, JUSTINE.

DORIMENE.

AH, Juſtine! Que voilà un joli homme que Monſieur le Chevalier!

JUSTINE.

Je vous l'avois bien dit, Madame, qu'il étoit beau.

DO-

DORIMENE.

Il faut que je t'avouë que je n'aurois jamais crû qu'il l'eut été à ce point-là. Ah! ma chere Justine; qu'il y auroit de plaisir d'en être aimée!

JUSTINE.

Assûrément.

DORIMENE.

Pour moi, je l'aime; je ne sçaurois m'empêcher de te le dire.

JUSTINE.

Eh bien! il n'y a pas grand mal à cela.

DORIMENE.

Je voudrois fort en être aimée.

JUSTINE.

Et pourquoi ne le seriez-vous pas?

DORIMENE.

Par mille raisons. Premierement, ces jeunes Gens sont presque tous étourdis & incapables d'une veritable passion. J'ai déja éte souvent trompée; on m'a fait mille infidelitez.

JUSTINE.

Allez, Madame; laissez-moi faire; ne craignez rien de l'avenir, sur l'exemple du passé. Si vous avez été autrefois trompée, je n'étois pas auprès de vous pour vous conduire. Pourvû que vous me vouliez croire, le Chevalier vous aimera pour le moins autant que vous l'aimez.

DORIMENE.

Est-il possible?

JUSTINE.

Je vous dis que dans quinze jours je vous le livre le plus amoureux de tous les hommes; & si je manque d'y réüssir, je consens que vous me preniez pour la plus sotte Fille de Paris: Ce que je ne suis pas, Dieu merci.

DORIMENE.

Ah! que je t'aurai d'obligation! Tu dois tout esperer de ma reconnoissance. Mais ça, que faut-il faire pour cela? Aprens-le moi. Tout le monde

monde parle de toi, comme d'une Fille extraordinaire. Pour moi, quelque panchant que j'aie toûjours eu à la galanterie, je ne ſuis pas ſçavante ſur cette matiere; & trop de bonne foi m'a toûjours perduë.

JUSTINE.

Il y a divers moïens, Madame: Mais, comme il n'eſt pas à propos de s'amuſer à la bagatelle, & qu'il n'y a pas de tems à perdre, je ne vous raporterai que les principaux, & les plus certains.

DORIMENE.

Voïons donc.

JUSTINE.

En premier lieu, il faut commencer par bannir toutes les ceremonies; ſe défaire de ces vieilles erreurs où l'on étoit autrefois, que les hommes doivent parler les prémiers. C'eſt une pure ſottiſe. On a reformé cet abus fort juſtement; & il eſt bien raiſonnable, après tout, que celui qui ſe ſent le plus malade demande le premier le remede & le ſoulagement à ſes maux.

DORIMENE.

Il n'eſt rien de plus juſte.

JUSTINE.

Ainſi, vous voïez bien que puiſque vous étes la premiere à ſentir de l'amour; car il n'eſt pas certain que vôtre vûë ait fait ſur le cœur du Chevalier le même effet que la ſienne a fait ſur le vôtre. Puiſque vous étes la premiere, dis-je, à l'aimer, vous devez être la premiere à le lui faire connoître. N'eſt-il pas vrai?

DORIMENE.

Oui, je comprens cela.

JUSTINE.

C'eſt auſſi à quoi vous devez vous reſoudre; mais, ſur tout, à donner un bon tour à la déclaration que vous ferez; ne paroître ni trop tiede ni trop empreſſée: Enfin, ne pas man-

quer de traitter, avec un grand air de mistere, le commerce que vous voulez lier.

DORIMENE.

Voilà de fort bonnes maximes.

JUSTINE.

Tout cela n'est qu'une introduction à la chose. Voici le fait; en un mot le secret des secrets, pour se faire aimer.

DORIMENE.

Quel est donc ce rare secret?

JUSTINE.

C'est, de donner, Madame. Quelque defaut qu'on puisse avoir d'ailleurs, on ne sçauroit manquer d'être aimée avec cette qualite.

DORIMENE.

Je l'ai ouï dire comme cela.

JUSTINE.

Vous avez fort bien ouï dire; & l'experience nous le fait voir tous les jours. Par quel endroit, croïez-vous, que Madame Dinet & Madame Dortille se fassent valoir dans le monde? Est-ce par leur beauté? Elles n'out jamais été belles. Est-ce par leur jeunesse? On ne sçait pas qu'elles aient été jeunes. Cependant on les voit accablées d'Amans; & de quels Amans encore? des plus accomplis de la Cour; tandis que Madame Duri & Madame de Plé, qui sont les plus aimables Femmes de France, n'en ont aucun. Pourquoi cette disette & cette abondance si injustes? C'est que les unes donnent beaucoup, & que les autres ne donnent rien.

DORIMENE.

Il faudra donc se resoudre à faire comme les autres, & à donner. Mais quoi? des garnitures, des nœuds d'épées, des écharpes?

JUSTINE.

Fi! Ce sont des présens qu'on fait à des Gens qu'on ne veut pas aimer long-tems.

DORIMENE.

Quoi donc? Des montres, des bagues, des bracelets, des agraffes?

JUSTINE.

Cela est un peu plus raisonable; mais tous ces bijoux embarassent, outre qu'il y a trop à perdre chez les Jouailliers. Madame, croïez-moi; de l'argent, de l'argent: Voilà tout ce qu'il faut. Deux cens Louïs font plus de plaisir & plus de profit à un jeune homme, qu'un diamant de quatre cens.

DORIMENE.

Je le croi.

JUSTINE.

Ce n'est pas tout, Madame; Il faut sçavoir donner à propos; se rendre la maîtresse des dons que l'on fait; de sorte qu'il ne soit jamais permis à un Amant de rien exiger, afin qu'il reçoive les moindres liberalitez comme de pures graces & jamais comme une chose duë. Enfin, il faut sçavoir bien prendre son tems pour faire ses présens; par exemple, lors qu'il y a quelque fête à la Cour où tout le monde veut être magnifique, ou bien, pour faire un équipage à la veille ou au retour d'un voïage.

DORIMENE.

Je ne doute pas que les présens ne soient alors parfaitement bien reçûs.

JUSTINE.

Madame, ils font dans ces momens des effets admirables: On vous adore, on pleure de tendresse en prenant vôtre argent. Vous moquez-vous? Un Courtisan, dans ces occasions, se donneroit de bon cœur au Diable pour en avoir. Voilà, Madame, tout ce que j'ai pû aprendre de plus fin & de plus juste par une longue experience, & par l'intime confiance dont m'ont honorée plusieurs Femmes de Qualité que j'ai eu l'honneur de servir successivement. Voilà le moïen le plus sûr, & quasi l'unique, d'être toû-

jours tendrement aimée ; de ne s'apercevoir jamais de la vieilleſſe ni des autres disgraces, d'entretenir la fine galanterie, & de faire durer les belles paſſions. Je vous en fais part avec joie ; heureuſe, ſi je puis par-là me rendre digne de vôtre eſtime, & contribuer à vôtre ſatisfaction, en tout bien & en tout honneur.

DORIMENE.

Ne doute point que je ne t'aime, & ne te diſtingue beaucoup au deſſus d'une fille de ſervice. Auſſi fais-tu bien paroître que tu n'ès pas une perſonne du Commun. Mais, Juſtine, ce n'eſt pas tout. Suppoſé que le Chevalier m'aime, & qu'il réponde à mes empreſſemens, je veux l'épouſer, nous nous marierons en ſecret; car tu ſçais bien que je ne ſçaurois le faire autrement, de peur de faire crier contre moi toute ma Famille qui n'a jamais voulu conſentir que je me remariaſſe. D'ailleurs, je n'ai la plus grande partie du Bien, dont je jouïs, qu'à condition de demeurer Veuve. Ainſi, il faudra cacher ſoigneuſement ce Mariage. Cependant, quand j'aurai épouſé le Chevalier, comment ferai-je pour le voir ? Il faudra ſauver les apparences, & il ne ſuffira pas qu'il ſoit mon Mari en effet, & que les intentions ſoient bonnes: Je hais les caquets ; je ſuis fort delicate ſur la reputation, & je ne veux point qu'on puiſſe gloſer ſur nôtre commerce, comme on fait ſur pluſieurs autres.

JUSTINE.

Je voi bien qu'il faut que je vous donne des avis là-deſſus. Puiſque le Chevalier ſera vôtre Mari, car autrement, de bonne foi, je ne le ferois pas; je ſuis trop ſcrupuleuſe ſur ce point: Vous ferez donc, Madame, pour voir vôtre Epoux, ce que toutes les autres Femmes font pour voir leur Amant. Auſſi bien le Chevalier ſera-t il preſque la même choſe pour vous ; & puiſque vous ne le verrez qu'en ſecret, vous trou-

trouverez en lui toute la ſûreté d'un Mari & tout le ragoût d'un Galant. Sçachez donc, Madame, que vous pourrez vous ſervir, pour le voir, de la maiſon d'une Amie, ſans conter celles de certains Peintres, des Muſiciens qui font des Concerts chez eux certains jours de la ſemaine, celles des Danceurs, des Coeffeuſes, des Lingeres & des Operateurs pour les dents: mais tout cela me ſemble perilleux; & d'abord qu'il faut ſe confier à quelqu'un, je n'en ſuis plus.

DORIMENE.

Il ne faut donc ſe fier à perſonne.

JUSTINE.

Non, Madame. Il ne faut ſe fier qu'à une Femme de Chambre, parce que cela eſt indispenſable, & qu'on ne ſçauroit s'en paſſer. Ce ſont là, Madame, les diverſes manieres dont vous pouvez voir vôtre Mari; mais la plus ſûre eſt, de le faire venir chez vous.

DORIMENE.

Chez moi? Ah! cela eſt trop dangereux.

JUSTINE.

Au contraire, Madame; croïez que les choſes les moins vrai-ſemblables ſont celles qu'on peut hazarder avec moins de crainte. On fait entrer un Homme ſur la brune, un manteau ſur le nez ou déguiſé. Il ſe coule dans vôtre apartement, on l'enferme dans un Cabinet, on le garde trois ou quatre jours; cependant on fait la malade, pour avoir plus de liberté, & on s'entretient avec lui tant qu'on veut.

DORIMENE.

Mais, comment faire porter à manger à un Homme, ſans qu'on s'en aperçoive dans la maiſon!

JUSTINE.

Bon! On le nourrit de confitures. Voilà le meilleur de l'avanture. Vous ne ſçauriez croire le plaiſir que l'on fait à tous ces Meſſieurs, de

les tenir ainsi enfermez. Comme on est quelques jours sans les voir dans le monde, on leur fait la guerre après, sur ce qu'ils ont disparu; & ils passent pour gens à bonne fortune. Cela les charme; sans conter la joie qu'ils ont de dire, en arrivant chez eux; hai! qu'on me couche au plus vîte, qu'on me donne un bouillon dans deux heures, &, sur tout, qu'on ne laisse entrer personne dans ma chambre; je veux dormir trois jours pour me refaire.

DORIMENE.

Oui. Voilà, sans doute, le meilleur expedient. Mais, allons rejoindre la Compagnie & faire après tenir un billet au Chevalier, pour l'avertir de se rendre ici cetre nuit. Cependant, sois persuadée de ma reconnoissance.

JUSTINE.

J'espere, Madame, de vous faire encore mieux connoître mes talens, & ce que je vaux, dans la suite de l'avanture.

Fin du Troisiéme Acte.



ACTE



ACTE IV.

SCENE I.

ANGELIQUE, LISE.

LISE.

Vous l'avez donc bien embaraſſé, Madame.

ANGELIQUE.

Je te dis, que je l'ai mis au deseſpoir; mais il a toûjours crû, que j'étois le Frere d'Angelique; & le volage n'a pas eu le moindre ſoupçon de la verité. Cependant, je t'avouërai, que j'ai pris un fort grand plaiſir à jouïr de ſon embarras.

LISE.

Mais, n'aprehendez-vous point qu'il vous querelle & vous oblige à deguainer?

ANGELIQUE.

Plût à Dieu! Je ſçai bien le moïen de lui répondre.

LISE.

Mais, comment ſortirez-vous d'un autre embarras bien plus grand à mon gré? De bonne foi, vous avez une terrible affaire ſur les bras, &

Dorimene ne vous fera point de quartier. Diantre, comme elle y va! A peine vous a-t-elle parlé, qu'elle vous écrit de vous rendre chez elle, environ ſur le minuit; qu'en touſſant deux fois on vous ouvrira la porte, où vous trouverez un Guide qui vous conduira en des lieux, où vous ne ſerez pas fâché d'être venu. Que penſez-vous que tout cela ſignifie?

ANGELIQUE.

Mais toi, qu'en penſes-tu toi-même?

LISE.

Franchement, je croi que l'aſſignation ſera perilleuſe, & que vous n'en ſortirez pas à vôtre honneur.

ANGELIQE.

Pourquoi non? Dorimene veut ſeulement me parler en particulier; & voilà tout.

LISE.

Bagatelle. Les Femmes de ſon caractere ne veulent point perdre de tems. Elles ſçavent trop bien qu'on ne le recouvre jamais, quand il eſt une fois perdu. Enfin, croïez-moi, Madame; c'eſt un dangereux animal qu'une Beauté ſurannée.

ANGELIQUE.

Nous verrons. J'ai trop beſoin de cette Femme, pour manquer à ſon rendez-vous. Enfin, quoi qu'il en arrive, je rirai au moins de l'avanture. Mais voici l'heure, à peu près. Aproche de la porte, & faiſons le ſignal. Eſt-ce de ce côté?

LISE.

Oui; je penſe que nous y voilà.

ANGELIQUE, *après avoir touſſé.*

St, St. Peut-être ne viendra-t-il perſonne.

LISE.

On ne viendra que trop. Ce n'eſt pas par-là que l'intrigue manquera.

AN-

ANGELIQUE.

St, St.

SCENE II.

ANGELIQUE, LISE, JUSTINE.

JUSTINE, *ouvrant la porte.*

St, St.

LISE.

Je vous l'avois bien dit. Il y a déja long tems que la Sentinelle étoit posée.

ANGELIQUE.

Tai-toi. Qui va-là?

JUSTINE.

Qui va-là, vous-même?

LISE.

Amis de la garde.

JUSTINE.

Bon. Est-ce vous, Monsieur le Chevalier.

ANGELIQUE.

Oui, c'est moi.

JUSTINE.

Venez. Donnez-moi la main, que je vous conduise; sur tout ne faites point de bruit.

ANGELIQUE.

Non, non; ne craignez rien. Je sçai comme il en faut user.

JUSTINE.

Je n'en doute point. Ce n'est pas la premiere fois que vous vous étes trouvé en pareille fête.

ANGELIQUE.

Il y paroit bien aussi, que tu n'en ès pas à ton aprentissage.

LISE.

La peste! La Matoise ne l'entend pas mal.

ANGELIQUE.

Allons. Ferai-je entrer mon Valet?

JUSTINE.

Non; vous pouvez le renvoïer.

ANGELIQUE.

Va-t-en au logis.

SCENE III.

LISE *seule.*

BOn soir. La voilà bien gîtée, ma foi. Comment fera-t-elle pour s'en tirer? car enfin, ce n'est pas pour rien qu'on la fait venir là. Diable! Les Femmes de Paris y vont dru. Elles ne s'amusent pas long-tems à la ceremonie: C'est aussi le meilleur parti, franchement; c'est avoir du bon sens. A quoi bon tant lantiponer? Mais, à propos, quand j'y fais reflexion, l'habillement que j'ai m'a trop enhardie, je croi que j'ai perdu l'esprit: Me voici à minuit, seule dans les ruës. Il pourroit m'arriver mal-encontre. Regagnons donc la maison au plus vîte. Mais, qu'est-ce que j'entens?

SCENE IV.

JASMIN, LISE.

JASMIN.

OUi, morbleu! c'en est trop, & ceci ne peut pas durer. Voilà une belle heure pour porter un billet au Chevalier. Où diable le trouver? Ma foi, mon Maître n'a pas de conscience.

LISE,

LISE.

Je croi que c'eſt Jasmin, le Valet de Licidas. Oui, c'eſt lui-même. Tâchons d'entendre ce qu'il dit, & d'aprendre ce qu'il vient faire ici, à l'heure qu'il eſt.

JASMIN.

J'aimerois mieux ſervir le Diable que cet homme-là. Quoi! il faudra toûjours mener la même vie? Etre expoſé, à tous momens, aux caprices & à la mauvaiſe humeur d'un étourdi de Maître; emploïer la moitié du tems à courir, par ſon ordre, dans les ruës de Paris, l'autre à le chercher dans les Cabarets, dans les Academies ou autres lieux; & après, pour ſe refaire, paſſer la nuit en ſentinelle devant la porte de ſa Maîtreſſe, le plus ſouvent ſans avoir ſoupé? Non, Jasmin, cela ne ſe peut pas. Vous vous tuërez, mon Ami, & vous étes un ſot. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je commence à vous le dire: Songez donc ſerieuſement, dès demain, à demander vôtre congé, ou à le prendre en cas de refus. Oui; c'eſt une choſe reſoluë. Après demain, plus de peine. Prenons donc patience pour cette nuit; & puisque c'eſt pour la derniere fois, promenons-nous le long de cette ruë.

LISE.

Je veux auſſi me promener & marcher ſur ſes pas, pour l'embaraſſer un peu.

JASMIN.

N'entens-je point quelqu'un. Oui, je ne me trompe point. C'eſt peut-être un homme qui ne penſe pas à moi, & qui de bonne foi paſſe ſon chemin. Mais pourtant il me ſemble qu'il me ſuit pas à pas. Voïons encore. Juſtement. Il faut ſçavoir pourquoi il en uſe de la ſorte, L'Ami, parle un peu à moi, écoute.

LISE.

Et bien, qu'eſt-ce? Qu'y a-t-il?

JASMIN.

Je voudrois bien sçavoir, quel est ton dessein de venir m'observer ici.

LISE.

Eh! qui t'a dit que je viens pour cela?

JASMIN.

Qui me l'a dit?

LISE.

Oui! qui te l'a dit?

JASMIN.

Vraiment, il ne faut pas être grand sorcier pour le deviner. Ta maniere d'agir me le fait assez connoître.

LISE.

Tu rêves, mon Ami. Je ne pense pas seulement à toi.

JASMIN.

Aurois-je tort, en effet, de l'avoir soupçonné? & me serois-je allarmé mal à propos? Voïons encore. Eh bien, ne voila-t-il pas mon conte?

LISE.

Quoi?

JASMIN.

Pourquoi marches-tu derriere moi, quand je suis devant?

LISE.

Eh! pourquoi ès-tu devant, quand je marche derriere?

JASMIN.

Pourquoi ne marches tu plus, quand je m'arrête?

LISE.

Pourquoi t'arrêtes-tu, quand je ne marche plus?

JASMIN.

Pourquoi me regardes-tu, quand je tourne la tête?

LISE.

Pourquoi tournes-tu la tête, lors que je te regarde?

JAS-

JASMIN.

Bas. Voici un Drôle bien resolu. Tâchons de l'épouvanter; en tout cas, s'il fait le mauvais, j'ai bonnes jambes. *Haut.* Oh, morbleu! ma patience est à bout. Je ne puis plus souffrir cette insolence.

LISE.

Comment, qu'est-ce à dire?

JASMIN.

C'est à dire que tu prennes la peine de décamper, autrement tu verras beau jeu.

LISE.

Il ne me plaît pas, moi, de m'en aller; & n'ai-je pas ma part, comme toi, sur le pavé du Roi?

JASMIN.

D'accord. Mais, voilà ta part là bas, & voici la mienne. Si tu t'avises de faire un seul pas sur mes terres, je t'étrillerai comme il faut.

LISE.

Toi?

JASMIN.

Oui, moi. Veux-tu voir un peu par plaisir?

LISE.

Voïons donc ces grandes prouësses.

JASMIN.

Tu vas voir. Ah! Coquin, tu fuis? J'avois toûjours bien crû que tu ne valois rien; & tu ne merites pas que je te suive.

SCENE V.

JASMIN *seul.*

Me voici seul enfin. La triste figure qu'un homme fait la nuit au milieu d'une ruë! N'importe, consolons-nous. On dit, que les Amans ont toûjours été sujets à ces sortes d'accidens

cidens ; & puisque je suis rangé parmi leur nombre, subissons, sans murmurer, toutes les fatigues de l'Amour.

SCENE VI.

JASMIN, L'ESPERANCE, LISE.

L'ESPERANCE *à Lise.*

VA-t en l'amuser. Mon re-lui un peu de resolution. Enfin, s'il fait le mauvais, fais semblant de te vouloir battre, tu verras beau jeu.

LISE.

Prens-y bien garde au moins. Il est brutal comme un Diable, & il m'assommeroit.

L'ESPERANCE.

Va, te dis je ; & laisse-moi faire.

JASMIN.

Parbleu! j'ai été tantôt bien heureux, d'avoir affaire à un Drole qui a eu encor plus de peur que moi. Sans cela, j'en aurois pour mon compte. Voilà dequoi sert de parler quelquefois : Mais, on me suit ; & je croi que voici mon Homme revenu.

LISE.

A peu près.

JASMIN.

Ah! mon Mignon ; tu reviens pour te faire battre. Parbleu! il faut que je t'assomme.

LISE.

Oui? Voïons qui sera le plus fort des deux.

L'ESPERANCE.

Eh! Messieurs. Arrêtez-vous. Les combats sont défendus. Je ne souffrirai point que vous vous battiez.

JASMIN.

La peste! quel coup il m'a donné? Monsieur, prenez garde, s'il vous plaît.

L'ESPERANCE.

Non; il faut que je vous separe.

JASMIN.

Diantre! quelle maniere de separer!

LISE.

Ah, Coquin!

L'ESPERANCE.

Encore? ah! c'en est trop. Vous ne vous battrez point.

JASMIN.

Ce n'est pas moi, Monsieur, c'est lui qui recommence; & vous ne le frapez point.

L'ESPERANCE.

Je ne frape personne: Mais la charité m'oblige à faire ce que je fais, & d'empêcher qu'il n'arrive du mal à mon prochain.

JASMIN.

à part. Que la peste t'étouffe avec ta charité. Comment, il frape toûjours? Ah! je n'en puis plus. Heureux, si la fuite m'en peut delivrer.

SCENE VII.

L'ESPERANCE, LISE.

LISE *riant.*

PAr ma foi, tu ès un drole de corps! Tu ne l'as pas mal repassé.

L'ESPERANCE.

Eh! ce n'est encore qu'un prélude. Si nous sommes long-tems Rivaux, je lui jouërai souvent de semblables tours.

LISE.

Diable! Il n'y a donc pas plaisir d'être ton Rival?

L'ESPERANCE.

Non. Je hais mes Rivaux à la mort; aussi n'y a-t-il rien de plus haïssable.

LISE.

Ton Maître a-t-il autant de haine pour Licidas que tu en as pour son Valet?

L'ESPERANCE.

A peu près. Mais, que fais-tu si tard ici?

LISE.

J'attens mon Maître.

L'ESPERANCE.

Le Chevalier est donc enfermé avec Dorimene.

LISE.

Oui. Il travaille là pour vos interêts. Mais, ne sçaurions-nous entrer dans cette maison? Je voudrois bien y attendre mon Maître.

L'ESPERANCE.

Vien, vien; nous y entrerons assûrément. La porte est presque toûjours ouverte; & quand elle ne le seroit pas, il y a long tems que Justine m'a enseigné le secret de l'ouvrir. Sui moi seulement.

SCENE VIII.

On ouvre une fenêtre.

DORIMENE, ANGELIQUE, JUSTINE.

JUSTINE.

Enfin, tout le monde est couché. Avancez. Le voici, Madame. Je vous l'ameine sans peine; & il m'a paru qu'il avoit assez de plaisir

ſir à ſe laiſſer conduire.

ANGELIQUE.

Lors qu'on vient en des lieux comme celui-ci, on doit au moins marquer par ſon empreſſement qu'on eſt perſuadé de ſon bonheur.

DORIMENE.

Mais, eſt-il bien vrai que vous contiez ceci pour un bonheur? & n'eſt ce point un compliment?

ANGELIQUE.

Un compliment, Madame? ah! c'eſt me faire une injuſtice trop grande, que de l'avoir ſeulement penſé. Detrompez-vous, je vous en conjure; & croïez que je connois mieux le prix des faveurs qu'on me fait.

DORIMENE.

Le prix de celle-ci n'eſt pas bien grand; mais, du moins, part-elle d'un cœur ſincere; c'eſt dequoi j'eſpere que vous ſerez bien-tôt convaincu. Cependant, retirez-vous, Juſtine; paſſez dans mon antichambre, & prenez garde que perſonne ne puiſſe nous ſurprendre.

SCENE IX.

DORIMENE, ANGELIQUE.

DORIMENE.

EN verité, quand je ſonge à ce que je fais, Monſieur le Chevalier, j'aprehende fort de perdre vôtre eſtime & d'attirer vos mépris, au lieu de vôtre tendreſſe: Mais, jugez-en mieux, je vous prie; n'allez pas vous imaginer que je ſuis une de ces Femmes à qui de pareilles demarches ne coutent rien. De ces Femmes, dis-je, qui font un commerce perpetuel de galanterie & de galans. Croïez, au contraire, que c'eſt ici la premiere foibleſſe & le premier ega-

rement de ma vie. Excuſez la déclaration que je vous ai faite, par la neceſſité qu'il y a de vous aimer d'abord qu'on vous connoît.

ANGELIQUE.

Ne doutez point, Madame, que je ne vous rende toute la juſtice que je dois. Je ſuis hors de moi même, lors que je penſe à vos bontez & à l'état heureux où je me trouve. Il faut que mes transports vous marquent, encore mieux que mes paroles, quelle eſt la joie qui me poſſede.

DORIMENE.

Ah! prenez garde. Arrêtez-vous. Je ſens un rouge furieux qui me monte au viſage. De bonne foi, vous me faites trembler, & je connois à préſent que vous étes trop dangereux.

ANGELIQUE.

Je vous demande pardon, Madame. Je me ſuis laiſſé emporter par un premier mouvement dont je n'ai pas été maître: mais ne craignez rien à l'avenir; je contraindrai mes transports, & il n'y aura que mon cœur qui en ſentira la violence.

DORIMENE.

Hélas! ce n'eſt pas ſans raiſon que je vous dis tout cela. Un autre que vous, qui ſeroit à vôtre place, s'imagineroit que ce n'eſt pas pour rien que je vous ai donné un rendez-vous à l'heure qu'il eſt, & avec tant de miſtere, & ſur cette confiance, il oſeroit tout entreprendre. Que dis-je? Il croiroit même que le ſoin que je prens de vous le défendre, ſeroit un avertiſſement de le tenter, & que ma haine ſeroit le prix juſte & infaillible d'une trop grande retenuë.

ANGELIQUE.

A Dieu ne plaiſe, Madame, que je conçoive de pareils ſentimens!

DORIMENE.

La plus part des Hommes aujourd'hui ſont har-

hardis dans le tête à tête. Ils s'imaginent que trop de sagesse offence les Femmes; & revenus de cette maniere d'aimer pure & respectueuse qu'on pratiquoit du tems de nos Peres, disent qu'elle est bonne dans les Livres, mais impertinente dans la societé: Ainsi, à la premiere occasion, ils parlent sans façon de ce qui les meine & croient que c'est agir de bon sens de chercher dès le premier jour la fin de l'avanture.

ANGELIQUE.

Ils ont tort, Madame; & ils sont indignes de la trouver jamais.

DORIMENE.

Je ne sçai s'ils ont tort ou raison; je sçai seulement que c'est la mode maintenant, & qu'en cela, comme au reste des choses, la mode l'a emporté sur toutes les autres considerations; mais je voi bien que vous n'étes pas fait comme ces Hommes dont je vous parle.

ANGELIQUE.

Hélas! non, Madame, je ne suis pas fait comme eux; mais permettez au moins, Madame, que je vous demande une grace que je souhaite infiniment obtenir de vous.

DORIMENE.

Parlez sans crainte. Il n'est rien que je puisse vous refuser; & vous m'offencez, si vous avez le moindre doute là-dessus.

ANGELIQUE.

Je vous suplie donc, Madame, de ne plus souffrir Licidas chez vous, de lui interdire vôtre maison; je ne sçaurois l'y voir sans desespoir; & je vous demande ce sacrifice en faveur de ma Sœur, pour la vanger, en quelque façon, des maux que cet Amant volage lui a fait souffrir.

DORIMENE.

N'est-ce que cela que vous aviez à me demander?

AN-

ANGELIQUE.

Non, Madame; & je vous le demande à genoux.

DORIMENE.

Je vous l'accorde avec joie, & je voudrois...

SCENE X.

DORIMENE, ANGELIQUE, JUSTINE.

JUSTINE.

ON vous vient querir, Madame; & il faut vous ſeparer abſolument.

DORIMENE.

Qui me vient querir à l'heure qu'il eſt? Rêvez-vous?

JUSTINE.

Je ne rêve point du tout. C'eſt Madame vôtre Niéce qui eſt en travail d'enfant. Elle ſouffre beaucoup & crie de même; & celui qui vous vient chercher de ſa part m'a juré fort ſerieuſement, qu'elle n'attend plus que vous pour accoucher.

DORIMENE.

Adieu, Monſieur le Chevalier. Je ne puis me diſpenſer d'aller là. Nous nous reverrons bien-tôt, & vous aurez demain de mes nouvelles.

ANGELIQUE.

Que je ſuis malheureux! Pour m'empêcher d'être plus long tems avec vous, il faut qu'un Enfant s'aviſe de venir au monde.

DORIMENE.

Nous reparerons demain le tems que nous perdons aujourd'hui, & je vous promets que je tien-

tiendrai toutes choſes prêtes pour nous marier en ſecret. Ne le voulez-vous pas?

ANGELIQUE.

Ah! Madame, c'eſt là le comble de mes vœux.

DORIMENE.

Adieu. Juſtine, venez avec moi juſques dans ma chambre; vous viendez après reconduire Monſieur le Chevalier par le petit escalier.

SCENE II.

ANGELIQUE *ſeule.*

CEt accouchement eſt venu fort à propos. J'ai vû l'heure où le pauvre Chevalier alloit être pris ſans vert: Mais m'en voilà quite; & mon Traître ſera chaſſé de la maiſon de ma Rivale.

JUSTINE *revenant.*

Allons; allez vous coucher, mon pauvre Enfant; ſortons. N'êtes-vous pas bien content?

ANGELIQUE.

On ne peut pas plus; & je t'aſſûre que je ne manquerai pas de recompenſer liberalement tous tes ſoins.

Fin du quatriéme Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LICIDAS, JASMIN.

LICIDAS.

OUi, je veux me couper la gorge avec lui. La chose est resoluë, & rien ne sçauroit me detourner de ma resolution. Il faut que j'aprenne à ce jeune étourdi qu'il est dangereux de pousser à bout des gens comme moi. Ne l'as-tu pas trouvé?

JASMIN.

Non. Mais, Monsieur, considerez....

LICIDAS.

Je n'ai rien à considerer. Va le chercher encor, porte-lui de ma part ce billet, & revien me rendre réponse.

JASMIN.

Mais, s'il m'arrive du malheur en faisant ma commission?

LICIDAS.

Que tu as peur! Ne m'as-tu pas dit tantôt que tu te voulois battre aussi contre le Valet?

JASMIN.

Sans doute; & je suis toûjours dans le même

me dessein. J'ai sur le cœur l'avanture de cette nuit où je soupçonne ce fripon de Valet d'avoir un peu de part: Mais faisons les choses dans l'ordre; allez vous-même faire vôtre appel au Maître, & j'irai faire le mien au Valet.

LICIDAS.

Cela ne se peut pas.

JASMIN.

Et moi je vous assûre, Monsieur, qu'il prendra mal la chose de ma part, qu'il ne manquera jamais de dire que vous le méprisez, & sur ce prétexte il commencera peut-être à se vanger sur moi de l'affront que vous lui aurez fait. Où en serai-je, moi, si cela arrive?

LICIDAS.

Tu te défendras le mieux qu'il te sera possible. N'as-tu pas là une bonne épée? Elle est assez longue pour le moins.

JASMIN.

Pas trop, me semble. En tout cas, c'est pour tuer les gens de plus loin. Cependant, j'en reviens toûjours à ma premiere proposition: Si le Chevalier m'attaque, je suis un garçon perdu. Je me défendrai fort bien contre le Valet; mais, pour le Maître, il n'en est pas de même. Tous les Maîtres ont un ascendant furieux sur les Valets. D'ailleurs, je me souviendrai, pendant le combat, des coups dont vous m'honorez quelquefois; & la peur, d'en recevoir de pareils de lui, me fera battre fort mal. Je vous l'avouë, voïez-vous, je me connois, je suis sincere & franc, & vous verrez...

LICIDAS.

Fais ce que je te dis sans raisonner davantage. Je vai t'attendre chez moi.

JASMIN.

Ah Ciel! Voici le Chevalier. Oh! demeurez au moins à quelques pas d'ici. Parbleu, il s'en va. J'ai bien envie de m'en aller aussi. Abordons-

dons le pourtant. Allons; ferme, Jasmin, bon courage.

SCENE II.

ANGELIQUE, LISE, JASMIN.

JASMIN.

Monſieur, pourroit-on vous dire un mot?

ANGELIQUE.

Volontiers; qu'eſt-ce?

JASMIN.

Je ne ſçai, Monſieur, ſi vous ſçavez que je ſuis le Valet de Monſieur Licidas.

ANGELIQUE.

Que m'importe?

JASMIN.

C'eſt, Monſieur, que j'ai un billet à vous donner de ſa part.

ANGELIQUE.

N'y a-t-il que cela? Donne.

JASMIN.

Le voilà.

ANGELIQUE.

Ou vas-tu?

JASMIN.

Je me retire, afin que vous puiſſiez lire en liberté.

ANGELIQUE.

Non; attens la réponſe.

JASMIN.

Vous l'envoïerez par vôtre Laquais.

ANGELIQUE.

Non, te dis-je. Tu la reporteras toi-même.

JASMIN.

Ai, ai! Ceci ne vaut pas le Diable.

AN-

ANGELIQUE *lit.*

Après m'avoir montré tant de fermeté, vous ne serez pas surpris de recevoir ce Billet de ma part. Je croi même que vous vous y attendez; au moins devez-vous le faire, s'il vous reste un peu de bonne opinion de moi. Je tâcherai de vous la donner encore meilleure dans nôtre combat. Sçachez donc que je veux me couper la gorge avec vous. Vous pouvez choisir le tems, le lieu & les armes que vous croirez vous être les plus avantageuses. Adieu. Il me tarde de voir si vous raillez aussi bien l'épée à la main que dans une ruelle.

LICIDAS.

Voilà un Billet aussi brutal qu'on en puisse écrire. Vôtre Maître est un sot qui ne sçait pas vivre, de me l'avoir envoïé; & vous êtes un mal avisé de me l'avoir apporté. Je le punirai tantôt de son insolence. Je vai, en attendant, vous punir de la vôtre.

JASMIN.

Moi, Monsieur? Est-ce ma faute? Je ne sçai pas lire. Pouvois je deviner, si ce billet étoit brutal ou non? D'ailleurs, vous n'ignorez pas qu'un Valet doit s'aquiter toûjours, sans rien examiner, de tout ce qu'un Maître lui ordonne. Mettez-vous en ma place, & voïez si j'ai tort.

ANGELIQUE.

Va, je te pardonne; aussi bien ès-tu indigne de ma colere.

JASMIN.

Assûrément; & vous n'auriez point d'honneur à me battre.

LISE.

Quoi? avec ce beau raisonnement il s'échapera de vos mains & s'en ira sain & sauf.

JASMIN.

Pourquoi non?

ANGELIQUE.

Que veux-tu que je fasse à ce miserable?

LISE.

Que vous le rossiez comme un Diable.

JASMIN.

Voïez le beau conseil ! Monsieur n'en fera rien. Il est trop honnête homme; & ce n'est pas à un faquin, comme toi, de lui vouloir aprendre à vivre.

ANGELIQUE.

Va-t-en.

JASMIN.

J'obéïs de grand cœur. Fussai-je déja bien loin !

ANGELIQUE.

Dis à ton Maître que je me rendrai ici dans demie-heure au plus tard, & que j'ai choisi ce lieu même pour terminer nos differens.

JASMIN.

Quelles armes voulez-vous, Monsieur?

ANGELIQUE.

Je n'en veux point d'autres que celles que je porte.

LISE.

Oui oui, nous vous battrons tous deux comme il faut.

JASMIN.

J'aurai soin de raporter à mon Maître tout ce que vous venez de me dire. Serviteur.

SCENE III.

ANGELIQUE, LISE.

LISE.

EH bien, Madame, que prétendez-vous faire? Il faut prendre un parti. Il n'y a plus à balancer. Cet appel gâte tout, & met fin à vôtre déguisement. Voulez-vous vous aller bat-

tre

tre contre Licidas? Franchément ces ſortes de combats ne conviennent guere à des perſonnes comme vous & moi.

ANGELIQUE.

Vien. Ma reſolution eſt priſe. Ne crains rien. Je croi qu'elle réüſſira au gré de mes ſouhaits. Cependant, hâtons-nous de nous éloigner d'ici. J'entens ouvrir cette porte. Ceux qui vont ſortir pourroient nous arrêter. Courons. Le moindre retardement romproit toutes nos meſures.

SCENE IV.

DORIMENE, JUSTINE.

DORIMENE.

AH! Justine. C'eſt lui-même. Oui; voilà juſtement le Chevalier qui s'en va.

JUSTINE.

Voulez-vous que je coure après lui pour l'apeller?

DORIMENE.

Non; je rougirois trop à le voir, après ce qui s'eſt paſſé entre nous; & il vaut mieux attendre la même heure où je l'ai vû cette nuit. Je lui parlerai avec moins de trouble.

JUSTINE.

Avouez, Madame, qu'il y a bien du plaiſir d'avoir un Amant fait comme lui. Peu de perſonnes ont ce bonheur; & je n'en connois que deux ou trois à Paris, à qui l'amour faſſe de ſemblables préſens.

DORIMENE.

Oui, le Chevalier eſt aimable, j'en demeure d'accord: Mais, hélas! Juſtine, il eſt bien jeune.

JUSTINE.

Eh! quoi, Madame? eſt-ce un défaut?

DORIMENE.

Non; au contraire, c'eſt la premiere des qualitez qu'on doit ſouhaiter dans un Amant: Cependant, quelque agréable qu'elle ſoit, elle a ſes incommoditez; les jeunes Gens font de grandes fautes.

JUSTINE.

Il eſt vrai; mais, Madame, ces fautes portent leurs excuſes avec elles.

DORIMENE.

Il y a pourtant de certaines fautes que les Femmes ne pardonnent que difficilement; & de bonne foi, je croi qu'on ne les devroit jamais pardonner.

JUSTINE.

Mais, Madame, qu'eſt-ce que ce pauvre Garçon vous a fait? Qu'y a-t-il qui vous anime contre lui?

DORIMENE.

Ah! je n'oſerois te le dire.

JUSTINE.

Je vous en conjure.

DORIMENE.

Que tu ès preſſante! N'eſt-ce pas t'en dire aſſez que de te répeter, que le Chevalier eſt fort jeune? Une Fille, auſſi intelligente que toi, n'a pas beſoin d'en ſçavoir davantage pour tout deviner.

JUSTINE.

Quoi qu'il ait fait, Madame, vous n'avez pas tout-à-fait raiſon, ni tout-à-fait tort; car, enfin, vous ne lui avez encore rien donné. Jusques-là il n'eſt obligé à rien.

DORIMENE.

J'avouë que j'ai tort, de ne lui avoir pas envoïé quelque préſent. Tu m'as fort bien prouvé, que c'eſt par là qu'il faut toûjours commencer, & que c'eſt la plus éloquente déclaration

qu'on

qu'on puiſſe faire. Mais, voici ma Fille. Reſervons cette converſation pour une autre fois, & allons au plus vîte faire nos emplettes. Eh bien, ma Fille, étes-vous prête?

SCENE V.

DORIMENE, LUCINDE, JUSTINE, LICIDAS, JASMIN.

LUCINDE.

OUi, Madame. Je vous demande pardon de vous avoir fait tant attendre : Mais je vois Licidas; croïez-vous qu'il vienne nous parler?

DORIMENE.

Je ne ſçai; cependant il fera fort bien de ne venir point, car il auroit le chagrin d'être fort mal reçû. Il ne viendra pas; il nous ſaluë en paſſant, ſans s'aprocher de nous.

LICIDAS.

Laiſſons les aller. Elles troubleroient le deſſein où nous ſommes.

SCENE VI.

LICIDAS, JASMIN.

JASMIN.

ENfin, Monſieur, nous voici ſur le champ de Bataille, tous deux reſolus à bien faire. Je me ſuis mis en eſcarpins, pour mieux ſauter & prendre mieux mes avantages. Là, parlez-moi franchement : N'avez-vous pas un peu de peur?

LICIDAS.

Moi? non.

JASMIN.

Allons, allons; dites la verité.

LICIDAS.

Ma foi, je te la dis. Je t'avoûrai que je ne suis pas du même sang froid dont je serois en allant souper avec mes Amis; & je ne ferai point comme certains Fanfarons qui disent, qu'ils vont se battre avec la même indifference qu'ils iroient à des Nôces. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne peut pas donner justement le nom de crainte au mouvement dont je suis agité, & que c'est plûtôt un transport de colere & un desir de vangeance, qu'un effet de timidité,

JASMIN.

Pour moi j'ai peur tout de bon; je le confesse ingenument. Ce n'est pas que je n'aie pour le moins autant de colere que vous, mais j'ai encore plus de crainte, & j'ai raison d'en avoir. Je ne viens ici qu'à regret. J'y viens cependant. Je croi que c'est là tout ce que l'on peut demander à un brave homme. Il ne s'agit pas cependant ici d'un marché d'une heure; les suites en sont terribles: Point de milieu, ou la mort ou la Greve. Rassûrons-nous pourtant. Allons; courage, Jasmin. Quoi qu'il arrive, tu te vas couvrir d'une gloire immortelle. Si tu meurs dans le combat, tu auras le sort d'un milion de grans Seigneurs ou de Héros. Si tu tues au contraire, & qu'on te pende après, n'importe, il y aura encore de l'honneur à acquerir, d'être pendu pour une action de valeur: Car enfin, le crime fait la honte & non pas l'échafaut. Allons donc; un peu de resolution. Oui, tout cela est vrai; mais j'ai beau faire, je ne puis cesser de craindre, & je sens qu'il y a toûjours de l'homme là dedans.

LICIDAS.

Morbleu, j'enrage. Nos gens ne viennent point.

JAS-

JASMIN.

Eh! Monſieur; ils ne viendront que trop tôt.

LICIDAS.

J'aprehende que le Chevalier manque à la parole qu'il t'a donnée.

JASMIN.

Plût à Dieu!

LICIDAS.

Je le traiterois comme il faut : Mais, que cherchent ces deux Femmes?

SCENE VII.

LICIDAS, JASMIN, ANGELIQUE, LISE,

en habit de Femmes en capes.

JASMIN.

CE ſont les mêmes que nous avons trouvées vingt fois ſur nos pas. Je les reconnois bien.

LICIDAS.

Peut-être ne feront-elles que paſſer ſans s'arrêter ici.

JASMIN.

Non, les voilà qui s'arrêtent, & qui ſemblent parler enſemble.

LISE.

Ils ſont bien embaraſſez, Madame; & nous les chagrinons bien d'être ici.

LICIDAS.

Ah! Morbleu, quel contretems! Qui penſes-tu qu'elles ſoient?

JASMIN.

Ce ſont deux Avanturieres qui cherchent fortune.

LICIDAS.

Que ferai-je pour les obliger à s'en aller ? Si le Chevalier vient tandis qu'elles feront ici, elles pourront bien s'oppofer à nôtre fureur, fe jetter entre deux & nous empêcher de nous battre.

JASMIN.

Eh ! plût au Ciel !

LICIDAS.

Il n'y a pas à balancer. Il faut leur parler. Celle-ci me femble la Maîtreffe. Pardonnez, Madame, fi j'ofe vous aborder malgré le foin que vous prenez de vous cacher ; mais je ne puis m'en difpenfer, dans l'état où je me trouve, & il m'eft fi important d'être feul en ce lieu, que je fuis contraint de vous fuplier de choifir un autre endroit pour vôtre promenade, & de me laiffer attendre ici, fans aucuns témoins, la fin d'une avanture d'où depend tout ce que j'ai de plus cher au monde.

ANGELIQUE.

Je fuis fâchée, Monfieur, de ne pouvoir pas faire ce que vous demandez. J'allois moi-même vous prier de la même chofe, fi vous ne m'aviez prévenuë ; & je dois voir en ce lieu terminer une intrigue dont le bon ou mauvais fuccès doit abfolument decider de ma fortune.

LICIDAS.

Ah ! Madame ; vôtre affaire n'eft pas de la confequence de la mienne. Il s'agit de mon honneur. Vous fçavez ce que c'eft pour un honnête homme.

ANGELIQUE.

Et la vôtre eft peu de chofe à l'égard de la mienne. Il s'agit de tout le repos de ma vie ; contez-vous cela pour rien ?

LICIDAS.

Madame, je vous affûre que j'ai ici un Rendez-vous qui ne veut point de fpectateur.

AN-

ANGELIQUE.

Et je vous jure, moi, que j'y en ai un qui demande le tête à tête.

LICIDAS. *Bas.*

Mais cette voix me touche sensiblement. Plus elle me parle, plus je croi que le son ne m'en est pas inconnu. Sa taille même me frape d'une maniere toute particuliere. Enfin, sous le masque, cette Personne a l'air d'être jolie. Je voudrois bien la voir au visage. Je pense que j'ai trouvé un moïen pour y réüssir. *Haut.* Je voi bien, Madame, qu'il faudra vous obeïr & vous quitter la place, aussi bien est-il juste que les Cavaliers cedent toûjours aux Dames; mais, pour prix de ce sacrifice, je vous demande la grace de vous demasquer, que je connoisse, au moins, la Personne pour qui je me fais cette violence.

ANGELIQUE.

Ah! Monsieur; il m'est de la derniere consequence de me cacher.

LICIDAS.

Quoi? vous me refusez cette legere satisfaction? C'en est trop, & je vous declare que ce n'est qu'à cette condition que je puis vous laisser ici seule.

ANGELIQUE.

Eh, bien! Vous le voulez. Il faut vous contenter. Regardez-moi donc autant qu'il vous plaira, & voïons quel effet ma vûë fera sur vôtre esprit & sur vôtre cœur. Mais, quoi? Monsieur, qu'avez-vous? qu'est-ce qui vous surprend?

LICIDAS.

Ne me trompai-je point? Est-ce un songe ou si c'est en effet Angelique, qui paroît à mes yeux?

ANGELIQUE.

Oui; c'est elle-même, Perfide. La reconnoissez-vous encore? C'est cette même Angelique qui n'a jamais aimé que vous, que vous avez

lâchement abandonnée, & qui, malgré tant de justes raisons de vous haïr, ou du moins de vous oublier, s'est toûjours fait une étroite loi de vous être fidelle; qui vous a suivi jusqu'ici sans égard pour sa condition & pour son sexe ; qui, sous un habit indigne d'elle, a été le triste témoin de vôtre inconstance, de vos mépris pour elle, & de vôtre amour pour une autre. C'est cette Angelique enfin, dont vous vouliez percer le cœur tandis que vous l'avez prise pour son Frere; & que vous attendez pour cela en ce lieu. Je ne manque point au rendez-vous. Je vous l'aporte, ce cœur malheureux; percez-le sans crainte, ingrat, que vous étes. Le trepas lui sera moins cruel que les tourmens que vous lui faites souffrir tous les jours.

LICIDAS.

C'en est trop, Madame. N'augmentez plus ma confusion & mes remords, par des reproches si tendres & si justes. Vous vous vangeriez trop cruellement; & je vous jure que mon cœur vous vange assez. Oublions seulement le passé, je vous en suplie: Dès ce moment, je rentre sous vos loix pour n'en sortir de ma vie, & je me jette à vos piés pour obtenir le pardon de tous mes égaremens.

LISE.

Dieu merci, le voilà converti.

JASMIN.

Morbleu! Il a bien fait; car autrement je l'aurois renoncé pour mon Maître.

SCE-

SCENE DERNIERE.

DORIMENE, ANGELIQUE, LUCINDE, LICIDAS, TIMANDRE, JUSTINE, LISE, L'ESPERANCE, JASMIN.

TIMANDRE.

PArbleu ! Madame ; le voilà pris ſur le fait ; voilà ſon inconſtance bien confirmée.

JUSTINE.

Ah! par ma foi ; c'eſt un grand fourbe.

LUCINDE.

Et bien, Monſieur ; on avoit grand tort de m'avertir de ne me pas fier à vous. Quoi ? je vous trouve aux piés d'une nouvelle Maîtreſſe?

LICIDAS.

Oui, Madame, vous, m'y trouvez ; & je devrois y avoir été toûjours. C'eſt un crime dont je me glorifie, & j'eſpere que vous me le pardonnerez ſi vous jettez les yeux ſur cette Belle.

DORIMENE.

Il eſt vrai que c'eſt une aimble Perſonne. Mais, n'avons-nous point vû ce viſage ailleurs?

JUSTINE.

Madame, c'eſt Monſieur le Chevalier.

DORIMENE.

Cela eſt-il poſſible?

TIMANDRE.

Le Chevalier ? Vous, Madame?

ANGELIQUE.

Voilà tout le miſtere, Madame. Le Chevalier & Angelique ne ſont qu'une même Perſonne.

L'ESPERANCE.

Voilà, ma foi, un joli Camarade que mon Maître vouloir mener à l'armée.

DORIMENE.

Ah ! Madame ; permettez au moins que nous vous embraſſions.

LUCINDE.

Que je vous marque à quel point vous m'étes chere.

ANGELIQUE.

Vous ſçavez tout ce que j'ai fait pour regagner le cœur de ce volage : J'y ai reüſſi. Je me trouve trop bien païée de toutes mes peines: Mais, Madame, ce n'eſt pas tout ; nous nous allons tous deux unir pour jamais : Accordez le même bonheur à Timandre en faveur de l'amitié dont vous honoriez le Chevalier. Nous vous en ſuplions tous ; & je croi que Madame vôtre Fille n'aura point de peine à l'accepter pour Epoux.

DORIMENE.

J'en ſuis perſuadée ; auſſi vous accordai-je de bon cœur tout ce que vous me demandez.

TIMANDRE.

Ah ! Madame ; par quels remercimens...

ANGELIQUE.

Remettons les à un autre tems. Graces au Ciel, nous ſommes tous heureux.

L'ESPERANCE.

Je croi, Meſſieurs & Meſdames, que vous n'en voudriez pas faire à deux fois. Juſtine, n'en prendrons-nous pas nôtre part ?

JUSTINE.

Il le faut bien.

JASMIN.

Et nous, garderons-nous les manteaux ?

LISE.

LISE.

Non, ma foi ; cela n'eſt pas de mon goût.

L'ESPERANCE.

Allons donc. Voilà tous nos debats terminez par une eſpece de combat aſſez agréable. Demandons ſeulement au Ciel, pour faveur ſinguliere, la grace d'être auſſi contens, un an après la Fête, que nous le ſommes le jour des Nôces.

FIN.





OUVERTURE

OU

SEMONCE,

Prononcée à l'Académie des Jeux Floreaux, le premier Dimanche de Janvier de l'année 1719 par Monsieur de CAMPISTRON de l'Académie Françoise, un des Académiciens.



Oici un Jour célèbre dans nos Fastes, & attendu tous les Ans avec une égale impatience. Comme il renouvelle à nos Citoïens le souvenir des avantages & de la gloire de leur Patrie, qu'il rapelle à leurs yeux l'honneur qu'elle a toûjours eu, d'avoir eté régardée comme le centre des Sciences, & d'avoir partagé avec Athenes & Rome les faveurs d'Apollon & de Minerve; chacun vient joüir ici de cette gloire commune, qui lui semble particuliere, & s'applaudir en secret d'avoir reçû le jour dans une Ville si savante, & si justement renommée.

Tel eſt le charme invincible, & l'effet merveilleux de l'amour de la Patrie, ſi naturel aux Hommes, tant recommandé par les Anciens, ſi ſacré parmi eux, qu'il fut le principal Objet de leur Morale, & même de leur Religion, & presque l'unique cauſe de tant de Faits immortels que nous admirons tous les jours, & qui ont éternisé la memoire de la plus part des Héros de l'Antiquité.

Ce n'eſt pourtant pas cette ſeule raiſon, qui rend ordinairement cette Aſſemblée ſi nombreuſe & ſi reſpectable par le rang & le mérite des Perſonnes qui la compoſent; le deſir d'entendre les Discours qu'on y prononce, & de ſe convaincre ainſi par ſoi-même, que cette Ville devient chaque jour plus digne de ſon ancienne reputation, ne contribuë pas peu, ſans doute, à reveiller la curioſité de tant d'illuſtres Auditeurs.

Juſqu'ici leur attente n'a pas été trompée; & ils ont trouvé, dans le plaiſir de ſentir jusques où peuvent aller l'attrait & la force de l'Eloquence, la juſte recompenſe de leur empreſſement, & de leur attention.

Que je les plains aujourd'hui, & que je me plains moi-même! Auſſi, combien m'en a-t-il couté, pour me reſoudre à occuper cette Place? Oui, Meſſieurs, je me ſuis long-tems défendu de la remplir; & peut-être me ſerois-je privé pour jamais de cet honneur, ſi je n'avois crû qu'il étoit de mon devoir de ſurmonter mes ſcrupules & ma repugnance, pour me derober à une eſpece de réproche qu'auroit pû m'attirer un ſilence trop obſtiné. Mais, Meſſieurs, quel ſujet digne de vous occuper? On ſçait, que l'intention des premiers Legiſlateurs des Jeux Floreaux n'a été, dans ce Jour, que d'inviter les Poëtes à la diſpute de nos Prix. Je m'en tiens à cet ancien uſage. Je ne ſonge qu'à les exciter, ces Poëtes; & comment pourrai-je mieux les émouvoir & faire naître entre eux une glorieuſe

émulation, qu'en leur présentant l'excellence & les merveilles de la Poësie. Je ne parlerai point aux Orateurs: Je me contente de les exhorter, en passant, à redoubler leurs efforts, pour mettre dans le plus beau jour tout ce que l'Art peut leur fournir de nouvelles idées, de nobles figures, d'heureuses & de riches expressions. J'estime, je revere l'Eloquence: Je connois ses charmes & son pouvoir; mais je ne puis la régarder ici, que comme étrangere. Il y a des Théatres, où elle a droit de tenir le premier rang: Mais ce n'est pas sur le Parnasse, où ses plus zélez Partisans sont obligez d'avouer, que, puisqu'on ne peut être excellent Poëte sans être éloquent, l'Eloquence n'est qu'une partie de la Poësie. Enfin, à la Cour de * *Clemence* les Homeres & les Sophocles sont préferez aux Demosthenes & aux Isocrates, les Virgiles & les Horaces aux Cicerons & aux Quintiliens. Cependant, Messieurs, comment parler aux Poëtes? Faut-il emploïer cette espece de discours méthodique, où tout l'Art du monde ne sçauroit empêcher ce même Art de paroître, où chacun sçait d'avance les parties & les mouvemens qui se doivent infailliblement succeder, & dans lesquels les impetueux élans d'une imagination vive & heureusement échauffée sont contraints & resserrez par des regles austeres & inviolables? Un beau feu, un desordre brillant, & qui tiendroit de l'enthousiasme, ne seroit-il pas plus propre & plus efficace? Mais, d'où vient que, tout à coup, je me sens arrêter au milieu de mon projet, & que

* Clemence Isaure *Demoiselle de* Toulouse, *illustre par sa science & par sa vertu, institua vers l'an* 1320. *les Jeux Floreaux, qu'on célébre tous les ans à* Toulouse. *On y fait son Eloge, & l'on y couronne de fleurs sa Statuë de marbre, qui est dans la Maison de Ville. On y donne des prix à ceux qui ont le mieux réüssi en quelque Ouvrage d'esprit.*

que les termes & les expreſſions ſemblent ſe refuſer à mes idées? N'eſt-ce point, qu'Apollon, offenſé de m'entendre parler à ſes Favoris un autre langage que le ſien, m'emporte malgré moi, & me fait changer de deſſein & de ſtile?

Oui, je cede aux transports, dont la force m'entraine.
Guide moi, Dieu des Vers, & ſoûtien mon haleine:
Inſpire moi ces feux, dont autrefois épris,
Jeune encor, j'animai mes Chants & mes Ecrits;
Quand, des traits du Cothurne amateur idolatre,
J'oſai briguer le prix & l'honneur du Théatre.
Ah! ſi tu m'as alors flaté par des ſuccès,
Fai, que ce jour réponde à mes premiers eſſais.
Je voudrois faire entendre à ce nouveau Parnaſſe
Les accords raviſſans du Chantre de la Thrace.
Mais, où va m'engager un mouvement trop prompt?
S'il eſt quelques lauriers qui me ceignent le front,
C'eſt un reſte des fruits d'une jeuneſſe heureuſe;
Quand des esprits brulans l'ardeur impetueuſe
Pouvoit faire ſentir dans mon expreſſion
Du feu, qui la cauſoit, la vive impreſſion.
Je fréquentois alors les ſources d'Hypocrene,
D'où, ſelon mes deſirs, les Vers couloient ſans peine.
Eloigné dès long-tems de ces Bords enchantez,
J'ai presque du Permeſſe oublié les beautez,
Et l'Helicon, jadis mon ſejour ordinaire,
Aujourd'hui me paroît une Terre étrangere.
Mes beaux jours ſont paſſez; mes esprits & mes ſens
Se reſſentent déja du poids fatal des ans.
Dois-je encor des neuf Sœurs rechercher les careſſes?
Tel a, dans ſon printems, ſçû plaire à ces Déeſſes,

Qu

Qui, des vieux Favoris éprouvant le retour,
Ne fait dans son hyver que languir dans leur
cour.
Toutefois, craignant moins cette triste avanture,
Mon trouble se dissipe, & mon cœur se rassûre.
Oui, le sort me seconde, & me sert à mon gré:
Ces Monumens, ce Temple aux Muses consacré,
Cette Image, ces Traits d'une * Muse nouvelle
Ses Preceptes, les Dons que ce Jour renouvelle
Tant de rares Esprits, tout conspire à la fois
A donner en ces Lieux de la force à ma voix.
O! Vous tous, dont les soins par une longue
étude
Du langage des Dieux vous font une habitude,
Venez; & qu'à l'envi par de dignes travaux
Chacun de vous s'apprête à braver ses Rivaux;
Venez: Nous présentons à de nouveaux Alcides
De plus riches Thrésors que ceux des Hesperides.
Mais ne nous montrez point de vulgaires talens:
Nos Prix sont destinez aux Esprits excellens;
Et déja plus d'une Ode héroïque & superbe
A fait ici revivre & Mainard & Malherbe.
Apollon a rendu, pour l'honneur de nos Jeux,
Leur Lire, qu'il avoit enlevée avec eux.
Dans tout son appareil a parû le Poëme,
Grand, sublime, doué d'une force suprême,
Tel, qu'à ses Favoris nous sçavons qu'autrefois
La Muse, qui le regle, en a dicté les loix.
L'Elegie a marqué ses douleurs les plus vives.
L'Idylle a fait briller ses peintures naïves.
L'Eclogue tendre & noble en sa simplicité
Plus que dans la Sicile a montré de beauté,
Sur

* Clemence Isaure, *institutrice des jeux Floreaux. Voïez la Note précedente* p. 308.

Sur tout, lorsqu'une Belle avec le ton champêtre,
Voulant chanter l'Amour & les soins qu'il fait naître,
A peint les mouvemens de cette Passion,
De ses transports divers l'heureuse expression,
A du moins egalé la grace & la tendresse
Des Chansons de Sapho, qu'a tant vanté la Grece.
Accoûtumez à voir ces merveilleux Ecrits,
La médiocrité révolte nos esprits.
Ainsi n'attendez pas, que de foibles Ouvrages
Puissent jamais sur vous attirer nos Suffrages.
La brigue & la faveur sont ici sans apui ;
Le Mérite éclatant n'a besoin que de lui.
Loin, qu'aucun interêt nous touche, ou nous engage,
Nous formons, dans ces Murs, un autre Aréopage.
Ce qui n'est point sublime a pour nous peu d'appas:
Mais aussi, quels plaisirs ne ressentons-nous pas?
Quels transports enchanteurs s'élevent dans nos ames?
Au moment qu'un raïon de ces divines flames,
Qu'un Auteur sçait ravir dans le sein d'Apollon,
Vient briller à nos yeux dans ce sacré Valon?
Doux Tyran des Esprits, seduisante Harmonie,
Bel Art, que n'a point fait ta puissance infinie?
Et vous, qui de nos Jeux voulez cueillir les fruits,
Songez aux grands effets par les Muses produits;
Rappellez dans Memphis la discorde étouffée,
La Thrace assujettie aux mouvemens d'Orphée,

Les

Les arbres, les rochers ſenſibles à ſa voix,
Les tigres, les lions aſſervis à ſes loix,
De ſes divins Concerts l'attrait & la meſure,
Renverſant à ſon gré l'ordre de la Nature,
Leurs ſons victorieux, leurs triomphans accords
Lui fraïant un chemin jusques aux ſombres Bords,
Rendant à ſes deſirs la Mort même propice,
Et des Enfers au jour ramenant Euridice.
Songez, par quel prodige on connoit Amphion,
Quel miracle la Grece a chanté d'Arion;
Le premier, ſans autre art, voit au ſon de ſa Lire
Les pierres ſe mouvoir, & Thebes ſe conſtruire;
L'autre, près de perir par la fureur des Flots,
Sçait trouver dans leur ſein la vie & le repos,
Un Dauphin traverſant les Plaines de Neptune,
Attiré par ſes Chants, prend ſoin de ſa fortune,
Il l'aborde, il l'emporte, il lui ſert de Vaisſeau;
Et, donnant aux Mortels un ſpectacle nouveau,
Il le fait à leurs yeux, ſans peril & ſans crainte,
Naviger ſur les Mers de Crete & de Corinthe.
Régardez d'Apollon les dignes Favoris,
En tous lieux honorez des plus illuſtres Prix,
Leurs Noms vainqueurs du tems: Voïez-les dans Athenes
Comparez, égalez aux plus grands Capitaines;
Leurs honneurs partagez, & le même laurier,
Couronnant le Poëte ainſi que le Guerrier;
Salamine ſoumiſe aux decrets de Sophocle,
Après que les malheurs de la Sœur d'Etéocle,
Expoſez ſur la Scene, eurent avec éclat
Excité la pitié du Peuple & du Senat.

Con-

Conſiderez dans Rome, & Terence, & Tibulle,
Virgile, Horace, Ovide, & Properce, & Catulle,
Attirant des Romains l'estime & les regards,
Et partageant entre eux l'amitié des Ceſars.
Transportez-vous enfin ſur les bords de la Seine,
Le mérite jamais n'y manqua d'un Mecene;
Que dis-je? il le trouva dans le cœur de nos Rois;
Par là ſut admiré le vaillant Roi François,
Qui, malgré la fortune & l'affront de Pavie,
Par d'immortels Exploits ſçût illuſtrer ſa Vie.
Son exemple ſuivi de tous ſes Succeſſeurs
Eleva jusqu'aux Cieux la gloire des neuf Sœurs.
Dans un rang éminent voïez Bertaud paroître;
Marot admis aux jeux de la Sœur de ſon Maître;
Voiture aimé par tout, & par tout demandé,
Badinant noblement avec le Grand Condé;
Tant d'autres, dont les Noms, fameux dans nôtre Hiſtoire,
Sont encor mieux gravez au Temple de Memoire,
Qui, ſe tirant du ſein de leur obſcurité,
Ont acquis à la Cour l'aimable liberté
De vivre auprès des Grands avec independance,
Et, malgré le défaut du Rang, de la Naiſſance,
De lier avec eux un commerce flateur,
Seul prix, qui peut remplir les vœux d'un noble cœur;
Animant leurs pareils, en leur faiſant comprendre,
Qu'un excellent Génie a droit de tout prétendre,
Et que, ſans le ſecours de tant de titres vains,
L'Esprit, comme l'Amour, égale les Humains.

Par ces Maîtres de l'Art dirigez vos idées;
Que d'amour pour leurs Vers vos ames possédées,
A force de les lire & de les méditer,
Parviennent à la fin jusqu'à les imiter.
Joignez à la clarté la force & l'harmonie.
Observez, consultez, suivez vôtre génie;
Et n'allez pas chanter, sans épreuve & sans choix,
Le bonheur des Bergers, ou la grandeur des Rois.
Evitez les erreurs d'une audace emportée.
Connoissez sur quel ton vôtre Lire est montée.
Et vous, qui parmi nous avez réçû le jour,
Et qu'Apollon apelle aux honneurs de sa Cour,
Jeunes Esprits, formez dans le sein d'une Ville
Dès sa naissance même en Poëtes fertile,
Soûtenez son grand Nom, & devenez jaloux
De voir dans nos Combats briller d'autres que vous.
Ne laissez plus cueillir par des mains étrangeres
Ces Fleurs, qui tant de fois ont couronné vos Peres.
L'air, que vous respirez, est cheri des neuf Sœurs,
Il attire sur vous leurs soins & leurs faveurs.
Sçachez donc profiter de ce rare avantage;
Animez vôtre espoir; enflez vôtre courage;
Entrez dans la carriere; & par d'heureux efforts,
De ces Jeux immortels ravissant les Thrésors,
Remplissez à leur tour d'une estime craintive
Les Esprits que la Seine éleva sur sa rive:
Que l'émulation leur cause un juste effroi.
Cherchez des tons nouveaux pour chanter vôtre Roi,
Ce Monarque charmant, dont l'aimable Jeunesse
Suit

Suit déja les ſentiers où conduit la Sageſſe;
Qui, de mille Vertus avant le tems orné,
Ajoûte un nouveau Luſtre au Sang dont il eſt né;
Et dont les ſentimens, dans un âge encor tendre,
Sont garens du bonheur que l'on en doit attendre.
Célebrez le Neveu de l'Auguſte Louïs,
Régent, & défenſeur de l'Empire des Lis;
Ce Prince que Steinkerque, au ſortir de l'enfance,
Vit des plus vieux Guerriers confondre la Science,
Et, forçant les lauriers de naître ſous ſes pas,
Servir de Maître aux Chefs, & d'exemple aux Soldats.
Dans ce fatal eſſai de ſes premieres armes,
Que ſon ſang répandu nous fit ſentir d'allarmes!
Au moment que lui ſeul, par un ſublime effort,
Bravoit également la douleur & la mort!
A Nerwinde, Naſſau témoin de ſa vaillance
Ceſſa de ſe flater d'humilier la France;
Et, ſur l'Ebre, à ſon bras le deſtin accorda
La gloire d'emporter Tortoſe & Lerida.
Au milieu des Combats, intrepide & terrible,
Au milieu de ſa Cour, humain, doux, acceſſible,
Plaignant les malheureux, prompt à les écouter,
Toûjours lent à punir, plus lent à s'irriter,
Païant les moindres ſoins d'un precieux ſalaire,
Et, ſur tout, ennemi de cette erreur vulgaire,
Qu'un Souverain ſuperbe & plein de ſon pouvoir
A droit de négliger l'Etude & le Savoir:
Et quand vous le voïez porter ſes connoiſſances
Sur ce qu'ont d'épineux les Arts & les Sciences,

Que leurs profonds ſecrets, ſi longs à découvrir,
D'eux-mêmes à ſes yeux ſemblent d'abord s'offrir,
Ecriez-vous, ſaiſis d'une ardeur vive & tendre:
Tels ont été Ceſar, Scipion, Alexandre;
Tels doivent être enfin les Héros, dont le Nom
Mérite d'animer la Lire d'Apollon.
Traitez ces grands Sujets, & chantez ces merveilles;
Vous charmerez nos cœurs, en flatant nos oreilles,
Et nous applaudirons, d'une commune voix,
A des Chants conſacrez à l'honneur de nos Rois.





EPITRE

A. S. A. MADAME LA PRINCESSE DES URSINS.

PRinceſſe, qui ſçais l'art d'allier dans ton ame
Les vertus d'un Heros aux vertus d'une Femme,
D'unir aux agrémens de ton Sexe enchanteur
Des ſublimes Eſprits la force & la hauteur,
C'eſt à toi, que mes Vers, ſur une aile legere,
Vont rendre au bord du Tage un homage ſincere.
Les Muſes, de tout tems, par d'immuables loix,
Sont en droit d'approcher des Princes & des Rois.
Aux plus rares vertus, au ſang le plus illuſtre
Apollon, quand il veut, ajoûte un nouveau luſtre:
Sans lui, les plus beaux Faits ſe perdroient dans l'oubli.
De quelques dons du Ciel, qu'Achille fut rempli,
Il ne doit les grands Noms, que l'Univers lui donne,

Qu'aux Lauriers, dont Homere a formé sa Couronne.
Enée & ses travaux feroient-ils admirez,
Si Virgile, en ses Vers, ne les eut célebrez?
De ces Chantres fameux je connois l'harmonie;
Je suis bien loin d'atteindre à leur divin génie:
Mais j'ai sçû quelque fois, avec de nouveaux traits,
Ranimer des Héros, embellir leurs Portraits;
Et par des Monumens, plus que l'airain durables,
Consacrer pour jamais leurs Travaux memorables.
Ainsi je puis, sans crime, après de tels essais,
Esperer de te peindre avec quelque succès.
Je montrerai, du moins, à l'Europe étonnée,
Que toi seule toûjours tu fis ta destinée;
Que, fidele aux leçons que t'inspire ton Sang,
Tu soûtiens, sans orgueil, la gloire de ton Rang;
Que la droite Raison éclaira ton Enfance;
Que tu fus, parmi nous, l'ornement de la France,
D'où l'Hymen, t'enlevant à nos vœux les plus doux,
Alla joindre ton Sort au Destin d'un Epoux,
Dans ces Murs renommez, à qui Mars & la Guerre
Ont soûmis autrefois le reste de la Terre:
Là, ton Palais bien-tôt fût l'unique sejour
Des Ministres, des Grands, des Sages d'une Cour,
De qui la Politique, & sublime, & profonde,
Trouva l'Art d'asservir toutes les Cours du Monde:
Là, ton puissant Génie eut d'abord pénetré
Ce qu'un autre, en ta place, eut toûjours ignoré:
Les Sciences, les Arts te rendirent homage;
Le

Le Mérite emprunta son prix de ton suffrage;
Et, de tes jugemens reconnoissant la loi,
On se fit un honneur de penser comme toi.
Enfin un Roi Vainqueur, à qui par l'Hymenée
Une auguste Princesse alloit être donnée,
T'appela dans sa Cour, pour y suivre toûjours
L'inestimable Objet de ses chastes amours,
Et joindre aux sentimens de cette jeune Reine
De tes sages Conseils la force souveraine.
Quels ont été les fruits de ce Choix glorieux?
Un mérite, un esprit qu'on admire en tous lieux,
De toutes les Vertus un parfait assemblage,
Sans les tristes leçons, ni le secours de l'âge.
Oui, de ce Couple heureux les miracles divers
De l'Aurore au Couchant remplissent l'Univers.
Auprès de ce Grand Roi devien mon interprete,
Princesse; je n'ai plus qu'une bouche muette.
S'il lui faut, par moi seul, faire entendre ma voix,
Dis-lui, qu'admirateur de ses premiers Exploits
Je vis le fier Germain, par sa seule présence,
Sur les bords du Tezin perdre son arrogance,
Ses nombreux Escadrons, en desordre poussez,
Dans de profonds canaux l'un sur l'autre entassez.
Dis-lui, qu'à Luzara, témoin de sa Victoire,
Je vis Bellone & Mars, le couronnant de Gloire,
S'applaudir à l'envi de ses nobles efforts,
Et le Po, grossissant & de sang & des morts,
Le juger, à bon droit, digne du diadême,
En le voïant combattre & vaincre par lui-même.
Après ces grands succès, de fideles Témoins
Daignerent lui vanter & mon zèle & mes soins.
Il voulut les païer, en Prince magnanime,

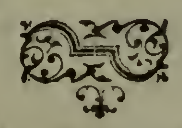
Et par de riches dons me prouver son estime.
Cependant je suivis le penchant de mon cœur:
Je ne lui demandai qu'une Marque d'Honneur;
Je la reçûs de * Lui: Mais ce digne Monarque
Me promit hautement d'illustrer cette Marque,
D'unir un nouveau † Titre à ce don précieux,
Et de le rendre utile autant que glorieux.
Tant qu'a duré le cours des fortunes diverses,
Dont ce Prince a subi les coups & les traverses,
Je ne l'ai point pressé de répondre à mes vœux;
J'attendois un tems calme, & des jours plus heureux.
Aujourd'hui, que du Ciel un régard plus propice
Force ses Ennemis à lui rendre justice,
Que les plus fiers d'entre eux reconnoissant ses droits
Lui rendent les Honneurs, qu'on rend aux plus grands Rois.
Accablé de malheurs, de soins & de tristesse,
J'ose lui demander l'effet de sa promesse.
Quand la Parque à la Terre énleva le ‡ Héros,
Dont la Valeur du Tage assûra le repos,
Qui marchant sous Philippe ainsi qu'en Italie
Servit à rétablir sa puissance affoiblie;
Mon cœur fut pénetré des plus sensibles traits:
Je perdis ce Héros, & je perds ses bienfaits.
Tout semble en même tems s'unir pour me détruire.
Tel, qui me devoit tout, fait gloire de me nuire.
Non, que par ces revers mon cœur soit abattu:
Chaque trait qu'on me lance affermit ma vertu;

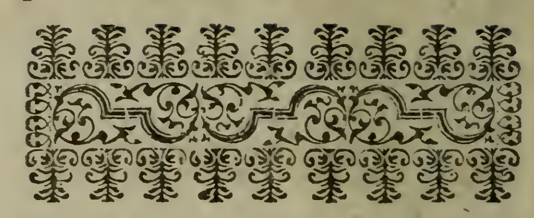
Elle

* *L'Ordre de S. Jacques.*
† *Une Commanderie.*
‡ *Mr. de Vendôme.*

Elle me reste entiere, & la juste esperance
D'obtenir tout d'un Roi plein de magnificence.
Princesse, en ma faveur j'emprunte encor ta voix,
Et je m'adresse à toi pour la derniere fois.
La Parole des Rois doit être inviolable:
Mais, si par un effet du malheur qui m'accable,
Ce grand Roi, * dont j'attens des secours géneureux,
Ne croit plus aujourd'hui devoir me rendre heureux,
Bien-loin de faire entendre une plainte importune,
Je n'imputerai rien qu'à l'injuste Fortune;
Je l'accuserai seule, & dirai quelque fois,
Que, malgré le penchant des Princes & des Rois,
Lorsqu'à faire du bien leur cœur les sollicite,
La Fortune l'emporte, & proscrit le Mérite.

* *La Commanderie fut donnée.*





EPITRE

A SA MAJESTÉ LE ROI DE SICILE.



GRand Roi, car qui jamais par un tître plus juſte
A mérité les noms & de Grand & d'Auguſte?
Qui jamais, par des faits plus dignes de reſpect,
Peut prétendre un encens plus pur & moins ſuſpect?
Souffre que du * Séjour des fameux Tectoſages
Ma Muſe t'aille offrir, à travers mille homages,
Un tribut qu'Apollon, par une juſte loi,
Deſtina de tout tems aux Héros tels que toi.
Mais, que dis-je, Apollon! Lorſque j'oſe l'écrire,
Je ſens que ce n'eſt point ſon eſprit qui m'inſpire.
Non, ma Muſe aujourd'hui n'invoque point ſon nom:
Le vrai n'a pas beſoin du ſecours d'Apollon.

Que

* *Toulouſe.*

Que faut-il en effet, pour te combler de gloire,
Après t'avoir connu, que conter ton Hiſtoire?
Et, loin de l'embellir par de vains ornemens,
En retracer, ſans art, tous les évenemens?
Ah! pour un Ecrivain incapable de feindre,
Quel bonheur, quand, ſuivant le Héros qu'il veut peindre,
Il peut rapidement de l'un à l'autre bout,
Sans égard & ſans choix, écrire & louer tout!
Quel autre a mieux que moi ſenti cet avantage?
Et de quelque côté que mon œil t'enviſage,
Dans l'âge où je te vois plus jeune, ou presque Enfant,
Heureux, ou malheureux, défait, ou triomphant,
Ton courage par tout maîtriſe la Fortune;
Tu ſors, pour la dompter, de la route commune,
Et t'ouvrant des chemins qui font pâlir d'effroi,
Tu te fais un deſtin que tu ne dois qu'à toi.
Tout l'Univers l'a vû, tout l'Univers l'admire.
Mais, quels ſont les ſecrets pour regir ton Empire?
Et comment à ton gré portes-tu tour à tour
Au cœur de tes Sujets ou la crainte, ou l'amour?
Eſt-ce en leur dérobant ta vûë & ta préſence?
En imitant ces Rois nourris dans l'indolence,
Dont l'orgueil ennemi des ſoins & des combats,
Les fait vivre inconnus dans leurs propres Etats,
Dont les Peuples, frapez d'une terreur ſervile,
Frémiſſent au ſeul nom d'un Monarque imbecile,
Qui, cachant ſes defauts dans ſon obſcurité,
N'a de loi, pour regner, que ſon autorité?

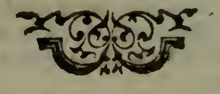
Tu regnes par toi ſeul. L'éclat, qui t'environne,
Ta grandeur, ton pouvoir reſide en ta perſonne.
On t'aborde ſans peine en tous lieux, en tout tems;
Il ne faut point attendre & choiſir les inſtants.
On n'a point à percer d'importunes barrieres;
Toûjours prêt d'écouter les plaintes, les prieres,
Des Grands & des Petits examinant les droits,
La Juſtice à chacun s'explique par ta voix;
Et gagnant tous les cœurs par ces vertus publiques,
Tu leur parois plus grand, plus tu te communiques.
C'eſt ainſi qu'on parvient à charmer les mortels;
C'eſt ainſi qu'on ſe fait élever des autels;
C'eſt par là, qu'ébloui de la gloire ſuprême,
Et voïant ſur ton front un nouveau diadême,
Digne prix des efforts que l'on t'a vû tenter,
Par un plaiſir ſecret, je me ſentois flater;
Et je m'applaudiſſois d'être honoré d'un * Titre
D'un Domaine & d'un Rang, dont tu deviens l'arbitre.
J'obtins tous ces honneurs d'un ‡ Prince malheureux,
Dont mes ſoins, dans le cours d'un ſort trop rigoureux,
Soulagerent les maux par d'importans ſervices,
Et lui firent cent fois d'utiles ſacrifices.
Il ſemble, que des droits ſi conſtans & ſi ſaints
Doivent être ſacrez pour tous les Souverains.
Peut-être eſt-ce une loi, dont rien ne les diſpenſe,

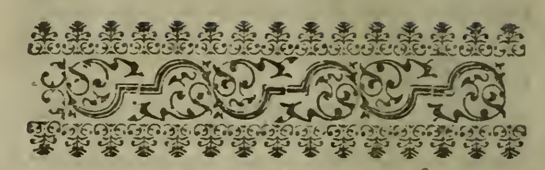
De

* *D'un Marquiſat dans le Montferrat.*

‡ *Monſieur de Mantoue.*

De ſéller, d'aſſûrer de toute leur puiſſance
Les dons dont leurs pareils, par le ſort pourſuivis,
Ont crû recompenſer ceux qui les ont ſervis.
Tu viens d'executer cette loi glorieuſe.
Tu fais parler pour moi ton ame généreuſe.
Tu confirmes, grand Roi, le don que l'on m'a fait ;
Et je vais, ſous ton nom, jouïr de ce bienfait.
Que je ſuis pénetré de cette grace inſigne !
Mais, j'oſe l'avancer, je n'en ſuis pas indigne.
Conſulte ces Guerriers, qui, ſous tes Etendarts,
Ont en cent lieux divers bravé tant de hazards :
Ils m'ont trouvé toûjours ardent pour ton ſervice ;
Mon zèle ne fut point un effet du caprice.
Aliez, ennemis, triomphans, abatus,
J'estimai leur valeur, j'honorai leurs vertus ;
Ou plûtôt, dans les ſoins que je faiſois paroître,
Je reſpectois en eux le grand Nom de leur Maître.





EPITRE

A SON ALTESSE MONSEIGNEUR LE DUC DE VENDOME,

Prononcée dans l'Académie Françoise, par Mr. de CAMPISTRON, le 1. Mars. 1708



O! Toi, qui seul peut-être, au sortir de l'enfance,
Sçus du faux, & du vrai faire la difference;
Et préferant à tout l'austere verité,
Jouïs de la grandeur avec simplicité;
Qui, sans montrer jamais de servile bassesse,
Ignorant de la Cour les detours & l'adresse,
Par ta seule vertu, ton courage & ta foi,
Possedes & l'estime, & le cœur de ton Roi,
VENDOME, dans ces traits qu'en toi l'on voit paroître,
Sans attendre ton Nom, l'on doit te reconnoître.
Cependant, permets-moi d'exposer à tes yeux
Quelque leger craïon de tes Faits glorieux:

Mais

Mais ce n'eſt point aſſez; le zèle qui m'enflame
Veut qu'avec tes Exploits je peigne encor ton ame.
Je ne me flate point; Je ſçais que ce Tableau
Mériteroit, ſans doute, un plus hardi pinceau;
Que le mien eſt peu propre à finir cet ouvrage:
Mais, ſi je l'entreprens, j'ai du moins l'avantage,
Que, cinq lustres entiers à ta ſuite attaché,
Des ſecrets de ton Cœur rien ne me fût caché,
Et que, témoin des faits qui t'ont comblé de gloire,
Il doit m'être permis d'en raconter l'hiſtoire.
Quel autre, plus fameux par ſes Travaux guerriers,
En differens climats cueillit plus de lauriers?
Quand tu courus chercher la guerre & les allarmes,
Rien n'égala l'éclat de tes premieres armes;
Et l'on jugea dès lors, par ces nobles eſſais,
Quels devoient être un jour ta gloire & tes ſuccès.
TURENNE, en ta faveur, rendit ce témoignage;
CREQUI te conſulta ſans égard à ton âge:
Tu leur parus formé pour les premiers emplois;
Et ſi-tôt que l'Armée a marché ſous tes loix,
L'Ebre, le Po, l'Escaut, étonnez de ta gloire,
Sur leurs rives t'ont vû ramener la Victoire;
Et dans les mêmes lieux où le Sort en courroux
Nous avoit accablé des plus funestes coups,
Trois fois de ta Valeur la foudre vangereſſe
Changer des jours de deuil, en des jours d'allegreſſe,
Ranimer les Soldats qu'on croïoit aux abois,
Et

Et reparer, par tout, l'honneur du Nom François.
Que de Combats gagnez ! Que de Villes conquiſes !
Quel nombre ! Quel tiſſu d'heureuſes Entrepriſes !
Nos plus fiers Ennemis tremblans ou diſperſez ;
Leurs Chefs les plus fameux ſurpris, embaraſſez ;
Des Roches, dont la cime oſoit percer les nuës,
Par de triples remparts & des murs ſoûtenuës,
Malgré tous les ſecours de la flame & du fer,
Contraintes de ſe rendre au milieu de l'hiver.
Mais, ce qui plus de tout doit paroître incroïable,
Toûjours à tes deſſeins le Sort fut favorable ;
Les Lauriers immortels qui te ceignent le front
N'ont jamais de ta part réçû le moindre affront ;
Comme ſi la Victoire attentive à te plaire,
Agiſſoit par tes loix, ou craignoit ta colere.
Cependant, ſi ton cœur, pour la Gloire formé,
De plus douces Vertus n'étoit point animé,
Obtiendrois-tu de nous une ſi haute estime ?
Non, non ; & ſouviens-toi de ce Guerrier ſublime,
D'Alexandre, qui fut le plus grand des Mortels.
En vain à ſon courage on dreſſa des autels :
Nous réprochons encor à ce grand Alexandre
Le meurtre de Clitus, Perſepolis en cendre,
Liſimacus forcé de combattre un Lion,
Et les Grecs indignez pleurans Parmenion.
La ſupreme Valeur eſt précieuſe & rare ;
Mais, ſeule & toute nuë, elle tient du Barbare.
Je veux que le Héros ſoit pitoïable & doux ;
Qu'il

Qu'il ſoit fier ſans orgueil, & vaillant ſans
courroux.
Plaindre les malheureux, ſoulager leur miſere,
Les aimer, leur ſervir de refuge & de pere,
Etre acceſſible, humain, ſont des Dons auſſi
grands
Que tous ceux, dont l'orgueil flate les Conque-
rans.
Rarement les voit-on briller dans le même
Homme.
La valeur, la prudence éclaterent dans Rome;
Presque tous ſes Enfans poſſedoient ces Vertus:
Mais Rome n'a produit & n'a vû qu'un Ti-
tus,
De qui le Ciel, ſoigneux d'achever ſon ouvra-
ge,
Voulut que la bonté fut égale au courage.
C'eſt par cette bonté, c'eſt par cette douceur,
Qui fait le caractere & le prix de ton Cœur,
Et qui nous ſert d'exemple à tous tant que nous
ſommes,
Que nous te distinguons entre les autres hom-
mes:
C'eſt par là que ton Nom aujourd'hui ré-
veré,
Plus que par tes hauts Faits, doit être conſa-
cré,
Et que tout l'avenir, en liſant ton Hiſtoire,
Justement attendri benira ta memoire.
C'eſt par là qu'entraînant tous les cœurs des
Soldats
Tu leur fais avec joie accompagner tes pas,
Quand tu cours pour ſervir ton Maître & ta
Patrie,
D'un monde d'Ennemis reprimer la furie,
Braver mille hazards, &, prodiguant ton
ſang,
Remplir tous les devoirs attachez à ton Rang.
Toutefois ne crois pas te ſauver de l'Envie;
Ses traits empoiſonnez voudroient noircir ta vie;
Des

Des Courtiſans jaloux, ſans être tes Rivaux,
S'efforcent d'affoiblir le prix de tes travaux,
Et de mêler quelqu'ombre à l'éclat de ta gloire :
Mais, que peut contre toi la fureur la plus noire?
On n'oſe t'attaquer que ſur de vains ſujets;
On s'attache à chercher de frivoles objets;
On voudroit que ton Cœur, ſemblable aux cœurs vulgaires,
S'occupât de deſirs & de ſoins ordinaires,
Qu'il s'ouvrît à l'intrigue, au faſte, à l'intérêt,
Et qu'il fût, en un mot, beaucoup moins grand qu'il n'eſt.
De tous ces Envieux l'odieuſe critique,
En voulant t'abaiſſer, fait ton panegyrique.
Vis donc; & pourſuivant ta courſe & tes projets,
En triomphant toûjours, ramene-nous la Paix.
Enfin, faſſe le Ciel, ſecondant mon envie,
Qu'un bonheur toûjours pur accompagne ta vie,
Que les ans de Neſtor pour toi renouvellez
Après leur dernier jour ſoient encor redoublez;
Et, pour combler les vœux que pour toi l'on peut faire,
Que toûjours à LOUIS tu ſois digne de plaire.

F I N.

Catalogue de Livres Nouveaux.

CHarlatanerie des Savans, par M. Menkens, avec des Remarques. 8.

Conte du Tonneau, par le Dr. Swift. 12. 2 vol.

Contes à rire, ou Recreations Françoiſes. 8. 2. vol. avec fig. & ſans fig.

D.

D.

Delices de la France. 8. 3. vol.

——— Des Païs-Bas. 8. 3. vol. fig.

Description des Païs-Bas. 8.

Discours historiques & critiques sur la Bible, par M. Saurin. 8. 2. vol.

E.

Education des Enfans, par Locke. 8. Nouv. Edition.

Entretiens de Ciceron sur les Vrais Biens & les Vrais Maux, trad. par l'Abbé Regnier-Desmarais. Paris. 12.

F.

Faveurs & Disgraces de l'Amour. Nouv. Ed. 12. 2 vol. fig.

Femmes des Douze Cesars. Nouv. Ed. 12. 2 vol.

G.

Grammaire Françoise reduite en Tables, par de Grimarest. 12.

H.

Histoire de Suede, sous Charles XII. 12. 6 vol. fig.

——— des Sept Sages, par de Larrai. 8. 2 vol.

——— du Concile de Trente, par du Pin. 8. 2 vol.

——— de la Vie & des Miracles de Jesus-Christ, par le P. Calmet. 8.

——— des Juifs, par Prideaux. 12. 5. vol. fig.

——— de Suger, Abbé de S. Denis, & Regent de France. Paris. 12. 3 vol.

——— Amoureuse des Gaules par Bussi Rabutin. Nouv. Ed. 12.

I.

Introduction à l'Histoire, par Puffendorf. Nouv. Ed. fort augmentée. 12. 6. voll. Fig.

Illustres Françoises. Nouv. Ed. augmentée. 12. 3. vol.

L.

Lettres Persanes. Nouv. Ed. 12. 2 vol.

——— de Bussi Rabutin. Nouv. Ed. 12. 5. vol.

M.

M.

Memoires de Buſſy Rabutin. Nouv. Ed. 12.

O.

Oeuvres de M. de Campistron de l'Academie Françoiſe. Nouv. Ed. augmentée de pluſieurs Piéces conſidérables. 12. 2 vol. fig.
—— de Racine. Nouv. Ed. 12. 2 vol. fig.
—— Philoſophiques, ou Demonstr. de l'Exiſtence de Dieu, par Fenelon. Nouv. Ed. 12.

P.

Poggiana, ou Vie & Bons-Mots de Pogge, par Mr. Lenfant. 8. 2 vol.
Preſervatif contre le Papisme, par Sherlock. 8.

S.

Sermons, par Mr. de Crouſaz. 8.
Sisteme nouveau de l'Origine du Mal. 8.
Souverains du Monde. Nouv. Ed. 8. 4. vol. fig.

T.

Traité ſur la Providence, par Sherlock. 8.
—— de l'Autorité du Pape. 12. 4 vol.
—— du Pyrrhonisme de l'Egliſe Romaine, par la Placette. 12.
—— general du Commerce, par Ricard. Nouv. Ed. 4.

V.

Vie & Avantures de Robinſon Cruſoé. 12. 3 vol.
Vitringa, Eſſai de Theologie Pratique. 8.
—— *Methodus Homiletica.* 8.
Voiage & Avantures des Princes de Sarendip. 12.
—— de Miſſon en Italie, augmenté d'un vol. par Adiſſon. 12. 4. vol. fig.

Fin du Tome ſecond.

